

RÉPUBLIQUE DU CAMEROUN

UNIVERSITÉ DE YAOUNDÉ I

CENTRE DE RECHERCHE ET DE
FORMATION DOCTORALE EN SCIENCES
HUMAINES, SOCIALES ET ÉDUCATIVES

UNITÉ DE RECHERCHES ET DE
FORMATION DOCTORALE EN SCIENCES
HUMAINES ET SOCIALES

DÉPARTEMENT DE PHILOSOPHIE



REPUBLIC OF CAMEROON

THE UNIVERSITY OF YAOUNDÉ I

POSTGRADUATE SCHOOL FOR SOCIAL
AND EDUCATIONAL SCIENCES

DOCTORAL RESEARCH UNIT FOR
HUMAN AND SOCIAL SCIENCES

DEPARTMENT OF PHILOSOPHY

**CRISE DE SOUVERAINETÉ ET DE DÉVELOPPEMENT DE
L'AFRIQUE SUBSAHARIENNE CONTEMPORAINE. UNE
LECTURE DE *ET SI L'AFRIQUE REFUSAIT LE
DÉVELOPPEMENT ?* D'AXELLE KABOU**

Mémoire de Master en philosophie soutenu publiquement le 26 juin 2024.

Spécialité : ÉTHIQUE ET PHILOSOPHIE POLITIQUE

Par

M. Pierre Paul ESSELE NANGA

Licencié en Philosophie

Matricule : **18J538**

Jury :



Qualité	Noms et prénoms	Université
<u>Président</u> :	ZA'ABE Janvier (MC)	Yaoundé 1
<u>Rapporteur</u> :	OWONO ZAMBO Nathanaël Noël (MC)	Yaoundé 1
<u>Membre</u> :	AMOUGOU AFOUBOU Anselme A. (CC)	Yaoundé 1

Juin 2024

ATTENTION

Ce document est le fruit d'un long travail approuvé par le jury de soutenance et mis à disposition de l'ensemble de la communauté universitaire élargie.

Il est soumis à la propriété intellectuelle de l'auteur. Ceci implique une obligation de citation et de référencement lors de l'utilisation de ce document.

Par ailleurs, le Centre de Recherche et de Formation Doctorale en Sciences Humaines, Sociales et Éducatives de l'Université de Yaoundé I n'entend donner aucune approbation ni improbation aux opinions émises dans cette thèse ; ces opinions doivent être considérées comme propres à leur auteur.

DÉDICACE	iii
REMERCIEMENTS	iv
LISTE DES ABRÉVIATIONS	v
RÉSUMÉ	vi
ABSTRACT	vii
INTRODUCTION GÉNÉRALE	1
PREMIÈRE PARTIE : LES CAUSES TRADITIONNELLES DE LA CRISE DE SOUVERAINETÉ EN AFRIQUE SUBSAHARIENNE	8
CHAPITRE I : LES CAUSES HISTORIQUES DE LA CRISE DE SOUVERAINETÉ ET DE DÉVELOPPEMENT DE L'AFRIQUE NOIRE	10
CHAPITRE II : LES CAUSES POLITIQUES DE LA CRISE DE SOUVERAINETÉ ET DE DÉVELOPPEMENT DE L'AFRIQUE NOIRE.....	23
CHAPITRE III : LES CAUSES ÉCONOMIQUES DE LA CRISE DE SOUVERAINETÉ ET DE DÉVELOPPEMENT DE L'AFRIQUE NOIRE.....	38
DEUXIÈME PARTIE: LA QUESTION DU SOUS-DÉVELOPPEMENT DE L'AFRIQUE SELON AXELLE KABOU	52
CHAPITRE IV : LE PARADOXE DES MENTALITÉS AFRICAINES	54
CHAPITRE V : LA CRISE DE GOUVERNANCE EN AFRIQUE	68
CHAPITRE VI : L'ÉMERGENCE DE L'ESPRIT SCIENTIFIQUE EN QUESTION	83
TROISIÈME PARTIE : LES PERSPECTIVES DE DÉVELOPPEMENT DE L'AFRIQUE SUBSAHARIENNE CONTEMPORAINE PAR LA RECONQUÊTE DE SA SOUVERAINETÉ	97
CHAPITRE VII : LE DANGER DE L'AUTOFLAGELLATION	99
CHAPITRE VIII : L'EXIGENCE D'UNE DÉCOLONISATION DES PENSÉES.....	114
CHAPITRE XI: LE DÉFI DE LA SOUVERAINETÉ EN AFRIQUE SUBSAHARIENNE CONTEMPORAINE	129
CONCLUSION GÉNÉRALE	146
BIBLIOGRAPHIE	153
TABLE DES MATIÈRES	162

À mes Parents

NANGA ESSELE Joseph et MANI Rachel.

REMERCIEMENTS

Ce travail n'aurait jamais abouti sans les apports de diverses personnes à qui nous tenons à exprimer notre gratitude. A cet effet, nous adressons notre reconnaissance à notre directeur de mémoire, le Professeur Nathanaël Noël OWONO ZAMBO qui nous a honorés en acceptant de nous encadrer. Merci pour votre disponibilité à plein temps et en toute circonstance malgré vos nombreuses occupations, pour vos conseils, le souci permanent que vous avez porté à l'avancée et à la finalisation de ce mémoire, sans oublier les ouvrages que vous avez volontiers mis à notre disposition.

A l'ensemble du corps enseignant du département de philosophie pour l'encadrement et les enseignements qu'ils nous ont dispensés durant ces années d'étude. Particulièrement à madame Lydie Christiane AZAB à BOTO pour les ouvrages illustratifs que vous avez mis à notre disposition.

A nos parents, nos frères et sœurs, notre famille, pour leur amour, leur soutien financier et spirituel sans lesquels nous n'aurions jamais atteint ce niveau d'étude. A Monsieur le maire Stanislas AYISSI et son épouse pour le soutien moral, matériel et financier nous ayant permis de mener à terme ce travail. A notre tuteur et père Pierre Célestin ZOGO ZOGO, au père Alban Cédric GUIMKENG.

Que tous ceux qui ont participé de près ou de loin à la réalisation de ce travail, trouvent ici notre profonde reconnaissance.

LISTE DES ABRÉVIATIONS

ACP :	Pays d’Afrique des Caraïbes et du Pacifique
BM :	Banque Mondiale
CEE :	Communauté Économique Européenne
CIA :	Central Intelligence Agency
COPESA :	Coalition des Peuples pour la Souveraineté Africaine
FCFA :	Franc des Colonies Françaises Africaines
FMI :	Fond Monétaire International
GPS :	Global Positioning System
IDH :	Indice de Développement Humain
LGBT :	Lesbienne Gay Bisexuel et Transsexuel
OIM :	Organisation Internationale pour les Migrations
OMPI :	Organisation Mondiale de la Propriété intellectuelle
ONG :	Organisation Non Gouvernementale
ONU :	Organisation des Nations-Unies
PIB :	Produit Intérieur Brut
PNUD :	Programme des Nations-Unies pour le Développement
SMIC :	Salaire Minimum Interprofessionnel de Croissance
UA :	Union Africaine
UNESCO :	Organisation des Nations Unies pour l’Éducation, la Science et la Culture
ZLECAF :	Zone de Libre Echange Continentale Africaine



RÉSUMÉ

Ce travail porte sur le développement de l’Afrique subsaharienne contemporaine à l’aune de la reconquête de la souveraineté de ses États. Il s’intéresse principalement sur l’impact du déficit de la souveraineté sur le développement de l’Afrique subsaharienne ainsi que sur les conditions de possibilité de son émergence tous azimuts. Selon Axelle Kabou, les causes du sous-développement de l’Afrique noire sont a priori endémiques dans la mesure où elles sont d’ordre psychologique, c’est-à-dire qu’elles résident dans la tête des Africains. Le dessein étant de montrer sur la base d’une telle approche le bien-fondé de l’acquisition d’une réelle souveraineté en Afrique subsaharienne contemporaine. Passant en revue les causes traditionnelles, politiques, économiques de cette crise, la posture d’Axelle Kabou sur la question du développement de l’Afrique subsaharienne, y compris les éventuelles crises de pertinence de son analyse tant sur le plan théorique que pratique. Si les mobiles du sous-développement de l’Afrique noire sont à la fois idéologiques et économiques, le développement de l’Afrique noire quant à lui est aujourd’hui conditionné par la reconquête de la souveraineté de ses États. Car, le déficit de celle-ci handicape considérablement son développement, dans la mesure où il ne permet pas aux Africains de penser eux-mêmes leur politique de développement, mieux de se mobiliser et de s’investir véritablement à l’atteinte de ce dessein, et bien plus encore de bénéficier de leurs nombreuses ressources nécessaires à la renaissance du continent négro africain.

Si la souveraineté des Etats-nations d’Afrique est effective, l’Afrique sera désormais affranchie de toute influence postcoloniale, ce qui aboutira à la réforme des consciences africaines, qui se soldera par la restauration d’une conscience historique authentique. C’est grâce à elle que les Africains pourront véritablement faire le bilan de cette crise, et dresser un état de besoins conséquents en matière de développement. La méthode analytico-critique permet ici de cerner le concept de développement en Afrique subsaharienne non plus comme une vision néolibérale imposée par des nations étrangères, mais plutôt comme une mobilisation des forces africaines et une gestion autonome et responsable des ressources du continent.

Mots-clés : Conscience historique, Développement, Mentalité, Souveraineté, Sous-développement.



ABSTRACT

This work examines the development of contemporary sub-Saharan Africa from the perspective of regaining the sovereignty of its states. It focuses on the impact of the sovereignty deficit in the development of the sub-Saharan Africa, and on the conditions for its emergence. According to Axelle Kabou, the causes of Black Africa's underdevelopment are a priori endemic insofar as they are psychological, that is they reside in the minds of Africans. The aim is to use this approach to demonstrate the validity of acquiring real sovereignty in contemporary sub-Saharan Africa. Reviewing the traditional, political and economic causes of this crisis, Axelle Kabou's position on the question of development in sub-Saharan Africa, including the possible crises of relevance of her analysis on both theoretical and practical levels. While the reasons for the underdevelopment of Black Africa are both ideological and economic, the development of Black Africa today depends on the regaining of sovereignty by its states. The lack of such sovereignty is a considerable handicap to development, insofar as it prevents Africans from thinking up their own development policy, or even better, from mobilizing and investing themselves in achieving this goal, and even more so from benefiting from the many resources they need to rebuild the Black African continent.

If the sovereignty of Africa's nation-states is effective, Africa will be freed from all post-colonial influence, leading to the reform of African consciences, which will result in the restoration of an authentic historical consciousness. It is thanks to this method that Africans will be able to truly take stock of this crisis, and draw up a list of consequent development needs. The analytical-critical method used here enables us to define the concept of development in sub-Saharan Africa no longer as a neoliberal vision imposed by foreign nations, but rather as a mobilization of African forces and an autonomous, responsible management of the continent's resources

Keywords: Historical consciousness, Development, Mentality, Sovereignty, derdevelopment.



INTRODUCTION GÉNÉRALE

La question du développement de l'Afrique en général, et de l'Afrique noire en particulier a fait couler énormément d'encre. En effet, l'Afrique a connu un passé douloureux et pathétique. Passant de la traite négrière à la colonisation, les Africains ont subi d'énormes pertes humaines et matérielles. Pour plusieurs analystes, là sont les maux qui ont conduit l'Afrique à sa situation actuelle car ils ont asphyxié sa souveraineté, gage de sa liberté. On peut donc dire que, pour ces derniers, ces mobiles suffisent pour justifier l'état actuel de l'Afrique. Axelle Kabou quant à elle pense qu'ils servent d'alibis aux Africains qui sont restés prisonniers du passé pour justifier leur incapacité à se développer. En ceci qu'ils font incessamment recours à leur passé pour justifier leur présent. Tel est le constat qu'elle fait lorsqu'elle affirme que : « *l'Afrique ne peut être qu'une victime : la traite négrière, la colonisation [...] sont là pour situer indubitablement l'essentiel des responsabilités hors de l'Afrique. Celle-ci serait impuissante à contrôler les rênes de son destin depuis quatre siècles* »¹. Dit autrement, pour elle, les Africains se font passer pour des éternelles victimes de l'histoire, se réfugiant ainsi derrière les causes traditionnelles pour justifier cet état de sous-développement dans lequel baigne l'Afrique depuis des décennies.

L'Afrique est considérée par plusieurs chercheurs et archéologues comme « *le berceau de l'humanité* »². D'après les dernières informations archéologiques, les premiers fossiles humains nommés *Sahelanthropus tchadensis* auraient été retrouvés dans l'ancien Toumaï près du lac Tchad, ils seraient vieux d'environ sept millions d'années³. Ce qui porte à croire que l'Homme serait sorti tout droit des entrailles de ce continent. Marcien Towa nous renseigne que : « *L'Afrique est un vieux continent qui aurait vu l'apparition de l'homme et qui, pour cette raison a probablement l'histoire la plus ancienne du monde* »⁴. Dès lors, il semble absurde de faire le constat alarmant selon lequel, jusqu'ici l'Afrique n'est que l'ombre d'elle-même ; c'est-à-dire, en proie au sous-développement. Comment ne pas être tenté d'accorder du crédit à ce verset biblique qui souligne que : « *Ainsi les derniers seront les premiers, et les premiers seront les derniers* »⁵. On ne saurait donc ne pas se demander pourquoi un tel statisme, pourquoi l'Afrique ne se développe-t-elle pas comme les autres continents.

L'histoire nous fait savoir que, les Africains après avoir subi de longs siècles de domination, passant de l'esclavage à la colonisation. C'est après de longues luttes de libération

¹ A. KABOU, *Et si l'Afrique refusait le développement ?*, Paris, L'Harmattan, 1991, p.12.

² Cf. les travaux en Égyptologie particulièrement ceux dirigés par C. ANTA DIOP dans ses recherches sur la « seconde révolution en égyptologie ».

³ <https://www.u-picardie.fr>> La_lignée, consulté le 11 octobre 23, 20h58.

⁴ M. TOWA, *Identité et transcendance*, Paris, L'Harmattan, 2011, p.21.

⁵ *La Sainte Bible*, Traduction Louis Second, 1910, Mathieu, chapitre 20 verset 16.

que vont surgir les indépendances en Afrique noire dans les années 60. On s'attendait à cet effet qu'il y'ait un changement remarquable dans ce continent, sur tous les plans. En ceci que, les Africains étant devenus eux-mêmes maîtres et possesseurs de leur continent, décidant ainsi de la tournure que doivent désormais prendre les choses.

Cependant, force est de constater que des décennies après ces supposées indépendances, le continent africain semble être resté dans le même état de sous-développement qu'hier. On est donc amené à se poser la question : pourquoi même après les indépendances l'Afrique en général et l'Afrique subsaharienne en particulier demeure sous-développée ? Plusieurs penseurs européens et africains se sont penchés sur cette problématique et en sont arrivés à plusieurs conclusions plus ou moins similaires : l'Afrique est sous-développée à cause de son mauvais départ, le sous-développement de l'Afrique noire reposerait donc sur des causes traditionnelles, et par conséquent l'Afrique ne devrait guère endosser la responsabilité de cette crise dans la mesure où les mobiles de son sous-développement sont intimement liés à son histoire lugubre. En d'autres termes, l'époque coloniale est la cause première du statisme de l'Afrique. Tel est le constat fait par plusieurs essayistes à l'instar de René Dumont, Marie-France Mottin, Abdoulade Wade, Kwamé Nkrumah, Julius Nyerere, Mohamed Kadhafi, Joseph Ki-zerbo, Aimé Césaire etc.

Contrairement à ses prédécesseurs, Axelle Kabou va opérer une véritable rupture épistémologique en s'inscrivant en faux contre ces diverses analyses qui situent les causes du sous-développement de l'Afrique hors d'elle-même. Pour elle, il n'est pas possible de s'interroger sur les mobiles du sous-développement de l'Afrique sans les mettre en rapport avec les mentalités africaines, comme l'ont fait ces derniers. Car, disent-ils : « *Les causes du sous-développement de l'Afrique n'ont généralement que peu de rapport avec les mentalités africaines donc hors de question de continuer de parler de mentalités Africaines [...]* »⁶. Ce qui pour Axelle Kabou est un leurre, et une véritable erreur de leur part. Dès lors, il est impérieux d'interroger non seulement le passé de l'Afrique, mais aussi et surtout son présent, en mettant les mentalités africaines en rapport avec le développement.

Publié à Paris en 1991 aux éditions L'Harmattan, *Et si l'Afrique refusait le développement ?* Est un ouvrage dans lequel Axelle Kabou, née en 1955 au Cameroun, plus précisément à Douala présente de prime à bord les causes du sous-développement de l'Afrique. Elle ne manquera pas d'insister sur le fait que les Africains pour justifier leur incapacité à se développer refoulent leur part de responsabilité dans cette situation. C'est dans ce sens qu'il

⁶ A. KABOU, *Op.cit.*, pp. 11-13.

faut la comprendre lorsqu'elle martèle que: « *le refus de développement nous le verrons amplement, commence par l'occultation des responsabilités de l'Afrique face à son histoire* »⁷.

A cet effet, elle défend la thèse selon laquelle cette crise est à la base endémique ; mieux qu'elle réside dans la tête des Africains. Pour elle, les Africains sont sans distinction, responsables de cette situation ; du citoyen lambda à l'élite. C'est sans doute ce qui l'amène à dire que : « *Le sous-développement de l'Afrique, quelle que soit l'époque considérée, n'est pas le produit du hasard. Tous les Africains de notre génération [...] ont une perception plus ou moins articulée des raisons internes pour lesquelles l'Afrique s'enfoncé dans la misère et menace n'en jamais sortir* ». ⁸ En d'autres termes, le sous-développement de l'Afrique n'est pas le fruit du hasard, mais la somme de plusieurs maux internes connus par tous les Africains et les non-Africains ayant séjourné en Afrique.

Ce n'est donc pas par affabilité, par snobisme, encore moins par indulgence que notre choix s'est porté sur le thème du développement de l'Afrique subsaharienne contemporaine. En effet, le questionnement sur l'essor de l'Afrique apparaît comme un impératif éthique au regard de la crise de souveraineté et de développement qui caractérise l'Afrique contemporaine, au regard des crises sociopolitiques, économiques et culturelles fréquentes dans cette partie du monde. C'est cette quête de développement qui devrait animer tout chercheur africain de cette époque qui est nôtre. Compte tenu du fait que, non seulement les modèles de développement importés d'ailleurs sont inadaptés aux réalités africaines, mais aussi et surtout parce qu'ils ne servent pas les intérêts de l'Afrique mais, ceux de leurs concepteurs. Nous, Africains, sommes appelés à réfléchir nous-mêmes sur les véritables mobiles et les pistes de cette crise. Premièrement afin de panser nos vieilles plaies du passé, deuxièmement afin de déceler les maux internes et externes qui zappent tout effort de développement en Afrique subsaharienne, et troisièmement afin de penser à des pistes de sortie effectives pouvant permettre à l'Afrique de reconquérir sa souveraineté totale, gage de développement de ses Etats-nations.

Nous avons donc opté pour cette thématique : *crise de souveraineté et de développement de l'Afrique subsaharienne contemporaine. Une lecture de Et si l'Afrique refusait le développement ? D'Axelle Kabou*. Parce qu'elle suscite notre attention en tant que chercheur, elle sied également à notre sensibilité philosophique. En effet, c'est lors de nos lectures que nous avons été captivés par l'analyse faite par Axelle Kabou sur les causes du sous-développement de l'Afrique. Elle pour qui, loin d'être étrangers à leur sort, les Africains sont des acteurs majeurs dans cet état de sous-développement dans lequel ils vivent. En ceci qu'ils

⁷ *Ibid.*, p.20.

⁸ *Ibid.*, p.13.

se comportent comme des marionnettes à la merci des marionnettistes, car dit-elle: « *les Africains sont en tout cas persuadés d'être ici et maintenant qu'un pur accident historique* »⁹.

Lorsque nous jetons un regard panoramique sur l'état actuel de l'Afrique, nous constatons que jusqu'à nos jours, l'héritage de la colonisation demeure visible à plusieurs échelons et elle a des répercussions néfastes sur le processus de développement de ce continent. Cela justifie sans doute le fait que la plupart des chefs d'Etats africains semblent être des représentants de l'administration coloniale, en ceci qu'ils privilégient ces puissances et se battent pour leurs intérêts égoïstes et malsains au détriment de ceux de leurs communautés, l'attentisme politique est au rendez-vous, ils agissent par suivisme et le mimétisme est le modèle de gouvernance par excellence de ces derniers. C'est cette influence qui a priori est à l'origine du déficit de souveraineté de l'Afrique, et c'est lui qui sert de courroie au sous-développement. Par le biais de leur influence sur les élites compradores, les grandes puissances aujourd'hui bailleurs de fonds des divers projets de l'Afrique, ont incessamment la main mise dans la gestion des affaires internes du continent. On serait même tenté de dire qu'ils ont le droit de véto dans la prise des décisions concernant la gestion du continent.

A partir de ce constat, nous chercherons dans ce travail à établir le rapport entre le déficit de souveraineté et le sous-développement de l'Afrique subsaharienne contemporaine, c'est-à-dire ressortir l'impact de la crise de souveraineté de l'Afrique noire sur le développement de ces Etats. Notre dessein est donc de repenser le développement de l'Afrique subsaharienne contemporaine à l'aune de la reconquête de la souveraineté sociopolitique, économique et culturelle de ses Etats-nations. Après nombreuses lectures, et écoutes de plusieurs débats, nous jugeons donc que : le déficit de souveraineté qui a pignon sur rue en Afrique subsaharienne est l'un des obstacles majeurs qui se dressent sur la voie du développement de ce continent. En effet, sous l'emprise de l'impérialisme occidental et du néocolonialisme, l'Afrique a perdu sa souveraineté, ses repères. Elle vit dès lors une crise socioculturelle, doublée d'une crise politique et économique. Forte dans l'emprunt des modèles extérieurs sans introspection, elle s'enlise de plus en plus dans cette situation peu orthodoxe. De ce fait, une prise de conscience globale s'impose, suivie de la construction d'une conscience historique authentique, qui permettra aux Africains de faire un réel bilan de cette situation et de dresser un état de besoins conséquent en matière de développement.

L'Afrique subsaharienne est une région du continent africain située au sud du Sahara, délimitée géographiquement par le désert du Sahara au nord, l'océan Atlantique à l'ouest, l'océan

⁹ *Ibid.*, p.12.

Indien à l'est, et l'océan Austral au sud. Elle compte 48 pays diversifiés par des cultures, des langues et des paysages plus ou moins similaires. Elle est caractérisée par sa richesse en ressources naturelles, sa biodiversité, mais aussi par des défis socio-culturels, politico-économiques importants ; à l'instar des conflits armés, des problèmes de gouvernance, l'insuffisance alimentaire, etc. Si la crise apparaît comme une situation critique ou difficile, un défaut ; dire que l'Afrique subsaharienne souffre d'une crise de souveraineté et de développement revient à dire que, les Etats d'Afrique noire sont confrontés à un déficit ou à une perte de leur capacité à exercer pleinement leur pouvoir et leur droit d'administration autonome, c'est-à-dire de gouverner sans ingérence extérieure et à assurer le développement économique, socio-politique de leur territoire. Cette crise peut résulter de divers facteurs internes et externes que nous explorerons tout au long de ce travail. En clair, la crise de souveraineté et de développement se traduit ici comme la limitation ou la perte de capacité des Etats Africains à prendre des décisions autonomes pour assurer leur propre développement. Il nous incombe à cet effet d'établir le rapport ou la relation entre la souveraineté et le développement en Afrique subsaharienne. En clair, il est question de montrer que le sous-développement de l'Afrique subsaharienne est symptomatique de la crise de souveraineté.

Partant du fait que l'Afrique en général, et l'Afrique noire en particulier est l'un des continents les plus riches en ressources naturelles, disposant d'une ressource humaine considérable, en quel terme se pose le problème de son développement ? Mieux encore, en quels termes se décline la crise de la souveraineté et de développement de l'Afrique subsaharienne contemporaine ? Compte tenu des nombreux échecs des Africains à calquer le modèle de développement Occidental, n'y a-t-il pas lieu aujourd'hui de se détacher de ce dernier et de penser à un modèle de développement aux couleurs de l'Afrique ? Notre hypothèse de recherche consiste dès lors à analyser ces interrogations afin d'exposer le suc de la pensée d'Axelle Kabou.

Étant donné que la philosophie est un savoir rationnel fondé sur un raisonnement logique et méthodique¹⁰ nous ne saurions nous intéresser à un auteur sans ressortir les failles de sa pensée. Raison pour laquelle au cours de ce travail, nous ferons recours à la méthode d'investigation analytico-critique. En effet, pour mieux nous imprégner de la pensée d'Axelle Kabou, il est important pour nous d'analyser les contours et la logique qui structurent son argumentation, celle-ci sera le fil conducteur de notre odyssée. Et la méthode critique quant à

¹⁰ A. LALANDE, *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*, paris, PUF, 12^{ème} éd., pp.774-775, cité par Nathanaël Noël OWONO ZAMBO, in *De l'art de philosopher : éléments de raisonnement et méthodologie en philosophie*, Yaoundé, REFRAM.ze, 2019, p.13.

elle nous permettra d'actualiser la vision d'Axelle Kabou, afin de voir si elle est en décadence ou si elle s'accommode avec l'Afrique subsaharienne contemporaine.

En premier lieu, nous voulons dans le cadre de ce travail, analyser les bases ou les prémices du déficit de la souveraineté en Afrique noire ; c'est-à-dire ressortir la genèse du mal qui gangrène cette région de l'Afrique. Ce qui nous amène à intituler notre première partie d'investigation théorique comme suit : Les causes traditionnelles de la crise de souveraineté en Afrique subsaharienne. En second lieu, notre but sera de présenter les principaux mobiles qui entraînent l'Afrique à sa décrépitude d'après notre auteure. Autrement dit, il sera question pour nous de montrer les manifestations du sous-développement en Afrique noire selon Axelle Kabou : La question du sous-développement en Afrique noire selon Axelle Kabou. Un tel projet exige de nous une herméneutique de la pensée de cette dernière.

En dernier lieu, il sera question pour nous de ressortir les limites de la pensée de notre auteure. En d'autres termes, notre dessein dans cette partie sera de montrer la crise de pertinence de sa pensée, lorsqu'on l'a ratifié à l'état actuel de l'Afrique. Loin d'être sceptique ou nihiliste, nous montrerons la plus-value de la pensée d'Axelle Kabou, mieux sa contribution dans cette lutte contre le sous-développement. Tout en proposant également quelques pistes de sortie qui nous pensons, pourront permettre à l'Afrique subsaharienne de reconquérir sa souveraineté et de redéfinir les enjeux de son développement sur de nouvelles bases : perspectives de développement de l'Afrique subsaharienne contemporaine par la reconquête de la souveraineté.

PREMIÈRE PARTIE : LES CAUSES TRADITIONNELLES DE LA CRISE DE SOUVERAINETÉ EN AFRIQUE SUBSAHARIENNE

Voici une autre page qui soulève les passions. Puisque l'histoire est jalonnée de colonisations diverses, pourquoi celle de l'Afrique noire par les Européens continue-t-elle, un demi-siècle après l'indépendance des États africains, à susciter la polémique ? Que s'est-il passé en Afrique noire qui n'a pas eu lieu ailleurs ?

Moussa KONATE, *L'Afrique noire est-elle maudite ?* Fayard, Paris, 2010, p.41.

Dans cette première partie de notre travail, il s'agira pour nous de présenter les causes traditionnelles du déficit de souveraineté en Afrique subsaharienne. C'est-à-dire, de faire ressortir les prémices de cette dernière. Par la même occasion, nous démontrerons que les problèmes que notre auteure traite sont des thématiques ayant déjà été abordées différemment. Il est donc primordial pour nous de faire une phénoménologie de cette crise, non pas dans un cadre historique, mais plutôt philosophique. En effet, dans cette section nous nous attarderons sur la genèse de cette crise de souveraineté et son impact sur le développement en Afrique noire. En un mot, il nous reviendra de « *dégeler, de défossiliser en quelque sorte toute cette histoire Africaine qui était là, inerte, emprisonnée dans les documents* »¹¹. Notre travail à cet effet s'accentuera sur un triple objectif visant à démontrer que ces causes traditionnelles sont à l'origine de la crise de souveraineté tenant en captivité le développement de l'Afrique en général et en Afrique subsaharienne en particulier.

Premièrement, nous nous attarderons sur les causes historiques de cette crise, à savoir : l'esclavage et la colonisation. Nous nous intéresserons principalement à l'impact de ceux-ci sur la société traditionnelle africaine, ou du moins nous montrerons en quoi ils ont participé à la prise en otage de la souveraineté et du développement de l'Afrique subsaharienne. Deuxièmement, nous nous pencherons sur les causes politiques de cette dernière ; il s'agira de montrer comment se sont organisés les jeunes États africains dits indépendants au lendemain de la colonisation. Mieux, il s'agira de ressortir les difficultés politiques auxquelles ils se sont heurtés. Troisièmement, il s'agira d'exposer les causes économiques de cette crise de souveraineté et de développement. En d'autres termes, nous répondrons à la question de savoir : quelles sont les ressources de l'Afrique ? Mieux comment sont-elles gérées et qui en bénéficie réellement ?

¹¹ C.A. DIOP, *L'Afrique noire pré-coloniale : Etude comparée des systèmes politique et sociaux de l'Europe et de l'Afrique Noire, de l'antiquité à la formation des états modernes*, Paris, Présence Africaine, 1960, p.5.

CHAPITRE I :

LES CAUSES HISTORIQUES DE LA CRISE DE SOUVERAINETÉ ET DE DÉVELOPPEMENT DE L'AFRIQUE NOIRE

Pour comprendre la crise dans laquelle baigne l'Afrique depuis des décennies, il est primordial de remonter le cours de son histoire, de revisiter les faits historiques de ce continent afin de retrouver ce qui se serait subtilisé et qui l'empêche jusqu'à nos jours d'accéder au développement effectif. Nous essayerons de comprendre pourquoi cette Afrique considérée comme étant la mère des civilisations, pourquoi celle-là même qui est censée être la boussole des autres continents, rampe plutôt à quatre pattes derrière Ses bourreaux d'hier et d'aujourd'hui pour quémander leur aide. Tout au long de ce chapitre, nous nous attèlerons à ressortir l'impact de la traite négrière et de colonisation sur la problématique du développement de l'Afrique subsaharienne.

Nous rechercherons donc « *la clef qui ouvre la porte de l'intelligence, de la compréhension de la société africaine* »¹². En d'autres termes, il s'agira de ressortir le poids de l'histoire sur l'état actuel Afrique, de répondre à la question de Moussa Konaté à savoir : « *Puisque l'histoire est jalonnée de colonisations diverses, pourquoi celle de l'Afrique noire par les Européens continue-t-elle, un demi-siècle après l'indépendance des États africains, à susciter la polémique ? Que s'est-il passé en Afrique noire qui n'a pas eu lieu ailleurs ?* »¹³. Dit autrement, cet auteur aimerait savoir pourquoi les États africains sont restés sous-développés malgré leur accession aux indépendances, peut-on dire que la situation actuelle de l'Afrique subsaharienne est due à la colonisation sachant que l'Afrique n'a pas été le seul continent à la subir ? C'est la réponse à cette interrogation que nous explorerons dans cette première section de notre travail.

¹² *Ibid.*, p.5.

¹³ M. KONATE, *L'Afrique noire est-elle maudite ?*, Fayard, Paris, 2010, p.41.

1. L'esclavage

L'esclavage peut se définir comme étant une pratique économique et sociale consistant à posséder et à exploiter des êtres humains en tant que propriété. Celle-ci prend vie aux lendemains de la supposée découverte de l'Amérique par Christophe Colomb. Les Occidentaux se lancent donc à la recherche de mains d'œuvres pour aller travailler dans ce joyau qu'ils prétendent avoir découvert. C'est ainsi que leurs navires accostent pour la première fois les côtes africaines au XV^{ème} siècle comme nous le fait savoir Célestin Christian Tsala Tsala : « *En 1492, Christophe Colomb débarqua en Amérique. Cet événement déclencha un trafic d'esclaves qui allait dévaster l'Afrique pendant plus de trois siècles.* »¹⁴. Ce qui nous amène à nous mettre dans la peau de Cheikh Anta Diop pour nous interroger en ces termes :

Qu'ont-ils alors trouvé à cette extrémité de l'Afrique ? Quelles étaient les populations rencontrées ; étaient-elles là de toute antiquité ou venaient-elles d'immigrer ? Quel était leur niveau culturel, le degré de leur organisation sociale et politique, en un mot, leur état de civilisation ? Quelle impression pouvaient-ils garder de ces populations ? Quelle idée pouvaient-ils se faire de leurs capacités intellectuelles et de leurs aptitudes techniques ? Quelle sera la nature des rapports sociaux qui vont désormais exister entre l'Europe et l'Afrique ? Dans quel sens ceux-ci ont-ils évolué constamment¹⁵.

Bien que l'esclavage ait été pratiqué dans de nombreuses sociétés, celle-ci a eu un impact majeur sur le devenir de l'Afrique. L'Afrique a subi les atrocités de celle-ci pendant près de quatre siècles. C'est-à-dire que les Africains ont été soumis à des conditions de vie inhumaines, rabaisés au rang d'animal pendant quatre cent ans. Ils étaient capturés, vendus comme de simples objets et transportés comme des marchandises vers l'Amérique où ils étaient maltraités et exploités comme de vulgaires machines. C'est dans ce sens qu'il faut comprendre Walter Rodney lorsqu'il affirme que : « *L'Occident a commencé à exploiter l'Afrique, il a vidé l'Afrique des Hommes valides, forts et les a utiliser comme des instruments à faire la guerre et comme des tracteurs dans ses plantations* »¹⁶. Ceci explique donc sans ambiguïté comment l'Afrique a été asservie, privée de liberté, mais encore de sa souveraineté pendant une longue période de son histoire.

Par cette pénétration, l'Occident a démantelé l'organisation de toutes les sociétés africaines, il a fait asseoir sa supériorité sur ces peuples jadis libres et souverains. L'Afrique s'est vue vidée de ses Hommes forts, de ses matières premières, mais plus encore de ses

¹⁴ C. C. TSALA TSALA, « Les rivalités entre la France, les Etats-Unis d'Amérique et la Chine dans le Golfe de Guinée », in *Afrique et Puissance : Collectif en hommage au professeur Abdelmajid El Cohen*, Y. ABOU EL FARAH (Dir), Yaoundé, Institut des Études Africaines, 2013, p.97.

¹⁵ C. ANTA DIOP, *Nations nègres et culture*, Paris, Présence africaine, 1954, p.29.

¹⁶ W. RODNEY, *Et l'Europe sous-développa l'Afrique : Analyse historique et politique du sous-développement*, Paris, L'Harmattan, 1986, p.51.

cultures, au profit du bourreau blanc qui désormais devient son « *maitre* ». L'Afrique et les Africains ont été soumis aux caprices et à la volonté de leurs envahisseurs. Les propos du Capitaine Meynier qui suivent corroborent à suffisance ces faits :

Dès le premier jour de leur rencontre, les Européens ont posé en principe leur supériorité sur la race noire... Ils ont plié à l'esclavage les Africains, justifiant leurs actes par le droit du plus fort... pour y ouvrir des débouchés à leur commerce, ils ont jeté à bas les dernières traces existantes des civilisations Africaines.¹⁷.

Dit autrement, ces nouveaux maitres de l'Afrique ont plié en objet de servitude les Africains dans le seul intérêt de faire asseoir sur les Africains leur domination, car à leurs yeux ceux-ci n'étaient pas des Hommes. Ils leur ont ôté leur dignité d'homme faisant d'eux du bétail, une simple main d'œuvre. Célestin Christian Tsala Tsala ne manque pas de le faire savoir lorsqu'il ajoute que : « *La mains d'œuvre africaine fut mise au service des intérêts des occidentaux* »¹⁸.

L'Occident, par le biais de l'esclavage a joué un rôle trouble dans la marche de l'Afrique vers le développement. En ce sens que, non seulement les esclavagistes ont séparé les Africains de leurs terres, mais aussi et surtout parce qu'ils ont bouleversé et dissout l'organisation des sociétés traditionnelles sociales, politiques et économiques africaines. C'est dans cette perspective que René Dumont dira que : « *L'arrivée de l'homme blanc, caravanier, trafiquant, explorateur, puis missionnaire et soldat provoqua l'effondrement des malheurs (des traditions et des religions africaines, qui reliaient l'homme à la terre [...])* »¹⁹. En d'autres termes, la présence de ces derniers est à l'origine de nombreux maux, le statut de l'Afrique ne sera plus le même sous leur occupation, du moins le passage de ces dernier aura impacté négativement le devenir de l'Afrique, le statut des Africains passe ainsi de peuple libre, autonome et souverain à celui de réservoir de mains d'œuvre abondante (esclaves, serviteurs).

Si l'Afrique n'avait pas eu le malheur d'être opprimée et asservis par ces puissances hégémonistes, il est moins sûr qu'elle serait aujourd'hui classée au rang de dernier comme c'est le cas. On ne peut donc ne pas dire que l'Occident est le premier responsable de la situation actuelle de l'Afrique. Il n'a pas permis aux africains de se mouvoir dans leur continent. Comme un jeune plant plein de vie, le jeune africain a été arraché de force à sa terre natale arable pour aller cultiver celle de l'Amérique au profit d'un autre, il n'a pas pu être serviable aux siens, n'ayant plus le droit de décider, mais ayant le devoir d'obéir et de servir son nouveau maitre.

¹⁷ H. MEYNIER, cité par René DUMOND dans *L'Afrique noire est mal partie*, Paris, Seuil, 1973, p.25.

¹⁸ C. C. TSALA TSALA, *Op.cit.*, p.97.

¹⁹ R. DUMONT, M-F. MOTTIN, *L'Afrique étranglée*, Paris, Seuil, 1980, p.36.

On lui a ôté ce qui faisait de lui un Homme, sa liberté et sa dignité. René Dumont ne manque pas de faire cette remarque lorsqu'il démontre sans ambages que les Occidentaux ne voyaient les Africains que comme une main d'œuvre abondante et serviable, et non comme des Hommes. C'est sans doute ce qui l'amène à dire que :

Toutes ces caricatures d'Afrique et la cacophonie du développement ont fini par nous faire oublier l'essentiel : l'Afrique faite d'Africains. [...] c'est aussi des gens, ce sont des peuples coupés par des frontières arbitraires tracées selon la vitesse de marche des infanteries de marines ou des traits de crayons des négociateurs distingués²⁰.

Ces nouveaux maîtres de l'Afrique et de ces habitants ne se sentaient guère responsables du sort de l'Afrique, encore moins de son devenir. Mais seulement de la destination que devaient prendre leurs marchandises humaines (esclaves africains) et matérielles (matières premières). Chaque peuple a une civilisation, une culture intimement liée à son passé, formant son histoire, et un peuple sans histoire est un peuple sans repères ; or l'histoire de l'Afrique a été falsifiée, tenue en laisse par l'Occident qui seul décidait à la place de tout un peuple qu'il a dominé et dépouillé pendant de nombreuses années. Il est donc tout à fait normal que René Dumont déclare ce qui suit : « *De cette effroyable misère, nous sommes les premiers responsables, nous les pays développés, le nouvel arrière indifférent aux souffrances du front.* »²¹. Dit autrement, les occidentaux sont les premiers responsables du sous-développement de l'Afrique, car ayant jeté leur dévolu sur ce continent, ils ont dépossédé les Africains de leur souveraineté.

Si les Occidentaux se déploient en Afrique, ce n'est pas dans le dessein de la visiter, encore moins pour apporter le salut à ces peuples qui ignoraient tout de leur existence et qui avaient déjà une organisation bien établie. Mais c'était dans le dessein de rechercher leur propre intérêt. C'est dans ce sens qu'il faut comprendre René Dumont lorsqu'il martèle que : « *L'Afrique n'intéresse que quand nos intérêts entrent en jeu. [...] c'est une vieille tradition donc la vocation semble d'être pillée.* »²². Cet envahissement a été justifié par des mentalités rétrogrades qui considéraient les Africains comme des êtres dépourvus de raison et par conséquent incapables de se gouverner eux-mêmes. Ces derniers ont usé de la force pour capturer ces africains lorsqu'ils n'étaient pas livrés ou vendus par les siens.

L'usage de cette violence à entrainer des traumatismes sur ces peuples, bastonnades, travail forcé, et parfois assassinats, étaient leur passe-temps quotidien. L'esprit de paternalisme

²⁰ *Ibid.*, p.15.

²¹ *Ibid.*, p.10.

²² *Ibid.*, p.14.

occidental d'hier et même d'aujourd'hui est à cet effet loin d'être une marque de philanthropie. C'est sans doute ce qui amène René Dumont à dire que :

Il y'a quelque part toutes ces populations qu'on s'efforce d'oublier car elles ne sont pas « civilisées » alors nous les rejetons dans le vide abstrait du Tiers-Monde et elles n'existeront que le jour où elles commenceront à nous singer. Notre européocentrisme n'est qu'une forme de racisme et même si aujourd'hui nous n'osons plus être que paternaliste, nous n'en pensons pas moins²³.

En d'autres termes, les occidentaux ont toujours été animé par un éternel désir de domination et d'oppression sur les plus faibles, leur but d'hier est resté le même aujourd'hui ; faire asseoir leur suprématie sur les africains et faire d'eux des éternels asservis, des subalternes, des marionnettes qu'ils dirigeront à leur merci.

Certes les africains rencontraient des difficultés avant l'arrivée des occidentaux, mais la présence de ceux-ci a changé la donne en amplifiant leurs maux et en créant d'autres qui ne figuraient guère sur la liste des défis de l'Afrique. Sans cette croisade de l'Afrique avec l'Occident, on n'ose pas imaginer ce que serait devenue cette riche civilisation africaine d'antan. René Dumont, allant dans cette perspective dira que : « *Nul ne sait où en serait cette civilisation [...] d'Afrique si elle avait pu poursuivre un développement normal, en contact pacifique ouvert avec les techniques Européennes. Hélas, ce développement a été brusquement freiné* »²⁴. Richesse spoliée, liberté annihilée, dignité bafouée, les civilisations africaines ont été désorientées. Suite à toutes ces horreurs, le gène Africain des générations conquérantes, révoltantes s'en est allé, il ne reste que la génération des domptés, des apeurés, bref des serviteurs au service du maître blanc et donc la voix ne porte plus pour restaurer à la mère Afrique sa souveraineté, mieux sa dignité. Cheikh Anta Diop ne manque pas de le souligner en ces termes :

Au cours de telles transformations des rapports du Nègre avec le reste du Monde, il devenait, chaque jour, de plus en plus difficile et même inadmissible, pour ceux qui ignoraient sa grandeur passée-et pour les Nègres eux-mêmes que ceux-ci aient pu être à l'origine de la première civilisation qui se soit épanouie sur la terre et à laquelle l'humanité doit l'essentiel de son progrès²⁵.

La falsification de l'histoire africaine a perverti le champ de vision des Africains, mieux elle a fait de l'Africain un être aliéné qui attend tout de son maître blanc. Car il a été convaincu et a accepté sans remise en cause qu'il est un être inférieur, raison pour laquelle il porte ce nom

²³ *Ibid.*, p.12.

²⁴ R. DUMONT, *L'Afrique noire est mal partie*, Paris, Seuil, 1973, p.22.

²⁵ C. ANTA DIOP, *Nations nègres et culture*, *Op.cit.*, 1954, p.15.

de nègre qui renvoie à l'idée d'humanité inférieure. L'esclavage a ainsi contribué à l'altération de la conscience africaine. Convaincu de son infériorité, le négro-africain, ainsi aliéné, est un être passif qui pratique le culte de la paresse puisqu'il est persuadé qu'il est un ignorant, un dépourvu de raison et son salut ne lui viendra que de son maître blanc. Désormais, il ne croira même pas à ce que ses yeux verront, il ne croira qu'à l'analyse de son maître blanc, et seule sa version des faits sera retenue comme étant vraie et valide. Les Occidentaux ont donc réussi à implanter un complexe d'infériorité chez les africains afin de les assujettir et les damner à une prosternation continue. Comme l'argile devant le potier, les Africains sont en perpétuelle attente de la forme que voudra bien leur donner leur maître blanc. Cheikh Anta Diop confirme cela lorsqu'il déclare ce qui suit :

Désormais, quand bien même les preuves s'amoncelleront aux yeux des spécialistes, ils ne verront qu'à travers des œillères et les interpréteront toujours faussement. Ils échafauderont les théories les plus invraisemblables, n'importe quelle invraisemblance leur paraissant plus logique que la vérité contenue dans le plus important document historique attestant le premier rôle civilisateur des nègres.²⁶.

Edward Wilmot Blyden ne manque pas de tirer la sonnette d'alarme sur les dangers à long terme de cet aveuglement. En effet, il pense que les africains doivent reconquérir une identité authentique et par conséquent ils doivent se détacher de ce complexe d'infériorité, d'éternels passifs, ils doivent à cet effet se percevoir comme des actants et acteurs de leur propre développement. C'est ainsi qu'il affirme :

Les nègres qui ont été asservis et humiliés par d'autres races doivent-ils continuer de reconnaître la supériorité de leurs maîtres d'hier et d'aujourd'hui ? S'il est vrai, ainsi qu'on peut le voir sur des monuments égyptiens, que l'esclavage a été l'apanage des Nègres condamnés à porter des chaînes lors des processions triomphales, le temps semble maintenant favorable à un changement de rôle : il s'agit maintenant, pour les Africains de devenir responsables de leur destinée et de contribuer au progrès de l'humanité²⁷.

Somme toutes, nous retenons que le continent africain a subi d'énormes dégâts de semblables occidentaux, les africains ont été victimes de nombreux troubles physiques et psychologiques. Cette invasion occidentale en Afrique a influencé le cours de l'histoire africaine au point où, non seulement elle a permis à l'Occident d'extirper à l'Afrique sa force vitale, sa dignité, mais également parce qu'elle a placé le continent noir sur une voie parsemée d'obstacles et d'incertitudes. C'est dans ce sens qu'Aimé Césaire déclare : « *Moi je parle de*

²⁶ C. ANTA DIOP, Conférence de Niamey, 1983.

²⁷ E. WILMOT BLYDEN, *University Christianity, Islam and Negro Race*, London, Edinburgh press, 1967, pp.276-277.

sociétés vidées d'elles-mêmes, de cultures piétinées, d'institutions minées, de terres confisquées, de religions assassinées, de magnificences artistiques anéantis, d'extraordinaires possibilités supprimées »²⁸. Au regard de tous ces maux, nul ne peut donc douter que par le biais de l'esclavage, l'Africain a été déraciné de sa terre, de ses origines, il a perdu sa liberté, sa dignité et par-dessus tout sa souveraineté car, il ne décide plus de rien, ne pense plus sans se référer au maître blanc, doute dorénavant de l'évidence et n'accepte qu'une vérité : celle de son maître et nouveau propriétaire du continent noir. Cependant, qu'en est-il de la colonisation qui en suivra quelques temps après ?

2. La colonisation

La colonisation se définit comme le processus par lequel une puissance étrangère établit un contrôle politique, économique et culturel sur un territoire et sa population. L'expression « *Scramble for Africa* » peut se traduire comme étant « *la ruée des Européens en Afrique* » ; c'est-à-dire la course européenne vers la conquête des territoires d'Afrique. Cette expression caractérise bien la situation qui prévaut en Afrique entre la seconde moitié du XIX^{ème} siècle et le début du XX^{ème} siècle. Les Européens pour qui l'Afrique est « *un gros gâteau sans propriétaire* » pensent qu'ils doivent se le partager. Chaque Européen voulait donc sa part. C'est ainsi que dans une lettre rédigée en 1877, Léopold II, roi des Belges exprimait l'état d'esprit qui le caractérisait ainsi que ses confrères européens. En utilisant cette expression assez révélatrice de : « *Magnifique gâteau* » dont il voulait sa part²⁹.

Finalement, l'Afrique sera partagée à Berlin en 1885 sous l'impulsion du chancelier Allemand Otto Von Bismarck. 14 gouvernements étrangers prennent chacun une part de ce « *magnifique gâteau* ». Cette brutale explosion des impérialismes coloniaux ne tiendra pas compte des réalités historiques et socio-culturelles des Africains. Toutes ces puissances coloniales ont eu au début du *scramble* la même conception d'une Afrique immense, terre vacante et sans maître. Ce phénomène qui consistait à exploiter les Africains, à spolier l'Afrique et à importer ses ressources vers des grandes métropoles, sera à l'origine de plusieurs bouleversements fatals dans l'Afrique d'hier, d'aujourd'hui et sans doute de demain si rien n'est fait.

Dès lors, cette même Afrique meurtrie hier par l'esclavage qui a déraciné plusieurs de ses bras forts, se verra de nouveau envahit. Mais cette fois par des exploitants plus nombreux. Non plus dans le but de déporter ceux-ci en Amérique comme lors de la première invasion,

²⁸ A. CÉSAIRE, *Discours sur le colonialisme*, Paris, Présence Africaine, 1955, p.12.

²⁹ *L'Afrique et le Monde, Histoire 3^e*.

mais dans le but d'exploiter et de piller l'Afrique à domicile, et d'envoyer seulement les matières premières locales dans leurs pays respectifs. L'Afrique ne pouvait plus dès lors gérer ses ressources, son organisation ou quoi que ce soit. Car, comme ses aïeux emportés dans des barques pendant la traite négrière, elle avait de nouveaux maîtres qui devaient se charger de tout gérer, de décider d'également du devenir du continent. Au nom d'une supposée mission civilisatrice et évangéliste, les colons vêtus en missionnaires vont départager le continent en petites tranches pour mieux l'exploiter.

France Marie-Mottin ne manque pas de le dire en ces termes : « *L'Afrique, cet énorme gâteau découpé de l'extérieur par des pouvoirs cupides [...]* ». ³⁰. Cheikh Anta Diop pense que ces envahisseurs pour justifier leur acte malsain vont le qualifier comme étant : « *Un devoir d'humanité, en invoquant la mission civilisatrice de l'Occident auquel incombe la charge d'élever l'Africain au niveau des autres hommes. Désormais le capitalisme est à l'aise. Il pourra exercer les plus féroces exploitations à l'abri des prétextes moraux.* » ³¹. Les propos de Jules Ferry qui suivent corroborent ces faits : « *Si nous avons le droit d'aller chez ces barbares, c'est parce que nous avons le devoir de les civiliser. [...] Il ne faut pas les traiter en égaux, mais se placer au point de vue d'une race supérieure qui conquiert* ». ³² Le discours de Jules Ferry sur la « *mission civilisatrice* » n'est donc que l'habillage de la prédation coloniale. Les grandes plantations et l'exploitation des matières premières sont la finalité essentielle des colonies.

L'Afrique, désormais placée sur l'autorité ou la tutelle des colons sera dévalisée, spoliée de nouveau, vidée, mais cette fois-ci pas seulement de ses Hommes, mais aussi et surtout de ses substances vitales telles que : ses matières premières, ses cultures, ses croyances (religions), ses pouvoirs politiques au profit du maître blanc. L'Africain sera catégorisé comme étant un Nègre qui pour Cheikh Anta Diop signifie « *humanité inférieure* » comme nous l'avons dit plus haut. Cet être inférieur que représente l'africain à leurs yeux, prisonnier de son obscurantisme, dépourvu de raison, n'est pas en droit de pouvoir s'autogérer car, comme un animal, il agit instinctivement et ignore ce qui est bon pour lui. C'est ainsi que ces nouveaux maîtres de l'Afrique vont faire grandir dans l'esprit des Africains le « *mythe d'infériorité* ». Parlant du nouvel africain, Cheikh Anta Diop affirme que :

Nègre devient désormais synonyme d'être primitif, inférieur, doué d'une « *mentalité pré-logique* » [...] L'esprit de plusieurs générations européennes

³⁰ R. DUMONT, MF. MOTTIN, *Op.cit*, pp.15-16.

³¹ C. ANTA DIOP, *Nations nègres et cultures*, *Op.cit.*, p.33.

³² Jules Ferry cité par Olivier THIMONIER dans *La France coloniale d'hier et d'aujourd'hui*, Paris, imprimerie Babel, octobre 2006, p.4.

sera ainsi progressivement faussé. L'opinion occidentale se cristallisera et admettra instinctivement comme vérité révélée que Nègre=Humanité inférieure³³.

Durant cette période d'exploitation, l'Afrique en général et l'Afrique noire en particulier a subi d'énormes bouleversements à l'instar du démantèlement de la société qui a conduit à la perte de souveraineté. En effet, dans l'Afrique d'antan, les structures sociales étaient basées sur la famille, le clan et la communauté. Les relations interpersonnelles étaient basées sur des normes et des valeurs traditionnelles établis par chaque communauté. Quant aux économies, elles étaient principalement basées sur l'agriculture, l'élevage, le commerce, et les échanges commerciaux se faisaient souvent à travers des réseaux de caravanes. La religion jouait également un rôle important dans la vie quotidienne, avec une grande variété de croyances et des pratiques religieuses. Mais, à leur arrivée, les colons se sont empressés de tout modifier. A cet effet, ils ont imposé leurs langues, leurs religions, leurs systèmes éducatifs et juridiques y compris leurs modes de vie aux populations locales afin de faire asseoir leur autorité. C'est dans ce sens qu'il faut comprendre le président Tanzanien Julius Nyerere lorsqu'il affirme que :

Dans nos sociétés africaines traditionnelles, nous étions des individus au sein des communautés. Nous prenions soin de notre communauté et notre communauté prenait soin de nous. Nous n'avions ni le besoin ni l'envie d'exploiter nos compagnons. En rejetant l'état d'esprit capitaliste que le colonialiste a introduit en Afrique, nous devons aussi rejeter les méthodes capitalistes qui l'accompagnent. L'une de celle-ci est la propriété individuelle de la terre.³⁴

En effet, pour lui, l'Afrique a perdu ses repères, son identité et toutes ses valeurs qui faisaient de l'africain un homme ; l'esprit de solidarité qui le caractérisait s'est évaporé pour céder le fauteuil au capitalisme européen. L'Africain désormais ne recherche que l'intérêt individuel et égoïste comme son maître. Chose que condamne Julius Nyerere pour qui : « *il est incontestablement mal de vouloir acquérir richesse et puissance pour opprimer quelqu'un d'autre.* »³⁵. À cet effet, il propose l' « UJAMAA » qui est synonyme d' « *esprit de famille* ». Il cherche à redéfinir l'identité africaine en tant que peuple mutualiste et coopératif, déterminé à construire pour leur propre destin collectif. Il pense à cet effet que pour atteindre le « *KUJITEGEMEA* » qui est un mot Swahili signifiant « *auto-dépendance* » ou « *self-reliance* » en anglais, les Africains doivent s'unir, travailler en synergie. Ce qui leur permettra de « *compter sur eux-mêmes* » et de renforcer leurs liens de fraternité. Raison pour laquelle il

³³ C. ANTA DIOP, *Nations nègres et culture*, Op.cit., p.32.

³⁴ J. NYERERE, *UJAMAA-Essais sur le socialisme*, Oxford, Presse universitaire d'Oxford, 1997, p.79.

³⁵ J. NYERERE, *Socialisme, Démocratie et unité africaine, suivi de la déclaration d'Arusha*, Paris, présence Africaine, 1970, p.21.

encourage les Africains à s'appuyer sur leurs propres ressources et leurs compétences pour se développer sur le plan économique, politique et social. Pour y parvenir, il pense qu'il faudra des politiques socialistes, une coopération communautaire, un engagement absolu et une participation active de tous les membres de la communauté. C'est sans doute ce qui l'amène à dire que :

La communauté était une unité au sein de laquelle les biens étaient partagés sans que cela ne donne lieu à de trop grandes inégalités. C'est fondamentalement cela que nous voulons signifier lorsque nous disons que la société africaine traditionnelle était socialiste. Et quand nous disons que la Tanzanie veut construire un « socialisme Africain », nous affirmons que nous avons l'intention d'adopter la même attitude dans les conditions nouvelles d'un État-Nation [...] ³⁶.

Afin d'assurer la pérennité de ce « *complexe d'infériorité* », ces colons vont mettre sur pied des systèmes éducatifs qui servent uniquement leurs intérêts. Dès lors, les systèmes éducatifs en Afrique se présentent comme des appareils qui assurent la promotion de la vision des anciennes puissances coloniales y compris la propagation continue de ces contre-vérités. A priori, l'éducation, se définit comme étant un processus d'acquisition des connaissances, des compétences, des valeurs et des comportements permettant à une personne de se développer et de s'adapter à son environnement. Elle est soit formelle, c'est-à-dire acquise par l'enseignement dans les écoles et les universités, soit informelle ; c'est-à-dire par l'expérience personnelle, familiale, amicale, culturelle, etc. André Compte-Sponville abonde également dans ce sens lorsqu'il dit qu'éduquer c'est :

Transformer un petit d'homme – le même à la naissance, à très peu près, que son ancêtre d'il y a vingt mille ans – en être humain civilisé. Cela suppose qu'on lui transmette, dans la mesure du possible, ce que l'humanité a fait de meilleur ou de plus utile, ou qu'elle juge être tel : certains savoirs et savoir-faire (à commencer par la parole), certaines règles, certaines valeurs, certains idéaux, enfin l'accès à certaines œuvres et la capacité d'en jouir ³⁷.

En d'autres termes, éduquer c'est inculquer des notions de base, c'est façonner celui qu'on éduque à être celui qu'on désire ou qu'on aurait voulu qu'il soit. Ce qui dans ce cas a permis aux occidentaux d'acculturer les Africains, de les façonner à leur image. Par le biais de cette éducation, les Africains bénéficieront d'une éducation biaisée, inadaptée, vidée d'enseignements utiles, car celle-ci permet aux Occidentaux d'assurer leur domination sur ce peuple. Que ce soit par la transmission religieuse ou dans les écoles, on apprend à ces « *Nègres* » à obéir sans remise en cause, à n'agir que selon les désirs et la volonté du maître

³⁶ J. NYERERE, *UJAMAA-Essais sur le socialisme*, *Op.cit.*, pp.198-199.

³⁷ A. COMTE-SPONVILLE, *Op.cit.*, p.301.

blanc. Si « *nos meilleures graines et nos champs les plus chers ce sont nos enfants* »³⁸ comme le souligne Cheikh Hamidou Kane, nous pouvons donc dire sans risque de nous tromper que ces jeunes plans (jeunesse Africaine postcoloniale) ont été arrosés d'une eau infestée par l'Occident. C'est dans ce sens qu'il faut comprendre René Dumont lorsqu'il dit que : « *ces jeunes, déracinés et brisés par une éducation à l'occidental [...] ont du mal à retomber dans le terre à terre du quotidien Africain* »³⁹.

Pour atteindre leurs objectifs de spoliation, domination et acculturation, les Occidentaux ont déformé la vérité et mis sur pied la propagande d'une contre vérité. C'est ce que nous fait comprendre Cheikh Anta Diop lorsqu'il parle de la place accordée à l'Égypte ancienne qui est située en Afrique. Mais compte tenu de ses riches civilisations, les occidentaux dans leurs enseignements ont décidé d'inverser le sens de l'histoire en faisant croire que l'Égypte a toujours vécu en captivité, que les Égyptiens ont toujours été des esclaves, asservis, que telle est place de tous les *Nègres*. C'est ce que nous fait comprendre Cheikh Anta Diop lorsqu'il affirme ce qui suit :

Le souvenir de l'esclavage récent dont le Nègre a été l'objet, savamment entretenu dans la mémoire des hommes et en particulier dans celle des Nègres, affecte souvent la conscience de ces derniers de façon négative. A partir de cet esclavage récent on s'est efforcé de construire, en dépit de toute vérité historique évidemment, la légende selon laquelle le Nègre a toujours été réduit en esclavage par les races blanches supérieures avec lesquelles il a vécu où que ce soit, ce qui permet de justifier aisément la présence de Nègres en Égypte ou en Mésopotamie, ou en Arabie, dès la plus haute antiquité, en décrétant qu'ils étaient des esclaves.⁴⁰

Une fois ce stratège mis en place, cette aliénation est tellement ancrée dans la conscience africaine au point où le négro africain a perdu même sa faculté d'analyse et de jugement. Même après les indépendances, les Africains n'ont pas pu se libérer complètement de l'influence occidentale et prendre en charge le contrôle de leur propre destinée. Ils éprouvent l'éternel besoin de plaire au maître blanc, de lui ressembler, de recevoir de lui le certificat de leur humanité. C'est dans ce sens qu'il faut comprendre Ernest Mbonda lorsqu'il affirme que : « *On voulait se situer par rapport à l'autre, montrer sa différence, mais on était travaillé par le vœu secret de ressembler à l'autre, ou au moins de recevoir de lui le droit d'être aussi considéré comme être pensant.* »⁴¹. C'est dans cette même perspective que pullule Eboussi Boulaga lorsqu'il évoque le concept de *Crise du Muntu* ; c'est-à-dire une crise identitaire liée à l'histoire

³⁸ C. HAMIDOU KANE, *L'aventure ambiguë*, Paris, Julliard, 1961, p.41.

³⁹ R. DUMONT, M-F. MOTTIN, *Op.cit.*, p.16.

⁴⁰ C. ANTA DIOP, *Nations nègres et culture*, *Op.cit.*, 1954, p.41.

⁴¹ <https://fr.scribd.com>, E-M. MBONDA, «Les paradoxes de la philosophie africaine », p.8.

coloniale. Pour lui, l'Africain voudrait se faire accepter par son maître blanc, comme étant son alter égo, il voudrait qu'il lui donne son approbation pour qu'il se sente homme. A cet effet il déclare que : « *L'activité philosophique apparaît d'abord comme une conduite parmi d'autres du procès d'identification du Muntu au maître qui va de la négation de soi, de la situation d'objet, à la négation de la négation de soi [...]* »⁴².

Cela voudrait dire que si le négro-africain est arrivé au point où il a besoin de l'approbation de son maître blanc pour faire usage de sa propre raison, il est désormais un être égaré, sans repères. Car, non seulement il accepte volontiers qu'on décide pour lui, mais aussi et surtout parce qu'il reconnaît qu'il est un être inférieur, déchu de ce qui ferait de lui un homme : sa raison. Ce qui pour cet auteur est une aberration dans la mesure où :

La philosophie, comme la raison, est universelle. [...] elle fait partie de la définition humaine, à tout le moins elle est le propre de l'homme considéré comme un animal parlant, raisonnable. [...] La philosophie, comme la raison, est universelle. Une fois constituée, qu'elle ait été sa préhistoire, les circonstances ou les vicissitudes de son émergence, elle a d'emblée son ordre propre. Celui-ci est disponible, ouvert à n'importe qui, n'importe où et n'importe quand, pourvu qu'on en accepte les exigences formelles [...] ⁴³.

À cheikh Anta Diop d'ajouter que :

Un tel climat d'aliénation a fini par agir profondément sur la personnalité du Nègre, en particulier du Nègre instruit qui a eu l'occasion de prendre conscience de l'idée que le reste du monde se fait de lui et de son peuple. Il arrive très souvent que le Nègre perde confiance en ses propres possibilités et en celles de sa race à un point tel que, malgré la valeur des démonstrations exposées au cours de cette étude, il ne sera pas étonnant que certains d'entre nous, après en avoir pris connaissance, éprouvent encore du mal à admettre que nous ayons vraiment assumé le premier rôle civilisateur du monde.⁴⁴

La période postcoloniale est donc marquée par d'énormes défis en l'occurrence de la perte de confiance en soi et d'estime de soi, au profit de l'assimilation. Cette situation a également conduit à une fuite des cerveaux. Dans la mesure où plusieurs Africains convaincus du fait que le bonheur ne peut leur venir que de l'Occident, ont décidé de quitter l'Afrique pour chercher des opportunités ailleurs, aggravant ainsi la perte de confiance en soi et d'estime de soi. C'est dans ce sens qu'il faut comprendre cette assertion de Frantz Fanon lorsqu'il déclare que :

Tout peuple colonisé, c'est-à-dire tout peuple au sein duquel a pris naissance un complexe d'infériorité du fait de la mise au tombeau de l'originalité culturelle locale se situe vis-à-vis du langage de la nation civilisatrice, c'est-

⁴² F. EBOUSSI BOULAGA, *La crise du Muntu : authenticité africaine et philosophie*, Paris, Présence Africaine, 1977, p.15.

⁴³ *Ibid.*, p.12.

⁴⁴ C. ANTA DIOP, *Nations nègres et culture*, *Op.cit.*, p.33.

à-dire de la culture métropolitaine. Le colonisé se sera d'autant plus échappé de la brousse qu'il aura fait sienne les valeurs culturelles de la métropole. Il sera d'autant plus blanc qu'il aura rejeté sa noirceur, da brousse. Le noir entre en France, change parce que pour lui la métropole représente le tabernacle ; [...] il y'a comme une sorte d'envoûtement à distance⁴⁵.

En définitive, il apparaît que l'esclavage et la colonisation ont hypothéqué la souveraineté et le développement de l'Afrique noire. C'est cette hypothèque qui est à l'origine de nombreux maux qui mettent l'Afrique, *mère des civilisations* à genou devant les autres nations. C'est à cause de ces causes traditionnelles que l'Afrique n'est aujourd'hui que l'ombre d'elle-même. Antoine Glaser et Stephen Smith corroborent cela en ces termes : « *Désormais, l'Afrique est présentée comme un continent en perdition : « naufragé », « inquiétant », « abandonné ».* »⁴⁶. En d'autres termes, cette période sombre a laissé une trace indélébile sur l'Afrique et son impact sur l'essor de l'Afrique semble être atemporel. Non seulement l'Afrique fait face à de nombreux défis locaux, mais elle devra désormais affronter ces incertitudes héritées des contre-vérités de la colonisation. Cette Afrique n'est même pas en mesure de retracer fidèlement son histoire comme le souligne Cheikh Anta Diop lorsqu'il affirme ce qui suit :

Tandis que l'Européen peut remonter le cours de son histoire jusqu'à l'antiquité gréco-latine et les steppes eurasiatiques, l'Africain qui, à travers les ouvrages occidentaux, essaie de remonter dans son passé historique s'arrête à la fondation de Ghana (III^e s. av. ou III^e ap. J.C.). Au-delà, ces ouvrages lui enseignent que c'est la nuit noire⁴⁷.

Si la connaissance du passé sert de boussole pour l'avenir, et que l'Afrique ignore véritablement quelle est son histoire dans la mesure où, elle a été écrite par des non-Africains qui lui ont ôté ce droit, n'est-il pas normal qu'elle soit ce qu'elle est aujourd'hui ?

⁴⁵ F. FANON, *Op.cit.*, pp. 34-38.

⁴⁶ A. GLASER, S. SMITH, *L'Afrique sans les Africains : Le rêve Blanc du Continent noir*, Paris, Stock, 1994, p.11.

⁴⁷ C. ANTA DIOP, *Nations nègres et culture, Op.cit.*, p.15.

CHAPITRE II :

LES CAUSES POLITIQUES DE LA CRISE DE SOUVERAINETÉ ET DE DÉVELOPPEMENT DE L'AFRIQUE NOIRE

Notre dessein dans ce second chapitre est de ressortir les causes politiques de la crise de souveraineté et de développement de l'Afrique subsaharienne. En effet, il s'agira pour nous d'analyser le malaise politique de l'Afrique noire aux lendemains des indépendances. Nous essayerons de répondre à la question pourquoi même des décennies après le départ des envahisseurs, l'Afrique noire ne parvient-elle pas à prendre véritablement son envol. Car, force est de constater que même après des décennies d'indépendances, le continent noir demeure dans un louvoiement, dans une fébrilité sociopolitique et économique.

Nous chercherons donc à comprendre la raison pour laquelle jusqu'à nos jours les leaders africains n'ont pas pu définir des idéologies et des objectifs efficaces pour la relance effective de leur système socio-politique, y compris économique. Cette Afrique est-elle véritablement « *morte, et une autre est née, mort-née [...]* »⁴⁸ ? Nous étudierons la phénoménologie de la prise en otage de la souveraineté africaine par l'Occident. Mieux, nous montrerons dans quelle mesure le déficit de cette souveraineté est à l'origine de la crise politique des Etats postcoloniaux.

En effet, aux lendemains des indépendances, les leaders politiques des jeunes Etats d'Afrique, avaient pour principale mission de bâtir des États prospères et autonomes. C'est également ce que nous laisse comprendre Luc Bruno Mveng lorsqu'il affirme que :

A la faveur des indépendances des colonies africaines, les autorités politiques et administratives avaient entre autres défis à relever, celui de bâtir un État et de construire une nation. Si la mise en place des États postcoloniaux a été réalisée par une mise en place progressive des institutions républicaines et le transfert des fonctions régaliennes aux nationaux, la construction des nations par contre est apparue plus complexe et plus délicate⁴⁹.

En clair, il s'agira d'exposer les crises politiques qui annihilent la souveraineté des États africains postcoloniaux.

⁴⁸ A. GLASER, S. SMITH, *Op.cit.*, p.15.

⁴⁹ Luc Bruno MVENG, préface de *Cameroun le défi de l'unité nationale : prolégomènes à une République exemplaire*, N. N. OWONO ZAMBO, Paris, L'Harmattan, 2018, p.13.

1. Indépendance et « protonations »

Nous pouvons définir l'indépendance comme étant le processus de décolonisation politique, économique et social des pays africains vis-à-vis des puissances coloniales. Nonobstant la proclamation de ces indépendances en Afrique noire, les gouvernements mis en place étaient demeuré au service de leurs anciens maîtres, et c'est toujours ces derniers qui décidaient qui mettre en place et quelle sera sa feuille de route. A dire que ces indépendances étaient pseudos ; c'est dans ce sens qu'il faut comprendre Armand Marc Beyene lorsqu'il martèle que : « *Nos États festoient de fallacieuses indépendances* »⁵⁰. Pour lui, on ne saurait parler d'indépendances en Afrique. En effet, la gouvernance africaine n'était que le prolongement de l'exploitation africaine par ces mêmes pilliers d'hier, ces nouveaux gouvernements étaient loin d'être autonomes et indépendants. C'est ce que nous fait comprendre Jean-Pierre Pabanel lorsqu'il affirme que : « *L'État africain colonial n'était que le prolongement fonctionnel de celui de la métropole colonisatrice. Il ne jouissait pas d'une capacité politique suffisante pour assumer la direction et la domination de la société colonisée hors du lien ombilical.* »⁵¹.

Dit autrement, les régents mis en place aux lendemains des indépendances ont été soigneusement choisis et moulés par les grandes puissances jadis tutélaires en Afrique, et les modèles de gouvernance leur ont été imposés. C'est dans ce sens qu'il faut comprendre l'universitaire Camerounaise Azab à Boto Lydie Christiane lorsqu'elle déclare qu' : « *Il faut relever dès le départ que l'Afrique est une mosaïque des peuples et des cultures, et que la construction de l'État ne répond pas aux mêmes critères, ni à la même histoire, que l'on soit du Nord ou du Sud. L'État en Afrique, tel qu'il est aujourd'hui, a un rapport incestueux avec la colonisation dont il est le produit.* »⁵².

Conscient de ce virement de la décolonisation en Afrique subsaharienne, le philosophe Camerounais Owono Zambo Nathanaël Noël s'interroge sur le contenu de ces indépendances et les missions conférées à celles-ci par leurs mécènes (anciennes puissances coloniales) dorénavant bailleurs de fonds de l'Afrique. C'est ainsi que dans son article « protonations et décolonisation monadologique de l'Afrique subsaharienne », il s'exprime en ces termes :

Il y'a lieu aujourd'hui de s'interroger sur la corrélation entre ces indépendances accordées, octroyées ou arrachées de haute lutte et le

⁵⁰ A. M. BEYENE, « Popper et la philosophie politique de Platon : Perspectives pour la renaissance africaine » in *Le Rationalisme critique d'essais et d'erreurs autour de Karl Popper*, Alice Salomé NGAH ATEBA (Dir), Yaoundé, Monange, 2023, p.318.

⁵¹ J.-P. PABANEL, *Les coups d'état militaires en Afrique noire*, Paris, L'Harmattan, 1984, p.7.

⁵² L. C. AZAB à BOTO, « États africains et souveraineté fragmentée : L'urgence d'un « pacte d'avenir commun » », *ireph*, 2022, *Pensées Africaines*, 8 (14), <10.5281/zenodo.6974560>. <halshs=03749931>.

processus de la décolonisation qui devait s'en suivre. Puisqu'ajoute-t-il, la situation et la problématique des protonations doublées de l'occurrence récurrente des crises qui les secouent commande une franche circonspection. En effet, tout porte à croire que la décolonisation de l'Afrique n'a pas encore été amorcée ou l'a été, mais de façon médiocre, voire hypocrite⁵³.

Dit autrement, la proclamation de ces indépendances était un stratège savamment préparé par les colons pour distraire le peuple Africain ; la souveraineté africaine, ce pour quoi ces derniers ont livré bataille au prix de leur sang est toujours la propriété des colons. Il pense donc à cet effet que la décolonisation de l'Afrique a soit été mal faite, soit pas faite du tout. En ceci qu'elle devait sonner le glas de la confiscation de la souveraineté africaine et restituer aux États, mieux au peuple Africain sa souveraineté. Il va même plus loin, en montrant que l'Afrique loin d'être « *mal partie* » comme l'ont pensé certains, n'a même pas encore prit la route, car sa souveraineté est toujours maintenue en captivité par ces pseudos indépendances. C'est ce qu'il nous laisse comprendre lorsqu'il affirme ce qui suit :

Lorsqu'on s'intéresse à la genèse et au déploiement historique des « protonations », la tentation de souscrire à une certaine opinion afro-pessimiste est là et bien grande. Elle consiste à penser que « l'Afrique est mal partie », mais la vérité, cette Afrique dont il est question, est-elle déjà partie ? La forme institutionnelle et structurelle des États-nations issues du processus de décolonisation du continent noir, cache mal une immense imposture [...] Le concept de « protonation » traduit suffisamment cette imposture idéologique.⁵⁴

La décolonisation de l'Afrique qui a priori devait lui apporter le salut et l'autonomie s'est plutôt solder par un nouvel impérialisme. Après les indépendances on a vu naître en Afrique, non pas des Nations libres, souveraines et ambitieuses, mais des États « *proto-nations* » qui embrassent les politiques coloniales. Du grec « *protos* » qui veut dire « *rudimentaire* », une proto-nation est une société hétérogène, où la bourgeoisie compradore en tant que noyau dirigeant est obligée de négocier son pouvoir avec d'autres forces sociales exogènes.⁵⁵ La ligue associative Africaine allant dans le même sens affirme que :

La Proto-Nation ne désigne ni une Nation en formation ni une Nation achevée qui se serait pervertie, ni une pseudo-Nation. Elle désigne une sociabilité rudimentaire limitée dans sa construction, asservie aux seuls besoins de ceux

⁵³ N. N. OWONO ZAMBO, « Protonations et décolonisation monadologique de l'Afrique subsaharienne », in *Grand angle sur l'Union Africaine : Hier, aujourd'hui et demain*, Cheick Anta Diop, collection africaine en mutation, Douala, 2020, p.47.

⁵⁴ N. N. OWONO ZAMBO, « Monadisme et protonations : Esquisse d'une théorie analogique pour la refondation des Etats-nations postcoloniaux de l'Afrique subsaharienne » in *De la modernité à la postmodernité : itinéraire philosophique*, Thomas MINKOULOU (Dir), Yaoundé, Afrédit, 2020, p.46.

⁵⁵ O. MAZADOU, Cours de philosophie 4^{ème} année, UE PHI 436 : Philosophie Politique Africaine. Intitulé : *l'Afrique et la problématique du modèle en politique*, inédit, 2021-2022.

qui l'organisent de l'extérieur. Elle est une création de l'impérialisme. Sa souveraineté est fictive, son économie dépend de l'extérieur.⁵⁶

Dit autrement, ces États protonations ne sont pas véritablement des États, car ils ne jouissent pas de ce droit qui est le leur, (la souveraineté,) ils ne disposent donc pas de ce droit et de ce pouvoir de se gouverner de façon autonome et indépendante ; mais ils sont plutôt dirigés comme des marionnettes, utilisés comme des simples instruments entre les mains des occidentaux. C'est sans doute ce qui amène Jean Ziegler à dire que :

La protonation est le produit d'une conjoncture particulière du devenir de l'impérialisme : elle a été mise en place par l'impérialisme premier avec l'assistance des impérialismes secondaires au moment où, au sortir de la Deuxième Guerre Mondiale, le système de domination planétaire du capitale redéployait, rééquilibrait, réorientait sa stratégie [...] L'impérialisme décide d'opérer un transfert formel de pouvoirs aux classes « autochtones » qu'il a lui-même créées et qu'il continue de dominer par la violence symbolique.⁵⁷

C'est ce qui fait en sorte qu'aujourd'hui les décisions importantes au sommet des États africains sont prises de commun accord avec des forces extérieures à l'instar des institutions de Breton Woods ; c'est-à-dire le FMI et la BM. La *proto-nation*, pour Jean Ziegler, est la résultante d'une situation particulière du devenir de l'impérialisme qui est la forme de société la plus courante en Afrique noire. Elle n'est pas une nation achevée qui se serait pervertie, encore moins une étape sur la voie de la construction nationale. Elle est par contre l'œuvre de l'impérialisme. À cet effet, il poursuit en disant ce qui suit :

La protonation constitue un gouvernement formellement indépendant. Elle tient un discours « nationaliste » mais, dominé entièrement par la rationalité de la stratégie et du capital financier multinational, la protonation assiste sans défense au pillage de ses ressources humaines, agricole, minière. Son système symbolique (créateur de conduite d'imitation) comme sa vie économique, politique et sociale subissent la loi exclusive et contraignante du capital financier multinational et de sa rationalité marchande⁵⁸.

Pour avoir sa proie à porter de main, après la cessation officielle de la colonisation, l'Occident a trouvé très rapidement d'autres stratégies très efficaces qu'il a érigé en accords, partenariats et coopérations afin de maintenir le continent Africain, mieux ses anciennes colonies sous ses mailles. Comme accord nous avons l'exemple de la convention CEE/ACP qui prévoit des échanges gagnant/gagnant mais qui au fond est une coopération dans laquelle l'Afrique ressort perdante et pillée, Antoine Glaser dit à cet effet que : « *Colonisation, coopération, calamités, nous avons vécu et vivons encore sur nos projections du « bon »*

⁵⁶ La ligue associative Africaine, *Résumé de l'ouvrage : Main basse sur l'Afrique*, Version revue et corrigée, Sous la coordination de : Y. FOMETIO, Mai 2019, p.3.

⁵⁷ J. ZIEGLER, *Main basse sur l'Afrique : la recolonisation*, Paris, Seuil, 1980, p.212.

⁵⁸ J. ZIEGLER, *Le pouvoir Africain*, Paris, Seuil, 1975, p.17.

commandant de cercle, sous le casque colonial ou du conseiller-coopérant diffusant son « expertise » dans l'antichambre du pouvoir proclamé indépendant[...] »⁵⁹. L'Afrique ne saurait venir à bout de cette crise de développement avec de tels accords qui compromettent ses chances et embrigadent sa véritable autonomisation.

Cette pression exercée sur l'Afrique par les grandes puissances tant sur le plan politique, économique que culturel, met l'Afrique dans une posture d'État éternellement dépendant, esclave et aliéné, ne pouvant guère s'autogérer. C'est dans ce sens qu'il faut comprendre Garga Haman Hadji lorsqu'il affirme que : « À peine les indépendances étaient proclamées que le néo-colon fit semblant d'abroger le droit colonial. C'était juste pour brouiller les pistes. En fait, il demeurait déjà l'échafaudage d'une nouvelle construction juridique, principalement fondée sur les accords et les conventions léonins »⁶⁰. Dit autrement, l'abolition du colonialisme n'était qu'un leurre, car le colon s'est assuré non seulement d'avoir la main mise dans la gestion de l'Afrique, mais également à échafaudé avec ces dirigeants des contrats et des accords de pillage continu. À travers ces clichés⁶¹, on peut donc dire sans risque de se tromper que l'Afrique noire jusqu'à ce jour n'est pas encore autonome. Dans la mesure où l'Afrique contemporaine réclame encore sa souveraineté aux puissances coloniales qui sapent son indépendance, sa dignité, sa personnalité et la pleine gestion de ses affaires internes.

Les Africains ne peuvent donc pas prétendre être libres et indépendants dans la mesure où, ces mêmes forces du passé influencent toujours leur présent. Et comme le dit Fernand Braudel : « parce que le passé pèse encore sur notre présent, nous ne sommes réellement contemporains de notre temps que si nous savons reconnaître dans les événements d'aujourd'hui, les effets à long terme d'une histoire très ancienne. »⁶². En d'autres termes, l'Afrique pour se développer devait premièrement reprendre en main la gestion de son continent, deuxièmement reconquérir l'authenticité de son identité d'antan. Au lieu d'avoir des États nouveaux en Afrique noire, des porteurs d'espoirs, on a plutôt copié aveuglément, sans examen critique les modèles occidentaux. À ce propos l'homme politique Sénégalais Abdoulaye Wade déclare que : « Contrairement au processus Européens d'émergence de l'État, en Afrique, au lendemain de l'indépendance, il a fallu créer des États ex-nihilo. »⁶³. Toutes ces manœuvres ont fait des Africains « des Hommes aliénés, déculturés, détruits dans

⁵⁹ A. GLASER, S. SMITH, *Op.cit.*, p.18.

⁶⁰ G. H. HADJI, *Le mal Africain ; Diagnostic et thérapie*, Paris, L'Harmattan, p.43.

⁶¹ O. MAZADOU, *Philosophie africaine et modernité politique : Réflexions sur la crise et le développement*, Yaoundé, Monange, 2022, p.32.

⁶² F. BRAUDEL, *Écrits sur l'histoire*, Paris, Flammarion, 1969, p.9.

⁶³ A. WADE, *Un Destin pour L'Afrique : L'avenir d'un continent*, Paris, Michel Lafon, 2005, p.72.

leur âme et dans leur chair par la violence de l'occupant, conquérant une autre identité, prenant la direction d'une autre histoire.»⁶⁴.

Les Africains pour faire face à ces nouveaux défis ont adopté des politiques de gouvernements et de développement importées de l'Occident. Mais, ces modèles calqués de l'Occident se sont avérés infertiles et inféconds. Au lieu d'adopter des modèles de développement établis par des Africains eux-mêmes, ou de suivre le chemin tracé par leurs ancêtres martyrisés, les Africains ont de nouveau replongé dans la soumission et l'obéissance aveugle au même colon, oppresseur et bourreau d'hier. Abdoulade Wade pense que c'est de là que provient le malheur de l'Afrique. C'est certainement ce qui l'amène à dire que : « *Nos maux viennent simplement du fait que nous avons pris la mauvaise route, parce que nous n'avions pas voulu suivre celle qui avait été tracée par les grandes figures noires [...]* »⁶⁵. Si ces modèles se sont avérés inféconds en Afrique, c'était pour plusieurs raisons à savoir : le fait que leur conception est faite sur une approche universelle qui ne tient pas en compte du contexte socioculturel spécifique à chaque peuple, ce qui rend inefficaces ces solutions car elles ne sont pas adaptées pour répondre aux besoins locaux.

Cependant, Pour que les programmes de développement importés soient efficaces en Afrique, il est donc primordial qu'ils soient conçus avec une approche plus participative, en impliquant les acteurs locaux dans la définition des priorités et des solutions. Il est également important de prendre en compte les contextes spécifiques et de travailler avec les gouvernements et les organisations locales afin de renforcer les capacités et les institutions nécessaires pour un développement durable à long terme. Jean-Marc Ela pense également cela lorsqu'il écrit :

Depuis la colonisation, la plupart des organismes de recherche Outre-mer ont été conçus au Sud du Sahara, en fonction des logiques propres d'une politique d'intervention élaborée par les pays du Nord à partir de leur vision du développement et de leurs intérêts [...] la définition des priorités de la recherche dépend des intérêts extérieurs en plus des financements qui en sont étroitement liés⁶⁶.

En d'autres termes, les perspectives de développement de l'Afrique sont proposées par des non-Africains, pourtant c'est l'Afrique qui en souffre, c'est elle qui connaît quels sont ses besoins fondamentaux, les défis auxquels elle se heurte. Alors, elle devrait elle-même réfléchir

⁶⁴ J. ZIEGLER, *Main basse sur l'Afrique : la recolonisation, Op.,cit.*, p.28.

⁶⁵ A. WADE, *Op.cit.*, p.13.

⁶⁶ J.-M. ELA, *Guide pédagogique de formation à la recherche pour le développement en Afrique*, Paris, L'Harmattan, 2001, p.36.

sur ses maux pour trouver des mots justes afin de mettre un terme à cette subordination dont elle est victime de la part de l'Occident.

À travers ce processus de démocratisation du continent noir, les occidentaux ont réussi à déstabiliser les institutions traditionnelles africaines lesquelles étaient à l'image de leur de leur personnalité, et de leur identité culturelle. Voilà donc pour Marcien Towa la menace qui pèse sur l'Afrique. Pour contrecarrer celle-ci et éviter d'ancrer de plus en plus dans cette crise, les Africains doivent renouer avec leur spiritualité, leur croyance et leur culture afin de retrouver leur vitalité et leur dignité d'hommes intègres. Au demeurant, l'organisation politique de l'Afrique noire a subi des changements significatifs depuis les indépendances, mais les défis persistants montrent que le chemin vers une stabilité politique durable est encore long. Marcien Towa conscient de la menace pesante de l'influence coloniale sur les valeurs culturelles forgeant l'identité du Bantu au profit des legs coloniaux affirme sans coup fêrir que : « *Nos cultures sont menacées de disparaître sous l'action dissolvante des forces coloniales ou néocoloniales. Pour les démolir en toute conscience, le colon déclare que nos cultures sont inexistantes ou sans valeurs.* »⁶⁷.

Les occidentaux, pour des fins hégémoniques et une soif éthérée de domination sur les faibles masquant ainsi leur dessein, celui de prolonger leur domination sur l'Afrique vont imposer à ces jeunes Etats des modèles de développement infertiles, sous prétexte de rehausser son image sur les plans politique, économique, socioculturel, etc. Pourtant ceux-ci ne reflètent en rien les besoins fondamentaux de ces peuples en matière de développement. C'est donc à dessein que les colons prétextant libérer l'Afrique, ont remplacé la colonisation physique par une colonisation institutionnelle ; par des mécanismes subtils tels que la Religion, les ONG, les organismes de défense des droits de l'Homme.

Ils se sont implantés en Afrique pour espionner les africains, contrôler l'action des politiques et zapper la souveraineté des peuples africains. L'Afrique si nous pouvons le dire est en retard non pas en fonction de l'Occident, mais en fonction de ses propres potentiels. Pourtant : « *la folie de l'Occident moderne, consiste à poser sa raison comme souveraine* »⁶⁸. Tel est le constat que fait Cornélius Castoriadis lorsqu'il déclare ce qui précède. René Dumont ira même plus loin en disant que : « *Ce monde dit développé est certes en pleine déroute, [...] et il invente de nouvelles techniques de pillage du tiers-monde* »⁶⁹.

⁶⁷ M. TOWA, *Identité et Transcendance*, *Op.cit.*, p.22.

⁶⁸ C. CASTORIADIS, « Crise du développement, crise de la rationalité », in *Le Mythe du développement*, cité par F. SARR, *Afrotopia*, Paris, Philippe Rey, 2016, p.26.

⁶⁹ R. DUMONT, MF. MOTTIN, *Op.cit.*, p.24.

Ce gouvernement du peuple par le peuple et pour le peuple⁷⁰ semble se faire en Afrique sans le peuple qui a priori devrait en est le dépositaire. Lorsque les Occidentaux imposent un système démocratique aux jeunes États africains, ils savent pertinemment qu'il servira leurs intérêts et non ceux des Africains. Mieux, que celui-ci va générer d'autres problèmes car il se heurtera à plusieurs obstacles. La démocratie manque d'objectivité, raison pour laquelle elle a toujours été rejetée par des penseurs tels que Platon, ou Rousseau qui la considèrent comme étant une affaire des anges. Christian Saves affirme à ce propos que : « *l'expérience passée des démocraties à montrer de façon irréfutable qu'il n'est pas d'État social démocratique, ou prétendu tel, qui soit achevé, les inégalités exclusions qu'il génère exigent toujours que soient lancées des dynamiques correctives* »⁷¹.

Dit autrement, le système démocratique est un système d'éternel recommencement dû aux problèmes qu'il génère. Cette démocratisation des États Africains a brillé par l'incapacité à tenir à l'engagement de ses instaurateurs qui était d'impulser le développement de l'Afrique. Au contraire, il a envenimé la situation de l'Afrique. C'est ce que nous fait comprendre Mohamadou Labarang lorsqu'il martèle que :

La simple observation des spectacles navrants des peuples qui se paupérisent au jour le jour, au cœur même des pays du tiers monde, conjugués aux gémissements sourds provenant du tréfonds des bidonvilles que n'arrivent pas à dominer les cliquetis des machines-outils, amènent à une prise de conscience que les mesures d'austérité imposées par l'Occident impérialiste se font au détriment des pays Africains, de l'Homme Africain, de sa dignité et de son essentielle quiétude⁷².

En raison de l'impérialisme, et de l'exogénéité des savoirs, la question du politique en Afrique noire demeure controversée et déraisonnable. La crise de développement en Afrique noire ne trouve pas le salut dans ces modèles de développement importés d'ailleurs ; ces derniers étant inféconds et ardu, on ne peut que les multiplier. Cependant, il est clair que les pays africains ont encore du mal à surmonter les défis hérités de cette période de leur histoire. Au vue des nombreuses interventions occidentales et européennes en Afrique, il y'a lieu de s'interroger sur la souveraineté des États dits indépendants en Afrique ; celle-ci compromet toute possibilité d'autonomie, et cet éternel paternalisme est loin d'être bénéfiques à l'Afrique. Celui-ci pour Garga Haman Hadji est « *une contrepartie tacite des atteintes à l'indépendance et à la souveraineté nationale (base militaire en Afrique), des viols de la démocratie (renversement ou maintien de régime), des cessions ou concessions d'entreprises*

⁷⁰ Définition de la Démocratie selon Abraham Lincoln, 14^{ème} président des Etats-Unis.

⁷¹ C. SAVES, *Pédagogie de la démocratie, Essai sur la perversion d'une idée*, Paris, Imago, 1994, p. 180.

⁷² Mohamadou LABARANG, cité par Oumarou Mazadou, *Op.cit.*

(privatisations), des permis d'exploitation de richesses (forêts, minerais). »⁷³. Pourtant, on s'attendait à ce que « Hors de « tutelle », hors de tout contrôle, l'Afrique devient acteur, maître de son –parfois mortel– destin dans un monde d'indifférence et d'abandon »⁷⁴.

2. Gouvernance postcoloniale

La gouvernance africaine est foncièrement marquée par de nombreux maux internes et externes, elle souffre de mal gouvernance. On parle de crise de gouvernance lorsque les institutions et les processus de gouvernance ne fonctionnent pas efficacement. Dès lors, « Penser les crises politiques en Afrique, c'est identifier les logiques qui ont permis la mise en place de nos institutions politiques (les formes du gouvernement, leur modalité) ».⁷⁵ Il est donc clair qu'on ne peut pas tenir l'Occident responsable de tous ces maux dont souffre l'Afrique noire. A ce propos, Youssouf Abou El Farah affirme que : « Il y'a des faits se déroulant dans les pays africains qui ne peuvent être lié à cet Occident »⁷⁶. Il poursuit en disant que : « C'est l'Afrique du désordre et du chaos qui en est responsable »⁷⁷. Cette mal gouvernance se manifeste de plusieurs façons, notamment par la corruption, le népotisme, les fraudes électorales, les coups d'États, etc. Axelle Kabou ne manque pas de nous faire savoir qu' « il n'y-a pas d'hommes politiques ex nihilo »⁷⁸. Autrement dit, la gouvernance africaine est basée sur un modèle calqué, mieux sur le mimétisme. La mal gouvernance à cet effet fait partie des maux endémiques qui mettent le développement de l'Afrique à genou.

Il est clair que pour que cette Afrique émerge, elle devra d'abord palier à ce problème de mal gouvernance. C'est également ce que soutient Tidiane Diakité lorsqu'il affirme que : « Le comportement des dirigeants africains aujourd'hui n'autorise plus à rendre responsable le colonisateur du retard de l'Afrique ; le continent noir souffre de mal gouvernance »⁷⁹. La corruption qui est une résultante de la mal gouvernance peut être définie comme étant un phénomène qui se caractérise par l'utilisation abusive du pouvoir ou de l'autorité détenue par une personne dans le but d'obtenir des avantages personnels, illégaux ou immoraux. Cela peut inclure la manipulation de procédures, les détournements de fonds publics, le favoritisme, le trafic d'influence, les pots-de-vin, etc. Elle est considérée comme un véritable blocage au

⁷³ G. H. HADJI, *Op.cit.*, p.112.

⁷⁴ A. GLASER, S. SMITH, *Op.cit.*, p.15.

⁷⁵ B. BEZEL, « Popper et la question de la Crise Politique en Afrique » in *Le Rationalisme critique d'essais et d'erreurs autour de Karl Popper*, Alice Salomé NGAH ATEBA (Dir), Yaoundé, Monange, 2023, p.273.

⁷⁶ A. EL COHEN, « l'Afrique et l'étreinte Américaine », in *Afrique et Puissance : Collectif en hommage au professeur Abdelmajid El Cohen*, *Op.cit.*, p.26.

⁷⁷ *Id.*

⁷⁸ A. KABOU, *Op.cit.*, p.12.

⁷⁹ T. DIAKITE, *L'Afrique malade d'elle-même*, Paris, Karthala, 1986, p.7.

développement de l'Afrique, car elle nuit gravement au bon fonctionnement des institutions et à l'équité sociale. C'est en ce sens qu'André Comte-Sponville l'a défini comme étant « *un corps qui pourrait ou une âme qui se laisse acheter.* »⁸⁰.

Une fois de plus, l'Africain copie ce qui est péjoratif et nocif à son bien-être. Axelle Kabou explique que les pratiques corrompues sapent les ressources publiques et les investissements nécessaires pour le développement économique et social. Les fonds publics que lui octroient les bailleurs de fonds sont souvent détournés par des élites politiques véreuses au détriment des investissements dans l'éducation, la santé, l'infrastructure et d'autres secteurs clés. Aujourd'hui, lorsqu'on jette un regard panoramique dans les différents pays de l'Afrique, on a l'impression que la corruption est un fait légal, connue et combattue de tous, bref de façon officielle bien-sûr, et pratiquée également par tous de façon officieuse. La corruption est le *cancer de la République*⁸¹, en ce sens qu'elle constitue comme le dit Tidiane Diakité : « *La plaie la plus criante de l'administration africaine* »⁸².

Sous-prétexte que : « *La corruption n'existe pas qu'en Afrique. Elle est encore plus répandue en Occident.* »⁸³. Les Africains la considèrent également comme un héritage de leurs paternels Occidentaux. Nous pensons à cet effet que les gènes de la corruption semblent se transmettre en Afrique de générations en générations, si bien que dans nos sociétés, on n'a l'impression qu'on ne peut plus s'en passer. Elle semble même être régie de telle sorte qu'agir anormalement est devenue la norme ; mieux, l'écart a été normalisée et la norme écartée⁸⁴. Fort de ce constat, le philosophe Camerounais Hubert Mono Ndjana pense qu'il est impératif d'inculquer des valeurs morales et des vertus civiques aux jeunes Africains dès le bas-âge, afin qu'ils grandissent en ayant en horreur la corruption et tous ces maux déviants qui gangrènent le développement de l'Afrique. C'est ce qui l'amène certainement à dire que : « *Il faut enseigner aux enfants les méfaits de la corruption afin qu'ils en soient dégoutés. C'est à ce moment qu'il faut mouler les esprits et les préparer à la vertu* »⁸⁵.

En effet, les Africains sont mus par un irrésistible désir de s'emparer de la chose publique au détriment de la « *Res publica* », ce qui met en péril la bonne gouvernance de l'État, car l'intérêt individuel prime sur l'intérêt communautaire. À ce propos, Jean-Jacques Rousseau lançait déjà une sonnette d'alarme lorsqu'il affirmait que :

⁸⁰ A. COMTE-SPONVILLE, *Op.cit.*, p.205.

⁸¹ N. N. OWONO ZAMBO, *Cameroun, le Défi de l'unité nationale : Prolégomènes à une République exemplaire*, Paris, L'Harmattan, 2018, p.99.

⁸² T. DIAKITE, *Op.cit.*, pp.71-72

⁸³ A. KABOU, *Op.cit.*, p.127.

⁸⁴ Expression empruntée à Hubert Mono Ndjana.

⁸⁵ H. MONO NDJANA, *Les vampires du Godstank*, Yaoundé, Carrefour, 2006, p.42.

Quand le nœud social commence à se relâcher et l'État à s'affaiblir ; quand les intérêts particuliers commencent à se faire sentir et les petites sociétés à influencer sur la grande, l'intérêt commun s'altère et trouve des opposants, l'unanimité ne règne plus dans les voix, la volonté générale n'est plus la volonté de tous, il s'élève des contradictions, des débats, et le meilleur avis ne passe pas sans dispute. (...) et l'on fait passer faussement sous le nom des lois des décrets uniques qui n'ont pour but que l'intérêt particulier⁸⁶.

Selon Rousseau, la souveraineté est le pouvoir suprême qui appartient à la communauté politique, c'est-à-dire au peuple. Elle est inaliénable et indivisible, et ne peut être déléguée à une autorité extérieure. La souveraineté est donc exercée directement par le peuple, qui est la source de toute autorité politique et qui doit être consulté pour toutes les décisions importantes concernant la vie de la communauté. Il considère que la souveraineté est la condition nécessaire à l'exercice de la liberté, car elle permet aux individus de participer activement à la vie politique et de prendre part aux décisions qui les concernent.

La plupart des membres du gouvernement en Afrique est animée par une rationalité prédatrice⁸⁷ opposée à la rationalité politique devant être. La rationalité prédatrice dont il est question ici est utilisée par Lucien Ayissi pour qualifier le comportement politique et économique qui vise l'exploitation des ressources publiques et l'enrichissement des tierces personnes au détriment du bien-être du peuple. Pour lui, les agents de l'État utilisent leur position de pouvoir pour s'enrichir personnellement. Il soutient que cette mentalité prédatrice est renforcée par des systèmes politiques corrompus et des institutions faibles, ce qui entrave le développement socio-économique et politique des pays africains. Selon lui, la rationalité prédatrice se manifeste de différentes manières, telles que la corruption, les détournements de fonds publics, le népotisme et le favoritisme. Ces pratiques nuisent à la confiance des citoyens envers leurs dirigeants et sapent les fondements de l'État de droit, on ne saurait oublier le laxisme dont font montre les institutions étatiques chargées de gérer les affaires de la cité en toute transparence. À ce propos, il affirme que :

Aux facteurs précités, il convient également d'ajouter le déficit de bonne gouvernance lié aux complicités institutionnelles que sont les vides juridiques, la porosité d'une législation complaisante et inefficace soit parce qu'elle ne s'applique pas, tant le principe de l'isonomie est tout à fait inexistant, soit parce que la corruptibilité de ceux qui sont chargés de dire le droit n'assure plus le crédit de celui-ci auprès des justiciables.⁸⁸.

⁸⁶ J.-J. ROUSSEAU, *Du contrat social*, Paris, Garnier-Flammarion, 1992, p.140.

⁸⁷ Concept employé par Lucien Ayissi pour explorer la crise de l'État de droit en Afrique dans son ouvrage *Rationalité prédatrice et la crise de l'État de Droit*, Paris, L'Harmattan, 2011.

⁸⁸ L. AYISSI, *Corruption et Gouvernance*, Paris, L'Harmattan, 2008, p.119.

Le problème de la corruption en Afrique est ainsi compris comme étant le fruit de nos propres malversations protéiformes, l'État ne peut prétendre être transparent dans une société où le peuple ne favorise pas la transparence ; la société influence les agirs des uns et des autres, et vice versa. C'est sans doute ce qui amène Cheikh Hamidou Kane à dire que : « *Les dirigeants de ces pays sont des dictateurs. Ils ne sont pas sincèrement démocrates. Le parti, c'est la foutaise, un système de petits copains. Les élections c'est la rigolade* »⁸⁹. S'il faut à tous les niveaux corrompre pour espérer obtenir les services qui en réalité nous sommes dûs. Il devient donc impossible de prouver son bon sens dans une telle République, étant donné que la corruption commence en amont, c'est-à-dire au sommet de l'État.

Lucien Ayissi continue dans cette perspective en disant que : « *La corruption est l'expression de cette finitude politique consécutive à la perversion et la civilité des individus dont les préférences s'expriment de façon si transgressive qu'il devient différent de réprimer leur tendance à destiner l'Etat à des finalités particulières.* »⁹⁰. Cette corruption se manifeste par la recherche éthérée du profit. En effet, elle est régie par une éthique du profit, chacun veut sa part en rendant un quelconque service. Aucun service rendu n'est de ce fait gratuit. C'est ce que nous fait comprendre Lucien Ayissi lorsqu'il martèle que : « *Il s'agit de l'expression d'un utilitarisme débridé qui exalte jusqu'à la sacralisation l'intérêt comme finalité du conatus individuel* »⁹¹.

A ce niveau, nous constatons également une crise de souveraineté ; dans la mesure où c'est la recherche de l'intérêt personnel qui est mise en avant. Jean-François Bayart nomme cette politique : « *La politique du ventre* »⁹². Il explique comment l'État en Afrique a été construit selon des normes héritées de la colonisation, avec une centralisation excessive du pouvoir et une bureaucratie qui ne prend pas en compte les réalités locales. À cet effet, il pointe du doigt les dirigeants africains qui ont maintenu ces structures de pouvoir malgré leur caractère non fonctionnel et leur facette prédatrice.

Il ne manque pas de dénoncer les interventions des puissances étrangères en Afrique, qu'il considère généralement comme néfastes visant à contribuer au renforcement et au maintien des dirigeants politiques véreux. C'est dans ce sens qu'il faut le comprendre lorsqu'il affirme que : « *Les Africains eux-mêmes, d'ailleurs, ne s'y sont pas trompés qu'ils ont*

⁸⁹ C. HAMIDOU KANE, *Les gardiens du temple*, Paris, Stock, 1995, p.202.

⁹⁰ L. AYISSI, *Rationalité prédatrice et la crise de l'État de Droit*, Paris, L'Harmattan, 2011, pp.127-128.

⁹¹ L. AYISSI, « Le marché global et sa clôture inhumaine » in *La mondialisation, quel humanisme ?*, Cahier de l'UCAC n° 06, Presses de l'UCAC, 2002, p.233.

⁹² J-F. BAYART, *L'Etat en Afrique : La politique du ventre*, Paris, Arthème Fayard, p.35.

réactualisé le vocabulaire de « la politique du ventre »⁹³. Ce qui est à l'origine des abus de toute sorte ; car comme les colons, les dirigeants africains se considèrent comme les nouveaux propriétaires de l'Afrique, Bachirou Bezel ne manque pas de le dénoncer en ces termes : « *Les dirigeants en Afrique se prennent comme l'écrit Jeune Afrique « des démiurges et thaumaturges, et considèrent le pays comme leur propriété, criminalisent l'opposition. Pour cela, ils n'hésitent pas à « sanctionner », les opposants, en les affirmant, les emprisonnent et parfois les éliminent physiquement* »⁹⁴.

Dès lors, qu'on agit par contrainte ou par suivisme, on ne peut plus parler de souveraineté. Marcien Towa ne manque pas de faire cette remarque lorsqu'il affirme que : « *le peuple asservi est inséré à titre d'instrument dans un processus dont les motivations et la finalité lui demeurent étrangères, voire inconnues. La culture ainsi produite n'est pas la sienne mais celle d'un autre. L'asservissement d'un peuple tarit sa culture à la source* »⁹⁵. L'Africain qu'on pensait être désormais autonome, indépendant et souverain, semble être toujours lié au bourreau d'hier, par des liens de servitude ; il est donc dans l'impossibilité de pouvoir s'autogérer, prendre des décisions importantes sur le devenir de son territoire, mais au contraire il est utilisé comme un instrument, une marionnette entre les mains du même envahisseur d'hier.

Les hommes politiques africains, aveuglés par le pouvoir et la gloire semble être dépourvus de bon sens. Cette classe compradore⁹⁶ a trahit l'Afrique. Non seulement elle est allée à l'encontre des principes défendus par les fervents combattants de la libération de l'Afrique qui se sont battus corps et âmes et au prix de leur sang et de leur vie pour libérer l'Afrique du joug colonial, et la voir prospérer loin du regard de ces brigands. Mais aussi et surtout parce qu'ils se sont alliés sans âme, ni conscience à ceux-ci pour pouvoir duper le peuple et piller l'Afrique ensemble, on les voit s'accrocher au pouvoir, emprisonnant ainsi l'alternance. Ils sont prêts à tout pour conquérir et conserver ce pouvoir, aidés par ces oppresseurs d'hier, ils parviennent à leurs fins, à condition qu'ils servent leurs intérêts ; ce qui multiplie les coups d'États en Afrique, et entraînent des guerres civiles. Fort de ce constat, Garga Haman Hadji dira que les chefs d'États Africains sont : « *Des êtres errants, à personnalité ratatinée, manipulables à volonté, complètement à la dévotion du prêtre ou du colon qui pouvait en faire leurs marionnettes, semble à un chien dressé à apporter les objets que sa maitresse joue à lancer au loin, ou à s'affaler à son signal.* »⁹⁷.

⁹³ *Id.*

⁹⁴ B. BEZEL, *Op.cit.*, p.275.

⁹⁵ M. TOWA, *Identité et Transcendance, Op.cit.*, p.339.

⁹⁶ J-F. BAYART, *Op.cit.*, p.229.

⁹⁷ G. H. HADJI, *Op.cit.*, p.48.

En définitive, il ressort de ce qui précède que les indépendances de l'Afrique noire ont failli à leur mission première qui était de restituer à l'Afrique sa souveraineté. « *Les indépendances africaines avaient constitué des failles de rupture dans la généalogie, laissant ainsi ouverte une immense étendue minée de paradoxe, d'ambiguïté et de contradiction difficile à clôturer* »⁹⁸. En effet, au lieu de voir des chefs d'États autonomes et indépendants, aux lendemains des indépendances, on a plutôt vu naître des marionnettes à la tête des États protonations ; c'est-à-dire des pions à la merci des anciennes puissances. C'est également ce que nous laisse comprendre Armand Marc Beyene lorsqu'il déclare que :

Cette impuissance du politique renferme la vision populaire conspirationniste qui consiste à prendre les hommes comme des marionnettes. Ces derniers sont manipulés par des forces invisibles qui leur imposent une certaine façon de faire, sans se soucier des points de vue locaux. Ce caractère conspirationniste pousse les leaders politiques africains à la théâtralisation de la vie au lieu de faire prévaloir l'authenticité qui leur incombe dans la gestion de la chose publique.⁹⁹.

La mainmise de ces puissances dans la prise des décisions importantes concernant l'Afrique constitue aujourd'hui un véritable frein à la libération et au décollage effectif du développement de l'Afrique. On a du mal à distinguer ce qui relève du pouvoir des chefs d'États africains, et ce qui ne l'est pas. Pourtant, il faudra bien que cette démarcation soit visible afin que le continent africain puisse poser les jalons de son développement effectif. Les dirigeants africains semblent oublier qu'ils ont des comptes à rendre au peuple ; car comme le dit si bien Karl Popper : « *Un gouvernement peut et doit être responsable devant le peuple* »¹⁰⁰. Ce n'est donc pas en se ralliant à l'opresseur que l'Afrique sonnera le glas de la captivité de la souveraineté ; au contraire, ce rattachement ne fera qu'envenimer la situation. Joseph Tchundjang Pouemi dira à ce propos que : « *Au total, privée de l'indispensable liaison entre la réflexion et l'action [...] l'Afrique s'embrouille dans la confusion des idées qui lui tombent de tous les cieux et n'a pas le temps de mûrir ses problèmes et mettre en place des structures viables.* »¹⁰¹.

Dit autrement, l'Afrique est confrontée à des problèmes complexes et à des défis importants qu'elle a du mal à les résoudre en raison d'un manque de connexion entre la réflexion et l'action. Elle est submergée par une multitude d'idées provenant de différentes sources extérieures, ce qui entraîne une confusion et un manque de clarté dans la manière de traiter ses problèmes. En conséquence, elle ne parvient pas à prendre le temps nécessaire pour réfléchir

⁹⁸ Stanislas NGODI, cité par Bachirou BEZEL, *Op.cit.*, p.273.

⁹⁹ A. M. BEYENE, *Op.cit.*, p.318.

¹⁰⁰ Karl Popper, cité par Armand Marc BEYENE, *Op.cit.*, p.318.

¹⁰¹ J. TCHUNDJANG POUEMI, *Op.cit.*, p.29.

profondément à ses problèmes et élaborer des solutions adaptées. Ce passage met également en évidence l'importance de mettre en place des structures solides et viables pour faire face aux défis auxquels l'Afrique est confrontée, en mettant l'accent sur le fait que cela nécessite du temps et une réflexion approfondie. Bref, Tchundjang Pouemi critique le manque de cohérence entre la réflexion et l'action en Afrique, ce qui entrave son développement et sa capacité à résoudre ses problèmes de manière efficace.

Les Africains doivent donc se armer d'un esprit de combativité contre l'opresseur afin de reconquérir leur souveraineté ; car comme le dit Karl Marx : « *L'histoire de l'humanité a été jusque-là, l'histoire de la lutte des classes* »¹⁰². Dès lors, les Africains doivent se battre pour leur libération et déjouer tous ces stratégies de subordination continue mis en place par ces Occidentaux qui les traitent comme des éternels prolétaires à leur service. Nathanaël Noël Owono Zambo ne manque pas de nous faire savoir que : « *Le développement reste une conquête rude, et de longue haleine.* »¹⁰³. Cela signifie que le processus de développement, que ce soit sur le plan personnel, professionnel ou social, est difficile et prend du temps. Il souligne dans ce passage que l'atteinte de la croissance et de l'amélioration nécessite un effort constant et persévérant. Le mot « conquête » suggère qu'il faut travailler dur pour surmonter les obstacles et les défis qui se présentent sur le chemin du développement. De plus, l'expression « de longue haleine » indique que cela demande de la patience et de la persistance, car les résultats ne sont pas immédiats. En somme, cette citation met en évidence le fait que le développement personnel ou collectif est un processus exigeant qui demande du temps et de la détermination.

¹⁰² K. MARX, ENGELS, *Le manifeste du parti capitaliste*, Paris, Flammarion, 1998, p.7.

¹⁰³ N. N. OWONO ZAMBO, *Penser la Covid 19 en Afrique : De la crise sanitaire à l'éthique de la crise*, Paris, L'Harmattan, p.82.

CHAPITRE III :

LES CAUSES ÉCONOMIQUES DE LA CRISE DE SOUVERAINETÉ ET DE DÉVELOPPEMENT DE L'AFRIQUE NOIRE

Dans ce dernier chapitre, il est question de ressortir l'aspect économique de cette crise. En d'autres termes, nous essayerons de répondre à la question de savoir pourquoi l'Afrique est-elle dépendante sur le plan économique malgré ses nombreuses ressources naturelles ? Mieux, comment sont-elles gérées et qui en bénéficie ?

La dépendance économique de l'Afrique se manifeste de plusieurs façons. Tout d'abord, les économies africaines sont basées sur l'exportation de matières premières telles que le pétrole, les minéraux et les produits agricoles, qui sont vendus à des prix dérisoires sur les marchés internationaux. Les pays africains ont également des difficultés à développer les industries manufacturières locales, ce qui limite leur capacité à créer des emplois et à générer des revenus.

En outre, les pays africains ont accumulé des dettes élevées envers les institutions financières internationales telles que le FMI et la BM. Ces institutions ont imposé des politiques économiques néolibérales qui ont entraîné des coupes dans les dépenses publiques, la privatisation des entreprises publiques et la libéralisation des marchés. Nathanaël Noël Owono Zambo nous renseigne sur l'impact de la dette dans la prise en otage de la souveraineté africaine en ces termes : « *La dette est en effet l'autre aspect du confinement historique de l'Afrique* »¹⁰⁴. Tour à tour, nous analyserons ces aspects afin de savoir quels sont les mobiles qui maintiennent l'Afrique en général, et l'Afrique noire en particulier sous le joug de la dépendance Occidentale sur le plan économique.

¹⁰⁴ *Ibid.*, p.70.

1. Le pillage de l'Afrique : l'iniquité de la coopération bilatérale et multinationale

Malgré les nombreux pillages de l'Occident, l'Afrique noire regorge toujours de nombreuses richesses, raison pour laquelle elle a été et est toujours convoitée par ces derniers. C'est ce que nous renseigne Youssouf Abou El Farah lorsqu'il déclare que : « *La latence des ressources fait des pays du continent un objet de convoitise entre puissances économiques* »¹⁰⁵. Allant dans cette même perspective, la commission des Nations Unies pour l'Afrique, nous fait également savoir que le continent noir possède la plus grande réserve des richesses minières de la planète ; soit 54% des réserves mondiales de platine utilisée dans l'industrie automobile, 78% de diamant, 40% de chrome et de manganèse, 80% de cobalt utilisé dans la fabrication des batteries, 10% des produits pétrolières, 40% des produits aurifères, 28% d'uranium, soit un tiers des minerais du globe terrestre¹⁰⁶. Nombreux de ces pays d'Afrique subsaharienne possèdent également des réserves importantes d'hydrocarbure, de gaz et mieux encore des forêts vierges. C'est dans ce sens que René Dumont affirme que : « *Toutes les ressources sont là, capable de procurer à tous le nécessaire : hommes, terres, minéraux, eau, énergie, connaissances ; elles sont largement gaspillées [...]* »¹⁰⁷. Dit autrement, l'Afrique regorge toutes les ressources nécessaires pour pouvoir relever son économie, mais celles-ci sont mal gérées car l'Afrique elle-même n'en tire pas véritablement profit.

L'Afrique a connu une exploitation abusive de ses ressources pendant et après la colonisation, et celle-ci perdure jusqu'à nos jours. Les puissances coloniales qui ne cherchent qu'à exploiter les matières premières du continent sans donner aux Africains la moindre possibilité de développer leur propre économie. Youssouf Abou El Farah ajoute à ce propos que : « *Toutefois, aussi bien pour les anciennes que pour les nouvelles puissances, l'intérêt pour ce continent est motivé principalement par des considérations énergétiques et minières.* »¹⁰⁸. Cela limite la capacité de l'Afrique à se développer économiquement et à devenir autonome. Les pays de l'Afrique noire ont adopté des politiques économiques néolibérales favorisant les intérêts des entreprises étrangères au détriment des populations locales. Ce qui a conduit à une dépendance accrue vis-à-vis des puissances occidentales et à une marginalisation économique des populations africaines.

¹⁰⁵ Y. ABOU EL FARAH, *Afrique et Puissance : Collectif en hommage au professeur Abdelmadjid El Cohen*, Yaoundé, Institut des Études Africaines, 2013, p.11.

¹⁰⁶ CEA/UA, *Libérer le potentiel de l'Afrique en tant que pôle de croissance mondiale*, rapport économique sur l'Afrique, Addis-Abeba, mars 2012.

¹⁰⁷ R. DUMONT, MF. MOTTIN, *Op.cit.*, pp.30-31.

¹⁰⁸ Y. ABOU EL FARAH, *Op.cit.*, p.12.

Force est donc de constater que loin d'être bénéfiques aux Africains, les accords de partenariat entre l'Afrique et les pays du Nord sont loin d'être gagnant-gagnant ; au contraire, ceux-ci fragilisent les efforts de développement économiques de l'Afrique en la maintenant sous le joug de la dépendance coloniale. C'est sans doute ce qui amène Youssouf Abou El Farah à dire que :

Les transformations rapides de la géopolitique mondiale redéfinissent la place de l'Afrique dans le monde. Force est de constater que tout semble indiquer que la mondialisation et son corollaire d'intégration dans le commerce mondial, au lieu de profiter à l'Afrique, l'ont davantage fragilisée en maintenant sa dépendance [...] héritée de la colonisation¹⁰⁹.

L'Afrique qui est détentrice d'énormes ressources occupe la dernière place, pourtant elle est le réservoir du monde. Le rôle qu'elle joue aujourd'hui semble être le même que lors de la traite négrière et de la colonisation ; c'est-à-dire fournir ces ressources humaines et matérielles aux autres continents, en contribuant ainsi à leur développement au détriment du sien. Célestin Christian Tsala Tsala semble être du même avis lorsqu'il affirme que : « *L'Afrique est un grenier minier et énergétique. Ce continent, malgré son énorme potentiel, n'a véritablement pas occupé la place qu'il méritait dans le jeu et les enjeux géostratégiques des grandes puissances.* »¹¹⁰. En d'autres termes, l'Afrique ne tire pas véritablement profit des accords qu'elle signe avec les pays du Nord. Lorsque nous jetons un regard panoramique sur la gestion de nos ressources minières, et forestières, nous constatons qu'elles profitent aux non-Africains au détriment des populations africaines agonisantes. Prenons le cas de la France qui aujourd'hui est l'un des grands producteurs de papier grâce au bois coupé dans nos forêts, et chaque jour on assiste à l'inflation des prix dudit papier dans nos marchés où une rame de format de 80g est passée de 2500 FCFA à 3500 FCFA en quelques mois. Et que dire des cure-dents qu'on importe de la Chine, fabriqué avec du bois coupé en Afrique.

L'Afrique noire, par de manque de structures appropriées pour exploiter ses nombreuses ressources, et un manque d'organisation avérée de la part de ses dirigeants se verra dans l'obligation de signer des contrats frauduleux avec ses anciens bourreaux. Les anciennes puissances coloniales ont dès lors introduit des politiques économiques basées sur l'exploitation et l'extraction de ressources, plutôt que sur le développement durable et l'autosuffisance de ces pays d'extraction. Ce qui a entraîné une mauvaise gestion des ressources africaines se manifestant de plusieurs façons ; notamment par le pillage des ressources naturelles par les

¹⁰⁹ Y. ABOU EL FARAH *Op.cit.*, p.11.

¹¹⁰ C. C. TSALA TSALA, *Op.cit.*, p.97.

entreprises étrangères, par la négligence des gouvernements en matière de développement économique et social, et par l'exploitation des travailleurs africains.

Les ressources naturelles telles que le pétrole, le gaz, les minéraux et les terres agricoles sont exploitées sans bénéficier aux populations locales qui continuent de vivre dans la pauvreté et la misère. On a l'impression que les gouvernements africains ont tendance à favoriser les intérêts des entreprises étrangères au détriment des entreprises locales, en acceptant des contrats désavantageux. C'est également ce que nous fais comprendre l'universitaire Nathanaël Noël Owono Zambo lorsqu'il déclare que :

Au lendemain des indépendances, la plupart des anciennes colonies obstinées à construire une souveraineté nationale de façade ont naturellement signé des accords de coopération avec les anciennes puissances coloniales. Cela est malheureusement l'une des conséquences du micro-nationalisme qu'on observe sur le continent africain.¹¹¹.

Nous pouvons dès lors faire le constat qu'aux lendemains des dites indépendances, l'Afrique s'allie de nouveau au colon qui prendra en otage sa souveraineté économique jusqu'à nos jours. Des multinationales profitant des faiblesses africaines vont élaborer des dispositifs leur permettant de distraire les Africains et d'emporter librement leurs richesses. Garga Haman Hadji, tout comme son confrère ne manque pas de dénoncer ces accords déloyaux lorsqu'il affirme que : « *A peine les indépendances étaient proclamées que le néo-colon fit semblant d'abroger le droit colonial. C'était juste pour brouiller les pistes. En fait, il démarrait déjà l'échafaudage d'une nouvelle construction juridique, principalement fondée sur les accords et des conventions essentiellement léonins* »¹¹². Autrement dit, par le biais des accords et des conventions, les Occidentaux vont maquillés leurs réelles intentions ; on passera de la colonisation à la néo colonisation, c'est-à-dire d'une domination à une autre. En effet, avec la signature des accords de partenariats Nord/Sud, CEE/ACP, des assistances ou des financements d'aide au développement octroyés aux Africains, les occidentaux compromettent les actions des Africains et ternissent leurs efforts de libération sur le plan politico économique.

À titre illustratif, penchons-nous sur la crise sanitaire du Corona virus. Pendant celle-ci, on a vu des États Africains se retourner vers les Occidentaux eux-mêmes touchés par cette pandémie, pour leur demander de l'aide ; or, peut-on être plus royaliste que le roi ? Non, nous ne pensons pas. Alors, loin d'être philanthropes, leurs investissements en Afrique que ce soit sous la forme de dons ou d'emprunts sont toujours intéressés et bien calculés, a priori, elles sont

¹¹¹ N. N. OWONO ZAMBO, cité par David Kolyang dans son mémoire intitulé : *Mentalités africaine et sous-développement : Esquisse d'une herméneutique de Et si l'Afrique refusait le Développement d'Axelle Kabou*, Université de Yaoundé, 2021, p.78.

¹¹² G. H. HADJI, *Op.cit.*, p.43.

censées leur rapporter le double, voire le triple de leurs investissements. Les propos de Nathanaël Noël Owono Zambo qui suivent affermissent notre point de vue :

Il est improbable d'attendre le secours d'un État « ami » qui lui-même est en train de se noyer, à moins qu'il s'agisse d'un enfumage politique ou d'un stratagème économique-financier. Donner d'une main ce qui sera repris par l'autre, et avec à la clé, un renchérissement des intérêts liés à ces « aides », qui à la fin, ressemblent étrangement à des prêts¹¹³.

Alain Foka allant dans le même ordre d'idées dira que ces colons sont à l'origine de plusieurs situations troubles qui leur permettent de spolier l'Afrique ; à ce propos il déclare que : « *les pillages et ces stratégies cyniques mis en place pour pérenniser l'exploitation de ces minerais sont à l'origine de l'instabilité en Afrique* »¹¹⁴. Pour lui, ces derniers créent des troubles en Afrique, et proposent ou imposent leur intervention, ce qui leur permet d'emporter librement les objets de leur convoitise, sans aucun contrôle ni aucun frais à déboursier aux propriétaires légitimes africains.

La monnaie, est un aspect très important dans l'auto-dépendance économique. Celle en circulation dans les pays de l'Afrique noire, principalement ceux de l'Ouest et du centre ne favorise pas les efforts de libération économique du continent. Jacques Rueff nous fait savoir que : « *Le destin de l'homme se joue sur la monnaie* »¹¹⁵. Cela voudrait dire qu'elle a un rôle primordial dans les échanges commerciaux. Rappelons déjà que malgré la fin officielle de la colonisation, la monnaie en circulation en Afrique est la monnaie coloniale, le FCFA. Kako Nubukpo ne manque pas de souligner le rôle majeur que joue le FCFA dans la dépendance économique de l'Afrique noire. Ce qui l'amène à dire que :

La monnaie compte parmi les très anciennes institutions humaines accompagnant pouvoirs et servitudes [...] Le franc CFA est donc tout cela à la fois. Une histoire démarrée sous l'empire français et à l'image de ses commandements, dans les concaténations de la traite négrière transatlantique, des impérialismes et de l'occidentalisation du monde, et qui résiste aux grands bouleversements de l'ère contemporaine¹¹⁶.

Celle-ci, empêche les Africains de contrôler leur politique monétaire car les banques qui sont responsables de la gestion du FCFA sont contrôlées par la France. Cela signifie que les pays membres ne peuvent pas dévaluer leur monnaie pour stimuler leurs exportations ou ajuster

¹¹³ N. N. OWONO ZAMBO, *Penser la Covid 19 en Afrique : De la crise sanitaire à l'éthique de la crise*, Op.cit., p.80.

¹¹⁴ A. FOKA, *Comment récupérer nos richesses*, in *Débat Africain*, diffusé sur RFI, mis en ligne le 08 juin 2020, consulté le 02 octobre 2023 à 17h 05.

¹¹⁵ Jacques RUEFF cité par Joseph TCHUNDJANG POUEMI dans *Monnaie, servitude et liberté : La répression monétaire de l'Afrique*, Éditions Ouranos, 1980, p.1.

¹¹⁶ K. NUBUKPO, *Sortir l'Afrique de la servitude monétaire : À qui profite le franc CFA ?* La Dispute/Snédit, Paris, 2016, pp.15-16.

leurs taux d'intérêts pour répondre à leurs besoins économiques spécifiques. Les Africains en maintenant cette monnaie, semblent ne pas vouloir assurer la relève de leur économie ; dans la mesure où : « *L'indépendance économique, c'est la possibilité pour chaque pays d'orienter sa politique de développement dans le sens qui lui convient, qui assure le mieux-être matériel de sa population et donc le contrôle de l'exploitation de ses ressources.* »¹¹⁷. Joseph Tchundjang Pouemi ne manque pas de dire que :

Ainsi donc, en conservant le franc CFA, les pays africains renoncent-ils à l'élaboration et à la mise en œuvre non seulement de leur politique monétaire, mais également de leurs politiques économiques propres. La solution logique consiste ici donc à mettre fin à l'hypothèque du franc CFA sur le développement de leurs pays, et à s'engager de manière irréversible sur la voie d'une monnaie souveraine dans un cadre sous régional¹¹⁸.

Les Africains semblent avoir négligé le rôle que joue la monnaie dans l'essor de l'économie. Aux lendemains des indépendances, ceux-ci se sont démarqués dans bien de domaines, en laissant de côté celui-là même pour qui d'après Tchundjang Pouemi ils auraient dû ménager beaucoup d'efforts. À ce propos, il dira que :

L'Afrique a produit des poètes, des savants dans tous les domaines, des médecins et des ingénieurs de réputation mondiale, des hommes politiques et des diplomates redoutés. Tous ont pu se faire comprendre jusque dans les villages les plus reculés. Elle n'a pas réussi à avoir des comptables et des licenciés en droit pour gérer ses banques, et d'abord ses banques centrales. Le contrôle de sa monnaie lui échappe, à des degrés divers, il est vrai, selon les héritages coloniaux, le sens de la chose publique et de l'honneur, mais partout douloureusement¹¹⁹.

Il pense plutôt que :

S'il y a un domaine qui aurait dû retenir l'attention de l'Afrique au lendemain de l'indépendance, c'est bien celui de la monnaie, car, c'est à peu près unanimement admis maintenant par les économistes, elle occupe une position centrale dans la vie sociale.¹²⁰

Pour lui, ce n'est que plus tard que les Africains ouvriront les yeux sur le rôle que joue la monnaie dans leur dépendance économique vis-à-vis de l'Occident ; et il sera tard. Cette dépendance économique de l'Afrique aura également des répercussions sur les générations à venir. C'est ce que nous fait comprendre Joseph Tchundjang Pouemi lorsqu'il déclare que :

Aujourd'hui, faute d'accorder aux questions monétaires l'attention qu'elles méritent, l'Afrique inflige à ses enfants, et plus encore à ceux qui ne sont pas encore nés, des souffrances tout à fait gratuites. Avec sa terre généreuse, ses incalculables ressources énergétiques et du sous-sol, ses hommes réputés pour leur force physique et mentale, mais aussi pour leur humanisme, l'Afrique

¹¹⁷ J. TCHUNDJANG POUEMI, *Op.cit.*, p.38.

¹¹⁸ *Ibid.*, p.31.

¹¹⁹ *Ibid.*, p.19.

¹²⁰ *Id.*

mendie, se déchire, se détruit, ou plutôt détruit les chances de ce que les combattants de notre indépendance, en donnant hier et aujourd'hui leur sueur, leur sang et souvent leur vie, ont voulu offrir au monde — une terre accueillante et chaleureuse mais retrouvée, une Afrique forte mais paisible, diverse mais unie autour de ce qui lui a toujours été le plus cher : l'amour, le dialogue, la tolérance¹²¹.

C'est fort de ce constat qu'il conclut en disant que :

L'Afrique a perdu le respect que le monde était prêt à lui accorder à la fin des années cinquante. Elle perd chaque jour ce que les révélations du juste prix de ses exportations lui offrent comme chance de développement véritable. Et l'Africain déchanté. Il n'a plus confiance en lui-même. Il a peur de l'Africain, du présent, de l'avenir, et à mesure qu'il gravit la colline des promotions administratives et politiques, plutôt, précisément pour cela, son problème premier redevient celui de la survie, quitte à mentir, médire, trahir celui qu'il considère comme son adversaire, alors qu'il s'agit de son allié naturel : l'Africain. Comment en est-on arrivé là ? Il y a peut-être, il y a sans doute, à l'origine le matraquage politique, mais il y a aussi depuis vingt ans, et s'agissant de la monnaie et des mécanismes économiques en général, une rupture intellectuelle coûteuse, et cela dans un environnement international particulièrement malsain.¹²²

Grâce à ces analyses et révélations sur la question de la coopération bilatérale ; c'est-à-dire Nord-Sud, nous pouvons donc dire sans risque de nous tromper que celle-ci est inéquitable dans la mesure où les pays du Nord prennent la part du lion et laissent à l'Afrique des miettes, elle qui en est le grenier et le réservoir de nombreuses ressources. Sachant qu'il n'y a pas d'amitié en matière de coopération économique, mais plutôt d'intérêts, les Africains se doivent de repenser les termes de leurs contrats avec ces pays du Nord ; les signataires de ces accords doivent au préalable se rassurer d'avoir bien lu les clauses de ceux-ci et d'en avoir pesé les avantages vis-à-vis de la préoccupation actuelle de l'Afrique qui reste et demeure l'accès au développement ou à la modernité liée à la scientificité¹²³.

2. L'industrialisation embryonnaire

L'industrialisation peut être définie comme étant le processus de développement de l'industrie dans une région ou un pays ; par conséquent elle implique la mise en place d'usines et d'infrastructures pour la production et la transformation des matières premières, ainsi que l'adoption de nouvelles technologies et des méthodes de production plus efficaces. Elle est considérée comme un élément majeur dans le développement économique et dans la croissance à long terme. L'industrialisation est un sujet complexe en Afrique Noire, car elle se heurte à de

¹²¹ *Ibid.*, pp.22-23.

¹²² *Id.*

¹²³ A. S. NGAH ATEBA, *Op.cit.*, p.339.

nombreux défis. Depuis l'accession aux indépendances, l'Afrique noire semble n'avoir pas ménagée assez d'efforts pour se doter des structures industrielles régionales et sous régionales adaptée afin de réduire sa dépendance économique vis-à-vis des Occidentaux, et de sortir définitivement du joug du complexe de domination dans lequel l'Afrique s'enfoncé un peu plus chaque jours.

La colonisation a été un facteur clé dans le retard industriel de l'Afrique en général et de l'Afrique noire en particulier. En effet, durant cette période, les Européens ont utilisé les ressources naturelles de l'Afrique pour leur propre bénéfice, sans s'intéresser au développement de l'économie locale. Les colonies africaines ont surtout été exploitées pour fournir des matières premières à l'industrie européenne, telles que le caoutchouc, le coton, le cuir, le bois, l'or, le diamant, etc. Les Africains travaillaient souvent dans des conditions quasi esclavagistes dans les mines et les plantations, nombreux ont périés, et les colons ont mis tous les moyens en jeu pour qu'aucune industrie rentable à tous ne soit créée en Afrique ; pour les Africains, le travail était une punition qui contribuait au bien être de leur maître et jamais au leur. C'est sans doute ce qui amène René Dumont à dire que :

N'oublions jamais le génocide des Africains, transportés par millions comme esclaves vers les plantations d'Amérique ; les guerres de conquête, qui généralisent l'économie de traite, l'échange de riches matières premières contre les rebuts de notre production ; les économies des colonies, dirigées dans le seul intérêt des métropoles qui interdisaient toute industrie.¹²⁴.

De plus, les États coloniaux n'ont pas encouragé la création d'industries locales, préférant importer des biens manufacturés d'Europe. Les entreprises locales étaient à cet effet étouffées par les taxes élevées et les politiques économiques favorables aux intérêts Européens. Les Européens ont également mis en place des systèmes de transport et de communication centrés sur leurs propres besoins, rendant difficile la commercialisation des produits Africains dans les marchés internationaux, sans oublier la détérioration des termes d'échange que créé ce climat. René Dumont poursuit donc en disant ce qui suit : « *le pillage du tiers-monde n'a jamais cessé, depuis l'esclavage et la colonisation. Il se prolonge de nos jours par l'échange inégal : le sous-paiement des matières premières, agricoles puis minérales ; et la surfacturation des produits fabriqués et biens d'équipement, réalisés par les usines des pays développés.* »¹²⁵.

La colonisation a également sapé la prédisposition des Africains à développer leurs industries, en démantelant les systèmes de cultures qu'on y retrouvait ; les cultures vivrières

¹²⁴ R. DUMONT, M-F. MOTTIN, *Op.cit.*, p.19.

¹²⁵ R. DUMONT, *L'Afrique noire est mal partie*, *Op.cit.*, p.24.

destinées à la consommation des populations locales et à l'économie de subsistance ont été remplacés par des cultures de rente ; elles se différencient des cultures vivrières car elles sont destinées à la commercialisation dans le but de générer des revenus réguliers aux exploitants. René Dumont nous fait savoir que : « *la production agricole ne croissait pas aussi vite, sauf pour quelques cultures d'exportation. Le souci d'améliorer l'alimentation des autochtones et d'y développer l'industrie n'y apparaissait guère. Aux esclaves et aux produits de cueillette se substituaient les produits de la culture : arachide et coton, café et cacao banane...* »¹²⁶. Il ne se limite pas là, car ajoute-t-il : « *les cultures d'exportation ne cessent de se développer, car elles procurent les devises exigées pour satisfaire les désirs de luxe-et de prestige-des puissants. En l'absence d'équipements adaptés, leur extension se réalise au dépens des cultures vivrières* »¹²⁷.

Ce qui augmente la famine dans la sous-région ; cette substitution de culture aurait pu favoriser l'émergence des industries en Afrique et aurait permis de transformer sur place ces matières premières ; mais tel n'était pas le dessein des colons dans la mesure où ils voulaient que ces colonies demeurent à jamais sous leur emprise. René Dumont et Marie-France Mottin corroborent cela lorsqu'ils affirment que :

L'Europe a développé d'abord son agriculture ; puis son industrie, mais en fabriquant sur place tout l'équipement nécessaire. En Afrique par contre nous avons introduit une civilisation urbaine, celle de l'automobile, du gratte-ciel climatisé, et tout l'ensemble de la société de consommation ; tout cela, sans y avoir auparavant réellement amélioré l'agriculture, développer les connaissances technologiques, accumule les capitaux indispensables à l'équipement désiré.¹²⁸.

En effet, grâce à cette stratégie, ceux-ci démontrent que :

L'Europe a pu accélérer son développement en exploitant ses colonies, puis en pillant le Tiers-monde. Et l'Afrique adopte un type de développement qui en fait, repose sur sa propre exploitation sur le trop bas prix de ses produits agricoles, de ses minerais et même de son pétrole. Cette agriculture stagnante, cette industrialisation à base d'équipements, de semi-produits et même de matières premières surtout importés ne créent pas assez de richesses [...] Nous avons donc sciemment propulsé un modèle de développement qui les oblige le plus longtemps possible à acheter aux ex-métropoles les produits fabriqués et l'équipement.¹²⁹.

Nous pouvons dès lors constater que les colons ont fait des Africains des consommateurs par excellence et non des producteurs or mis des matières premières. Dans le but de les garder

¹²⁶R. DUMONT, M-F. MOTTIN, *Op.cit.*, p.27.

¹²⁷*Ibid.*, p.40.

¹²⁸ *Ibid.*, pp.37-38.

¹²⁹ *Id.*

jalousement et aussi longtemps que possible sous le joug de leur domination. Nathanaël Noël Owono Zambo nous le fait comprendre en ces termes :

L'une des urgences est la fin de la dépendance et l'extraversion des économies du continent. Quand l'Afrique n'est pas un dépotoir, elle est un simple comptoir, réduisant ses populations à être des simples consommateurs des produits qui leurs sont culturellement étrangers et dont ils ne sont pas les producteurs. Et quand ils le sont, ils n'en sont pas des consommateurs.¹³⁰

René Dumont pense donc que les Africains doivent devenir des acteurs majeurs dans le développement qu'ils souhaitent, ils doivent cultiver de façon considérable, non seulement les cultures de rente, mais également des cultures vivrières. C'est dans ce sens qu'il dira que : « *Chacun reconnaît donc qu'il faut faire « quelque chose pour augmenter la production agricole »*¹³¹ car : « *s'ils restaient des producteurs primaires, vassalisés. La balkanisation de l'Afrique occidentale et le « cadre économique actuel » ne favorisent pas l'implantation d'industries ; or celles-ci constituent la base essentielle de l'indépendance économique »*¹³². Il peut donc conclure que « *Les industries de transformation exigeront, pour se développer une agriculture intensifiée, fournissant plus de matières premières d'industries »*¹³³.

Cependant, on ne saurait dire que ce retard industriel de l'Afrique est uniquement dû aux forces extérieures. Car, il se heurte également à plusieurs défis endémiques à savoir :

- Les politiques économiques corrompues : celles-ci sont mises en place par les gouvernements véreux, mieux par des « *élites occidentalisées* »¹³⁴ qui ne mettent pas véritablement les moyens en jeu pour faire croître le secteur industriel. Les politiques économiques adoptées en Afrique noire continuent d'être orientées vers l'exportation de matières premières, et l'importation des produits finis plutôt que vers la création de valeurs ajoutées par le biais de l'industrialisation. Mais aussi, ces gouvernements accordent des avantages fiscaux et des facilités aux entreprises étrangères, plutôt que de soutenir les entreprises locales ;
- Le manque de financement : les entreprises africaines ont souvent du mal à trouver des financements pour développer leurs activités industrielles. Les banques, les investisseurs étrangers et locaux sont réticents à investir dans des projets industriels en Afrique ; sans doute en raison des risques associés. Et quand bien même certains le font, ces capitaux sont généralement orientés dans des industries extractives plutôt que dans

¹³⁰ N. N. OWONO ZAMBO, *Penser la Covid 19 en Afrique*, *Op.cit.*, p.81.

¹³¹ R. DUMONT, M-F. MOTTIN, *Op.cit.*, p.65.

¹³² R. DUMONT, *L'Afrique noire est mal partie*, *Op.cit.*, p.42.

¹³³ *Ibid.*, p.102.

¹³⁴ R. DUMONT, M-F. MOTTIN, *Op.cit.*, p.38.

des industries de transformation. Il est important pour nous de rappeler que le manque de financement aux entreprises industrielles naissantes par des investisseurs locaux est dû en partie à la faible densité d'une classe moyenne suffisamment importante pour soutenir le développement de l'industrie ;

- Le manque de compétences : les entreprises de transformations locales ont du mal à trouver des travailleurs qualifiés, obligé de recourir aux étrangers pour occuper des hauts postes car, les écoles et les universités ne forment pas toujours les étudiants aux compétences nécessaires pour travailler dans le secteur industriel ;
- Le manque d'infrastructures : dans la plupart des pays de l'Afrique noire, on observe une carence d'infrastructures pour soutenir le développement industriel. Les routes, les ports, les aéroports, les réseaux électriques et de télécommunications sont souvent défectueux ou inexistantes. La plupart des pays africains manquent d'infrastructures suffisantes, comme des réseaux de transport modernes, des services de communication et des réseaux d'énergie fiables. Cela rend difficile l'acheminement des matières premières des zones enclavées vers les industries, ainsi que l'acquisition de technologies modernes.

La faible industrialisation de l'Afrique noire est donc un frein non-négligeable à son développement. Dans la mesure où elle limite la capacité du continent à créer des emplois, à augmenter ses revenus et à diversifier son économie. L'Afrique reste largement dépendante de l'exportation de matières premières, ce qui expose son économie à des fluctuations des prix sur le marché mondial. L'industrialisation permettrait de transformer les matières premières en matières finies sur place, en créant ainsi une valeur ajoutée et des emplois locaux. Elle permettrait également de développer des industries manufacturières et des services qui pourraient fournir des biens et des services à la population locale et étrangère. Cependant, celle-ci nécessite des investissements importants dans des infrastructures, l'acquisition et la maîtrise des technologies de pointe et des compétences.

Conscient du fait que l'indépendance économique de l'Afrique peut propulser d'autres domaines tels que la politique et la culture ; nous pensons qu'il est impératif pour les Africains de mettre des stratégies non pas idéalistes, mais plutôt réalistes, afin de sonner le glas de cette dépendance vis-à-vis de l'Occident, et de reconquérir sa souveraineté. A ce propos, l'universitaire Camerounais déclare que : « *L'autonomisation économique et financière du continent est la clé de la souveraineté politique des États africains. L'Afrique n'est donc pas*

mal partie »¹³⁵. Dit autrement, le combat de l'Afrique n'est pas encore terminé, son sort n'est pas voué à l'échec, perdu d'avance comme le pense René Dumont. Dès lors, il revient aux Africains eux-mêmes de se battre pour cette juste cause qui est la leur : La reconquête de la souveraineté africaine, et la restructuration des politiques de développement en Afrique.

René Dumont propose à cet effet la promotion de l'agriculture paysanne, la lutte contre la corruption et la mise en place d'une coopération Sud-Sud équitable. C'est dans ce sens qu'il faut le comprendre lorsqu'il martèle que : « *On n'aperçoit pas toujours le ridicule de leurs promesses jamais tenues : ce qui suffit à souligner la hausse vertigineuse de l'or, ce « modèle » ne survit qu'en exportant l'inflation et la pollution, et par le pillage accru du Tiers-monde* »¹³⁶. Cela voudrait dire qu'en se détachant des politiques de développement occidentaux, l'Afrique pourra mettre un terme à son exploitation abusive continue.

« *L'Afrique regorge de valeurs de civilisation qui peuvent l'aider à relever le défi de l'humain dans une société optant résolument pour le développement par la voie industrielle.* »¹³⁷. Toutefois, il existe plusieurs moyens à mettre en jeu afin de développer ces industries. Axelle Kabou préconise la « *mise en œuvre d'une politique industrielle capable de produire des biens d'équipement nécessaires au développement et permettant de réduire la dépendance à l'égard de l'extérieur.* »¹³⁸. Tout d'abord, nous pensons qu'il est nécessaire de promouvoir une politique favorisant l'investissement dans les infrastructures nécessaires à l'industrialisation. Les gouvernements africains doivent donc travailler en accord avec le secteur privé et les partenaires internationaux pour mobiliser les ressources nécessaires et créer un environnement favorable à l'investissement.

Les gouvernements locaux doivent créer un environnement incitatif pour les investissements privés dans le domaine des infrastructures en établissant des partenariats public-privés pour le financement des projets d'infrastructures. Il est également important de créer un environnement favorable aux entreprises locales. Ces gouvernements doivent adopter des politiques économiques qui encouragent l'investissement dans l'industrie, telles que des incitations fiscales pour les industries naissantes, l'élimination des barrières réglementaires, et le renforcement de la protection des investisseurs et des droits de propriété intellectuelle.

Ensuite, il faudra éjecter des financements adéquats ; ces financements constituent un élément clé pour développer les industries en Afrique ; ces gouvernements devraient prendre

¹³⁵ R. DUMONT, M-F. MOTTIN, *Op.cit.*, p.81.

¹³⁶ *Ibid.*, p.60.

¹³⁷ A. KABOU, *Op.cit.*, p.162.

¹³⁸ *Ibid.*, p.56.

des mesures appropriées pour améliorer l'accès aux financements pour les entreprises industrielles locales y compris la création de fonds pour le financement des start-up¹³⁹ et des entreprises à tous les stades de développement. Les gouvernements africains devraient investir plus dans la recherche et le développement des technologies de pointe, la formation des chercheurs et le financement des centres de recherche. L'amélioration des réseaux de transport modernes, des services de communication et des réseaux d'énergie fiables étant essentiels pour le développement des industries.

Enfin, Il est primordial de développer des formations techniques et des programmes de formation professionnelle pour les travailleurs africains. Cela contribuera au renforcement des compétences techniques nécessaires pour travailler efficacement dans les usines de fabrication moderne. Il est primordial de souligner l'importance de la diversification économique pour l'Afrique ; ce qui implique que les pays africains doivent réduire leur dépendance à l'égard des exportations de matières premières et se concentrer sur la création de valeur ajoutée à travers la transformation des produits locaux. Les entreprises industrielles devraient être encouragées à utiliser les matières premières locales dans leur processus de production, créant ainsi de la richesse pour le pays.

En clair, pour développer les industries en Afrique subsaharienne, il faut mettre en place une philosophie proactive en matière d'infrastructures, d'investissements, de réglementation, de financement et de formation. Les gouvernements africains doivent travailler de manière coordonnée avec les entreprises privées, les investisseurs étrangers et les partenaires internationaux pour promouvoir l'industrialisation en Afrique. Ils doivent être conscients du fait que :

Sans usines, il y'a pas de « décollage » possible de l'économie ; pas d'accroissement rapide de la productivité du travail, pas de fourniture massive de moyens modernes de production à l'agriculture. L'industrialisation est aussi garante d'une certaine dignité atteinte dans l'ordre économique, facteur non négligeable d'enthousiasme accru pour le développement¹⁴⁰.

Aux lendemains des indépendances, les Africains n'ayant aucune maîtrise, aucune usine de transformation locale pouvant transformer leurs innombrables matières premières vont de nouveau faire recourt aux colons. Mais cette fois-ci, leurs rapports seront régis par des accords, et des conventions. Nonobstant ceux-ci, force est de constater qu'une fois de plus l'Afrique

¹³⁹ Une startup est une jeune entreprise à fort potentiel de croissance, axée sur la technologie. Elle se caractérise par une approche agile et une recherche constante de solutions novatrices pour répondre à un besoin du marché.

¹⁴⁰ R. DUMONT, *Op.cit.*, p.102.

noire sera dupée par ses nouveaux partenaires ; dans la mesure où ils seront les seuls bénéficiaires de cette coopération. L'Afrique verra de nouveau sa souveraineté prise en captivité car elle sera toujours et encore dépendante de ses mêmes oppresseurs d'hier qui lui diront sur quel pas et à quel rythme danser. C'est dans ce sens qu'il faut comprendre Nathanaël Noël Owono Zambo lorsqu'il déclare que : « *Dans un tel contexte de récession économique, nombreux sont les pays africains qui se sont retrouvés, une fois de plus, désemparés et complètement largués, la solution qui leur restait, pour la plupart, était le recours à l'aide bilatérale ou multilatérale.* »¹⁴¹.

En définitive, nous retenons que la dépendance économique de l'Afrique en général, et de l'Afrique subsaharienne en particulier repose sur deux principaux mobiles à savoir : l'iniquité de la coopération entre les États africains et les pays du Nord, et le manque d'industrie de transformation en Afrique. Cela est la résultante du fait que pendant la période coloniale, les colons n'ont pas voulu implanté d'industries en Afrique, mais ils ont opté pour une politique de spoliation et d'exploitation à domicile afin de maintenir l'Afrique dans une interminable dépendance.

¹⁴¹ N. N. OWONO ZAMBO, *Penser la Covid 19 en Afrique: De la crise sanitaire à l'éthique de la crise Op.cit.*, p.80.

DEUXIÈME PARTIE
LA QUESTION DU SOUS-DÉVELOPPEMENT DE L'AFRIQUE SELON
AXELLE KABOU

L'Afrique est à la fois sous-développée et sous-analysée. Nous avons vu que les discours dominants sur les causes du sous-développement se fondaient sur des types d'hommes inexistantes et sur des réalités historiques tronquées [...] Peut-on vraiment parler du sous-développement sans le mettre en rapport avec les mentalités et les cultures africaines ? Saurait-il y avoir un autre point de départ ? On sait que non.

Axelle Kabou, *Et si l'Afrique refusait le développement ?*, Paris, L'Harmattan, 1991, p. 87.

Dans cette seconde partie, il sera question d'examiner les mobiles du sous-développement en Afrique subsaharienne selon Axelle Kabou, dans un contexte où les Africains sont eux-mêmes les principaux responsables de leurs malheurs. En effet, il s'agira pour nous d'aller au-delà de l'aspect historique des méfaits de la traite négrière et de la colonisation sur le développement de l'Afrique. Loin de nier l'impact négatif de l'impérialisme en Afrique, il s'agira pour nous de montrer que les Africains en tant qu'Hommes libres et rationnels peuvent transcender cette situation lugubre s'ils y mettent un peu du leur, en opérant une véritable autopsie de leurs comportements, us et coutumes afin de constater quels sont les réels mobiles du sous-développement qui gangrène ce continent.

En premier lieu, examiner le paradoxe des mentalités africaines et la question du développement sera notre dessein, il s'agira de montrer l'implication des mentalités africaines dans la pérennité de la crise du développement en Afrique noire, c'est-à-dire mettre les comportements, les us et les coutumes africaines en rapport avec le développement.

En second lieu, il s'agira de montrer les entraves endémiques au développement de l'Afrique noire, c'est-à-dire d'insister sur le rôle majeur que joue les Africains dans cette situation alarmante. Mieux, nous nous intéresserons à l'aspect politique des pays de l'Afrique subsaharienne.

En dernier lieu, il faudra ressortir l'émergence du discours scientifique en Afrique. En effet, il s'agira de découdre le rapport entre l'Africain et la science. Mieux, de savoir si les Africains s'investissent véritablement dans la recherche scientifique, sachant que la science est le *fondement du dynamisme de la culture contemporaine*¹⁴² ; c'est-à-dire qu'aucun développement n'est possible aujourd'hui en marge de la culture technoscientifique.

¹⁴² Expression empruntée à I. S. MOUCHILI NJIMOM pour démontrer que l'émergence des sociétés contemporaines passe par la maîtrise de la technoscience.

CHAPITRE IV : LE PARADOXE DES MENTALITÉS AFRICAINES

Pour Axelle Kabou on ne saurait parler du sous-développement de l'Afrique sans le mettre en rapport avec les mentalités africaines. En effet, lorsqu'on se penche sur les difficultés ou les facteurs qui rendent compte de la crise de développement en Afrique noire, on se rend compte que la façon de faire des africains, leurs comportements, leur vision d'eux-mêmes et du monde extérieur sont opposés aux mentalités de développement. Pour Axelle Kabou, les mentalités africaines sont les piliers sur lesquels repose le sous-développement de l'Afrique ; pour elle le sous-développement africain est a priori d'ordre psychologique, c'est sans doute ce qui l'amène à dire que

Le sous-développement de l'Afrique n'est pas dû à un manque de capitaux. Il serait naïf de le croire. Pour comprendre pourquoi ce continent n'a cessé de redresser malgré ses richesses considérables, il faut d'abord se demander comment cela fonctionne au niveau micro-économique le plus élémentaire : dans la tête des africains¹⁴³.

En d'autres termes, tout commence par la façon de penser des Africains, d'appréhender non seulement leur être intérieur mais aussi et surtout le monde qui les entoure. Ces mentalités sont en proie aux traditions et aux cultures qui les empêchent de se transformer, d'être dynamiques, mieux de percevoir le monde d'aujourd'hui différemment.

L'Afrique noire selon Axelle Kabou se caractérise foncièrement par un attachement excessif aux cultures et aux traditions qui empêchent les Africains de penser leur être-au monde. Ils ont du mal à se projeter dans l'avenir, car leur vision du monde est obscurcie par des pratiques ancestrales qui les rendent sujets de la superstition, considérée par l'Occident comme étant l'ennemie du progrès et de l'innovation. Sans doute la raison pour laquelle notre auteure affirme que :

Le premier frein à la liberté d'expression en Afrique réside, à bien y réfléchir, dans l'inaptitude de l'esprit à se projeter hors de la sphère étroite de la revalorisation forcenée de soi. L'Afrique actuelle présente sous ce rapport une uniformité de pensée qui explique qu'elle soit inapte à se concevoir, et à percevoir le monde extérieur, en dehors de la lorgnette de mannonisme¹⁴⁴.

¹⁴³ A. KABOU, *Op.cit.*, pp. 21-22.

¹⁴⁴ *Ibid.*, p.56.

1. Hypothèque de la souveraineté et du développement de l'Afrique noire par la mentalité magico-religieuse

La mentalité peut se définir comme étant une façon de penser, de percevoir et d'interpréter le monde qui nous entoure. Celle-ci est généralement influencée par l'environnement socio-culturel, politico-économique, ainsi que l'éducation et nos expériences personnelles. Cependant, parler de mentalité magico-religieuse ici, revient à montrer que pour notre auteure, la façon de penser des Africains intègre des croyances et des pratiques magiques et religieuses dans la vie quotidienne. Ces mentalités impliquent la croyance en des forces surnaturelles, des esprits, des divinités ou des pratiques rituelles pour influencer le monde physique ou spirituel. Dès lors il nous revient d'interroger le comportement des Africains face à la nécessité du développement qui leur incombe. Mieux, il s'agit de montrer en quoi cette mentalité prend en otage la souveraineté de l'Afrique qui est la clé du décollage de son développement.

Pour Axelle Kabou, « *L'Afrique est sous-développée et stagnante parce qu'elle rejette le développement de toute ses forces* »¹⁴⁵. Dit autrement, c'est parce que l'Afrique rejette le développement qu'elle reste sous-développée ; et ce rejet du développement pour elle passe par les mentalités *rétrogrades depuis Lévy Brühl au moins*¹⁴⁶. Elle poursuit son analyse en montrant que le rejet du développement en Afrique est une recette partagée par tous en Afrique noire ; sans doute ce qui l'amène à dire que :

Le refus du développement est encore la chose la mieux partagée en Afrique noire. Idéologie non importée, donc non suspecte, omniprésente mais toujours camouflée, le rejet du progrès ne s'affiche nulle part ; il se débusque, se déterre sous le costume trois pièces ou sous le grand boubou du traditionaliste [...] ¹⁴⁷.

Elle nous fait remarquer que Joseph Ki-Zerbo également en est arrivé à cette conclusion selon laquelle le problème du sous-développement de l'Afrique serait en rapport avec ses mentalités, mais au lieu de parler de mentalités africaines, a plutôt préféré parler de *stricte neutralité*¹⁴⁸ pour embellir la chose, mieux, voiler la triste réalité. Ce qui signifie que pour notre auteure la principale cause du sous-développement de l'Afrique est de nature endogène, car elle réside dans la tête des Africains ; les Africains sont donc pour elle responsables de leur situation et au lieu de chercher des voies et moyens efficaces pour s'en sortir, trouvent plutôt des alibis en se faisant passer pour des éternelles victimes de l'histoire, les innocents de tous les temps.

¹⁴⁵ *Ibid.*, p.26.

¹⁴⁶ *Ibid.*, p.22.

¹⁴⁷ *Ibid.*, p.27.

¹⁴⁸ J. KI-ZERBO, « l'Afrique violentée ou partenaire ? » in *présence africaine*, n° XLVIII. Cité par Axelle KABOU, p.22.

Ils ont des comportements qu'on retrouve seulement en Afrique et nulle part ailleurs, ceux-là mêmes qui les trainent de jour en jour vers leur déchéance.

Il est en effet, frappant que des attitudes franchement régressives, paradoxales, considérées comme inacceptables sous d'autres cieux, se répètent indéfiniment à tous les niveaux de l'échelle sociale en Afrique, aggravant une situation de départ déjà précaire sans susciter un besoin profond de changement¹⁴⁹.

Axelle Kabou poursuit son analyse en montrant que les maux internes qui gangrènent l'Afrique sont légions et sont dus aux mentalités rétrogrades. Par mentalités rétrogrades, il faut comprendre ici l'ensemble des mœurs qui restent attachés aux valeurs du passé, opposés au progrès. C'est-à-dire les comportements qui font rétrécir l'Afrique, qui la font stagner en l'éloignant du progrès. On ne saurait dès lors parler du sous-développement de l'Afrique en marge du comportement des Africains eux-mêmes car il n'y a pas de société sans *mentalités*¹⁵⁰ pourtant fait-elle le constat que ce sujet est délicat et, évoquer la question des mentalités ne fait pas l'unanimité, bien que connue de tous, cela reste un sujet tabou à ne pas égratigner, les mentalités africaines pour elles, sont *soit taboues, soit canonisées*¹⁵¹ ; ce qui l'amène à dire ce qui suit :

La simple énonciation de cette vérité suscite automatiquement une levée de boucliers, un flot de protestations qui en empêchent le progrès. Tout se passe, en effet comme s'il existait une sorte de prescription tacite interdisant formellement de relier directement la situation de l'Afrique aux comportements des Africains¹⁵².

Les comportements, ou les attitudes des Africains sont taxées de mentalités rétrogrades, par notre auteure ; dans la mesure où leur façon de penser s'accommode à des idées ou des pratiques dépassées qui ne tiennent pas compte des avancées sociétales ou culturelles. Ceux-ci peuvent inclure des préjugés, des stéréotypes ou des croyances fondées sur des notions désuètes ou erronées. Les Africains au sud du Sahara pour notre auteure se caractérisent foncièrement par des comportements opposés à la rationalité, dans la mesure où ils ne parviennent pas à établir une suite logique aux événements qui surgissent quotidiennement. Ils ont plutôt un penchant pour des explications superstitieuses, opposées à la rationalité, à l'idée même du développement. Ils sont ainsi prisonniers de ces mentalités magico-religieuses annihilant leur liberté ; ce qui amène ces derniers à vivre dans une prestidigitation¹⁵³ ; c'est-à-

¹⁴⁹ A. KABOU, *Op.cit.*, p.12.

¹⁵⁰ *Id.*

¹⁵¹ *Ibid.*, p.13.

¹⁵² *Id.*

¹⁵³ La prestidigitation est l'art de la magie et de l'illusion, consistant à pratiquer des tours de magie ou d'illusions en utilisant des techniques de manipulation d'objets et d'illusions pour tromper le public.

dire qu'ils confondent le monde onirique au monde réel, pensant que la croyance à ce dernier lui permettra non seulement d'expliquer les événements quotidiens mais également de se développer.

En effet, dit Axelle Kabou : Condensées dans un catalogue officiel où l'explication oblique, l'intentionnalité et la conviction pré-forgée prétendent rendre compte du réel, les manifestations et les causes de la déliquescence de l'Afrique constituent une sorte de prêt-à-penser permettant, à la fois, de faire l'économie d'une réflexion approfondie sur les motivations réelles des Africains¹⁵⁴.

En d'autres termes l'incapacité ou le refus de l'Africain à saisir le réel, à se projeter hors de lui-même et à comprendre les enjeux qu'impliquent le dépassement de soi, le maintien aujourd'hui dans cette crise de développement. Cette dépersonnalisation est le plus souvent le fruit de l'éducation familiale, religieuse et sociétale qui conduit l'Africain à une aliénation mentale. Cela se confirme avec les propos du philosophe Camerounais Ebénézer Njoh Mouéllé lorsqu'il déclare que :

L'homme de l'Afrique sous-développé est aujourd'hui un homme malade, le citoyen bien plus atteint que le paysan, l'alphabétisé plus que l'analphabète. Et nous ne parlons pas de maladie physique, nous volons plutôt évoquer cette désorientation culturelle et mentale qui entraîne ce qu'il est convenu d'appeler dépersonnalisation¹⁵⁵.

L'Afrique apparaît dès lors comme le lieu par excellence de la négation, du non-esprit scientifique propre aux Hommes, l'Afrique, y compris les Africains ne font pas partie du devenir historique universel ; tel est le constat fait par le sociologue Camerounais Jean Marc Ela lorsqu'il s'exprime en ces termes. « *Les noirs apparaissent comme [...] un peuple d'enfants qui en serait resté au premier matin du monde, enfermé dans l'immédiateté, le biologique et le vital, incapable d'évoluer et condamné à la répétition propre à l'univers du mythe* »¹⁵⁶. Ces mentalités rétrogrades se manifestent par une croyance aveugle aux forces occultes, par un blocage mental teinté d'un irrationalisme comportemental dans le quotidien des Africains. Ceci s'explique pour Axelle Kabou par la croyance disproportionnée à la pratique de sorcellerie ; l'Africain par son comportement brille par un attachement excessif à la superstition nous dit Axelle Kabou : « *On ne le dira jamais assez à quel point la croyance à la sorcellerie a été, et reste, un frein d'une puissance insoupçonnée dans l'histoire de l'évolution de l'Afrique. La puissance des tabous paraît avoir été décisive pour ce qui concerne le progrès du savoir.* »¹⁵⁷.

¹⁵⁴ A. KABOU, *Op.cit.*, p.11.

¹⁵⁵ E. NJOH MOUELLE, *De la médiocrité à l'excellence : essai sur la signification humaine du développement*, Yaoundé, CLE, 2011, p.35.

¹⁵⁶ J-M. ELA, *Cheik Anta Diop ou l'honneur de penser*, Paris, présence Africaine, 1989, p.50.

¹⁵⁷ A. KABOU, *Op. cit.*, p.176.

En d'autres termes, la superstition dépouille l'africain de l'esprit critique, source de développement ; l'esprit qui anime désormais ce dernier est assimilé à l'irrationalité car pour l'africain rien n'arrive de façon naturelle, tout ce qui lui arrive de bien ou de mal est la résultante d'une force mystique, autre que la tienne. S'il est face à un événement heureux c'est l'œuvre de la providence, s'il est fâcheux ou douloureux, c'est l'œuvre des charlatans ou des ancêtres. Pendant que le monde évolue et qu'ailleurs on trouve des explications rationnelles et modernistes aux aléas de la vie, la mentalité africaine elle, reste figée, prisonnière de la superstition et des traditions. A cet effet, elle annihile ainsi la liberté et la capacité créatrice chez ces derniers. Ils sont dès lors incapables de s'adapter aux besoins de développement du monde d'aujourd'hui dans la mesure où le développement s'arrime à la responsabilité, la liberté et le questionnement. Tel est le constat que fait Ebénézer Njoh Mouélla lorsqu'il affirme :

La marque particulière du sous-développement c'est la misère objective, celle qui n'a pas besoin d'être consciemment vécue pour être. Elle s'appelle ignorance, superstition, analphabétisme, c'est la véritable misère, celle qui maintient ou ravale l'homme à l'état de sous humanité par l'aliénation et le défaut de liberté qu'elle entraîne. Le spectacle le plus affligeant en situation de sous-développement c'est celui de l'irrationalité dans le comportement de l'homme.¹⁵⁸

En effet, il nous fait savoir que l'Africain sous-développé brille par son manque d'analyse critique et rationnelle. Il trouve une explication mystique et mitigée à tout ; car, ajoute-t-il :

A Douala, on meurt rarement de mort naturelle et la maladie elle-même ne nous vient point par le microbe par exemple ; c'est nécessairement le résultat de la malveillance d'une tierce personne. La crise cardiaque est un phénomène inacceptable ; on lui préfère l'explication par la foudre nocturne et occulte déchainée par un oncle, un frère qu'on dit détenir « le pouvoir de la foudre ». ¹⁵⁹

À ce sujet, Marcien Towa affirme en faisant allusion au mythe africain que « *Dieu lui-même, selon notre mythe, reconnaît que l'homme est un être brimé étouffé, tenu artificiellement dans la subordination d'un être inférieur par essence.* »¹⁶⁰ . Il s'agit ici de relever que selon Marcien Towa, la mentalité mythique et religieuse est inapte à penser, à réfléchir d'une manière personnelle et autonome, car déchargeant sa responsabilité sur un héros mythique (un chef charismatique ou un dieu), telles que le font les sociétés africaines, les Africains se considèrent donc comme des sujets du sort. Ceux-ci sont tellement ancrés dans cette aliénation mentale, au point où toutes les couches sociétales sont affectées, y compris les intellectuelles alphabètes qui

¹⁵⁸ E. NJOH MOUELLE, *De la médiocrité à l'excellence*, Op.cit., p.31.

¹⁵⁹ Id.

¹⁶⁰ M. TOWA, *L'idée d'une philosophie négro-africaine*, Yaoundé, CLE, 1979, p.20.

malgré le fait d'être instruits continuent d'accorder du crédit à la croyance aux forces obscures, mieux au mysticisme.

Ils sont tellement ancrés dans ces comportements irrationnels au point où même l'éducation ne pourrait guère les détourner de cette voie ; raison pour laquelle notre auteure poursuit en disant qu' « *Il serait d'ailleurs naïf de croire que de telles attitudes disparaissent avec l'extension de l'éducation, car, plus on est diplômé, plus on croit être la proie désignée de la jalousie sociale et de la sorcellerie [...]* »¹⁶¹. Au regard de ces clichés de pseudo vérités qui auréolent la réalité en Afrique noire depuis des décennies aujourd'hui, la race noire apparaît donc comme une race condamnée à vivre dans l'obscurité, à ne percevoir que des ombres et non la lumière, tout comme la sombre couleur de sa peau. C'est peut-être ce qui fait dire à Léopold Sédar Senghor que : « *L'émotion est nègre, comme la raison est hellène* »¹⁶².

Les mentalités africaines pour Axelle Kabou sont dès lors stagnantes, non-évolutives pourtant le monde évolue et change. Rester ainsi figé c'est refuser de s'ouvrir et d'embrasser des pensées novatrices, et d'accéder à de nouveaux horizons. À cet effet, elle affirme que : « *Le gel progressif des acquisitions techniques s'explique aujourd'hui comme hier, par la coagulation des mentalités, laquelle, à son tour, empêche l'émergence de discours sociaux suffisamment neufs pour déboucher sur une modification des conditions de vie des populations* »¹⁶³. En d'autres termes, loin de favoriser un quelconque développement, les mentalités Africaines maintiennent les Africains dans une boucle infernale ne leur permettant non seulement pas de se détacher des comportements opposés au développement, mais aussi et surtout de faire progresser les choses. Allant dans ce sens, le philosophe Camerounais Marcien Towa affirme également que « *Les représentations, les opinions n'ayant pas subi l'épreuve de la critique ou n'ayant pas résisté, ne sont pas des pensées, mais des simples croyances.* »¹⁶⁴.

À cause de telles attitudes, les Africains sont demeurés sous la sphère du complexe d'hommes colonisés et par contre inférieurs à la race blanche. C'est ce qui les amène à voir des valeurs hautes que du côté de l'Occident. Au lieu de se percevoir comme des êtres capables d'impulser le développement, de changer le cours de l'histoire, les Africains se perçoivent plutôt comme des êtres incapables ou inaptes à le faire, attendant que le salut leur vienne de ce blanc détenteur des clés du développement. Le sous-développement de l'Afrique débute ainsi par l'immobilisme des mentalités, par le sous-développement de la perception de soi et du

¹⁶¹ A. KABOU, *Op.cit.*, p.176.

¹⁶² L. S. SENGHOR, *Liberté I : Ce que l'homme noir apporte*, paris, Seuil, 1969, pp.23-24.

¹⁶³ A. KABOU, *Op.cit.*, p.175.

¹⁶⁴ M. TOWA, *Essai sur la problématique philosophique dans l'Afrique actuelle*, *Op.cit.*, p. 7.

monde extérieur. Si tant est vrai que le développement est la *chose du blanc*¹⁶⁵, cela voudrait dire qu'il ne saurait être la résultante des Africains eux-mêmes :

Le développement est ainsi ressenti comme une surcharge pondérale que supporteraient mal des cultures fragilisées par la traite négrière, la colonisation et le néo-colonialisme [...] L'Afrique reconnaissait implicitement qu'elle est née avec l'arrivée de l'homme blanc sur son sol.¹⁶⁶

En d'autres termes le développement de l'Afrique pensent-ils, ne peut provenir des africains eux-mêmes. Car, non seulement ils disent avoir hérité du poids de l'histoire, mais également que cette histoire ne prend vie qu'avec l'arrivée des blancs en Afrique. Pour s'affirmer, les Africains s'appuient sur les idéologies de leurs pères (colons) car leur personnalité mentale et socio-politique vit dans un état permanent d'esprit colonisé et s'altère progressivement. Ce qui justifie aujourd'hui le fait que le rêve africain est de ressembler au blanc, pour ceux qui le peuvent même de quitter le continent noir, synonyme de malheurs et de s'installer en Occident. Loin d'eux l'idée de se battre pour le développement de leur propre continent pour être également bien chez eux. Aujourd'hui on assiste à de nombreuses tentatives d'immigrations clandestines. D'après l'OIM, depuis 2014 plus de 20000 personnes sont décédées en tentant de traverser la mer Méditerranée, les africains ayant le taux de décès le plus élevé¹⁶⁷. À cet effet notre auteure dit que :

L'attitude du colonisé consiste à tout attendre de l'extérieur, non seulement des investissements, des actions à promouvoir, des décisions à exécuter, mais aussi des idées directrices, des doctrines. On cherche à calquer des expériences étrangères, à imiter les modèles étrangers, à se décharger de penser par soi-même ce qui convient. Rien n'est plus conforme à la nature du sous-développement que l'attitude qui consiste à identifier le développement avec l'adoption du style de vie du colonisateur d'hier et d'aujourd'hui¹⁶⁸.

L'Africain apparaît dès lors comme un homme médiocre, avide de la récolte des autres étant lui-même un non-producteur et un consommateur par excellence. Il ne fait montre d'aucun génie créateur, au contraire il est un partisan du moindre effort. L'amour de la facilité qui anime les Africains les place dans un conservatisme alarmant leur empêchant de s'adapter au monde en perpétuel changement. L'homme médiocre est comme nous le dit Ebénézer Njoh Mouéllé Celui-là « *qui ne compte que sur l'effort d'autrui, la peine d'autrui, le travail, d'autrui ; c'est un consommateur et rien que cela. Le médiocre récolte plus ou veut récolter là où il n'a pas*

¹⁶⁵ A. KABOU, *Op.cit.*, p.7.

¹⁶⁶ *Ibid.*, pp.32-33.

¹⁶⁷ Google, consulté le 04 octobre 2023, 8h 06.

¹⁶⁸ A. KABOU, *Op.cit.*, p.24.

semé. C'est l'homme prêt à vendre jusqu'à son âme, prêt pour toutes sortes de compromissions et de marchés »¹⁶⁹.

2. La pseudo africanisation comme obstacle au développement de l'Afrique subsaharienne contemporaine

Aux lendemains des indépendances, on a vu naître une tendance en Afrique qui décrivaient les us, les coutumes à la manière des Bantoues et les présentent comme une philosophie. Cette tendance a été portée par des auteurs tels que le Révérend père Belge Placide Tempels, Basile Juléat Fouda, Alexis Kagamé, Alassane Nda'w, John Mbiti, Paulin Houtondji. Ils ont nommé cette tendance ethnophilosophie. Celle-ci peut être définie comme une tendance qui affirme l'existence d'une philosophie africaine authentique, modérée et véhiculée à travers les mythes, les contes, les légendes, les dictons, les aphorismes etc. Paulin Houtondji corrobore cette définition lorsqu'il déclare ce qui suit : « *J'appelle philosophie africaine un ensemble de textes : l'ensemble, précisément, des textes écrits par des Africains et qualifiés par leurs auteurs mêmes de « philosophiques ».* »¹⁷⁰. Ce mouvement a été lancé pour revendiquer une authenticité humaine, au lieu de s'atteler à la reconquête de la souveraineté africaine prise en captivité par l'Occident, il a plutôt contribué au conservatisme des mentalités rétrogrades opposées au développement et a conduit l'Afrique dans un nouvel obscurantisme. Tel est également le constat que fait Ernest-Marie Mbonda lorsqu'il affirme qu' : « *il existe de nos jours une littérature très abondante, [...] sur la question des revendications liées aux identités.* »¹⁷¹.

Parler de conservatisme ici revient à dire que non seulement les Africains ont conservé leurs comportements opposés au développement, mais aussi qu'ils ont volontairement décidé de s'emprisonner dans le passé. Notre auteure pense à cet effet qu'ils ont voulu ressusciter l'africanisation mais qu'ils l'ont mal comprise. L'africanisation peut être définie comme étant un processus visant à promouvoir et à renforcer les cultures, les valeurs et les traditions africaines dans tous les domaines de la vie, en l'occurrence de l'éducation, la politique, de l'économie, bref de la société en général. Il s'agit d'une approche qui cherche à réduire l'influence des cultures étrangères en Afrique et à promouvoir l'identité africaine. Axelle Kabou également milite pour une réappropriation de l'identité africaine, pour une prise en charge de son propre

¹⁶⁹ E. NJOH MOUELLE, *De la médiocrité à l'excellence, Op.cit.*, pp.120-121.

¹⁷⁰ P. HOUNTONDJI, *Sur la « philosophie Africaine » : Critique de l'ethnophilosophie*, Paris-V^e, François Maspero, 1977, p.11.

¹⁷¹ E-M. MBONDA, *Justice ethnique : Identité ethnique, reconnaissance et représentation politique*, Paris, Presse de l'université Laval, 2009, p.10.

développement ; en utilisant les sources et les savoirs locaux. À cet effet, elle ne condamne pas l'africanisation elle-même, mais la mauvaise compréhension de celle-ci par les Africains.

Notre auteure démontre que les Africains sont demeurés dans une herméneutique infernale, dans la mesure où l'Africanisation à laquelle ils font recours est mal comprise et mal appliquée. Celle-ci s'est limitée aux aspects superficiels tels que la langue, les vêtements, sans prendre en compte les valeurs, les cultures, l'économie, la politique, et les traditions africaines qui représentent l'emblème de la souveraineté. Ces africains sous prétexte d'avoir été déshumanisés, fragilisés et meurtris par les causes traditionnelles du sous-développement présentés dans notre première partie d'investigation, ont décidé de recourir à cette pseudo africanisation afin de prétendre remplacer l'image du blanc par celle du noir. Mieux de retirer le drapeau du colon vainqueur en Afrique et d'implanter celui de l'ancêtre noir déchu et vaincu à domicile.

Axelle Kabou peut donc dire sans ambages que cette africanisation n'est qu'une utopie car « *la véritable africanisation reste à inventer* »¹⁷². En effet, la culture qui se définit comme un « *ensemble des connaissances qu'une société transmet et valorise, spécialement celles qui portent sur le passé de l'humanité (son histoire, ses croyances, ses œuvres).* »¹⁷³, se doit d'être authentique car, elle est-ce qui différencie l'homme de l'animal, elle est sans doute propre à chaque peuple, mais elle est susceptible d'amélioration, de perfectionnement. Jean-Jacques Rousseau, en affirmant que l'homme est un être perfectible¹⁷⁴, montre que la différence entre les hommes ne se situe nullement pas au niveau naturel, mais plutôt au niveau culturel.

Axelle Kabou pense que l'africanisation en soi n'est pas un frein au développement de l'Afrique, mais que la compréhension erronée de celle-ci, et les politiques qui en découlent sont des obstacles à son développement, et ce sur plusieurs plans. Selon elle, l'occidentalisation de l'Afrique a généré une confusion culturelle dans les sociétés africaines, ce qui a conduit à la négligence des connaissances et des pratiques locales au profit de la duplication des modèles occidentaux. Cela a conduit à la dévaluation de la culture africaine ainsi qu'à la perte de confiance des africains en leurs propres capacités créatrices.

Cela est visible par une absence de projet véritable permettant à l'Afrique de prendre son envol et de sonner le glas de cette prise en otage de sa souveraineté. Loin de favoriser un quelconque développement, cette pseudo africanisation pour notre auteure a conduit à un repli

¹⁷² A. KABOU, *Op.cit.*, p.49.

¹⁷³ A. COMTE-SPONVILLE, *Op.cit.*, p.217.

¹⁷⁴ J.-J. ROUSSEAU, *Discours sur les fondements et l'inégalité parmi les hommes*, Paris, Flammarion, 1992, p.124.

sur soi, un isolationnisme, mieux un protectionnisme culturel. Cela est visible au niveau éducationnel. À ce propos elle déclare ce qui suit :

L'Afrique d'aujourd'hui a une conscience insulaire voire concentrationnaire d'elle-même ; elle se croit, en outre, obligée d'endosser comme un manteau réversible le costume qui lui a été taillé par Tempels [...] A force de lutter contre leur prétendu complexe de dépendance à l'égard de l'homme blanc, les Africains se sont tout simplement perdus de vue¹⁷⁵.

Les Africains s'appuient sur une conception fixiste qui réclame le droit à la différence et étouffe le changement de mentalités susceptibles de promouvoir le développement. Notre auteure exploite la valeur métaphorique du personnage de « *Vendredi* »¹⁷⁶ pour mettre en exergue l'obsession paralysante d'éternels persécutés derrière laquelle se camouflent les Africains. En effet, Ils s'attachent aux chimères d'un retour au passé ancestral merveilleux au lieu de s'atteler à construire un avenir fructueux avec des moyens efficaces. À cet effet, Axelle Kabou déclare que :

Quiconque a séjourné, ne serait-ce que brièvement, en Afrique noire, fût-ce dans une capitale, sait à quel point l'Africain est loin d'être en danger d'occidentalisation, quoi que ce mot veuille dire. Or, grassement nourri par l'Afrique humiliée, Vendredi multiplie les faux débats, et en vivra encore longtemps si l'on n'y prend garde: enracinement, aliénation, retour aux valeurs du terroir, africanisation, héros résistants, etc.¹⁷⁷.

Axelle Kabou désapprouve les maladresses initiales des leaders Africains, autant qu'elle rejette la thèse du libéralisme économique mise en avant comme étant la condition sine qua none du salut de l'Afrique. Elle convie l'Afrique à repenser ses relations économiques, surtout de faire montre de « *combativité* », de « *créativité* » et d'« *audace* » pour engager un développement adéquat. Elle s'en prend donc aux politiques inefficaces d'authenticité et à cette mauvaise compréhension de l'africanisation. Pour elle, l'idéologie d'africanisation s'est révélée être une imposture préjudiciable aux masses. L'enseignement qui devait produire des catalyseurs, ne fournit que des cerveaux sclérosés, figés sur un idéalisme archaïque. La gestion de l'Afrique se fait souvent de façon anachronique et rétrograde. Nous fait-elle savoir en ces termes :

Il faudrait donc commencer par évacuer ce blocage ou s'attendre à ce qu'une fois l'échec des politiques d'austérité consommé, l'Afrique revienne à une situation d'impuissance déjà vécue, et qu'elle y réponde, comme dans le passé, par un repli dépité sur soi, au lieu de faire preuve de combativité¹⁷⁸.

¹⁷⁵ A. KABOU, *Op.cit.*, p.44.

¹⁷⁶ Concept emprunté à D. DEFOE, *Robinson Crusoe*, Genève, Éditions de l'Éventail, 1983.

Ici, *Vendredi* symbolise à la fois le bon sauvage et le complexe de dépendance du primitif à l'égard de l'homme blanc.

¹⁷⁷ A. KABOU, *Op.cit.*, p.55.

¹⁷⁸ *Ibid.*, p.84.

Elle estime donc que les Africains récusent le développement afin de ne pas perdre leur identité, mais aussi pour ne pas porter atteinte à leur environnement et sombrer dans les travers des sociétés industrialisées. Ils jaugent, écrit-elle, que le développement incombe aux Occidentaux qui ont, par la traite négrière et la colonisation, gravement perturbé leurs pays¹⁷⁹. A cet effet, le développement de l'Afrique doit donc être pris en charge par ces anciens colons ; ce qui pour Axelle Kabou n'est qu'une absurdité, une ineptie. Car :

Tout peuple est, en première et en dernière analyse, responsable de l'intégralité de son histoire, sans exclusive. Cette idée mérite d'être ressassée dans une Afrique où l'on n'a que trop tendance à croire que les intérêts d'un peuple peuvent être défendus par des étrangers : c'est un non-sens historique, une véritable absurdité. L'Afrique doit comprendre qu'elle a, ne serait-ce que par dignité tout à perdre à exogénéiser les causes de son arriération, ou à en parler de façon abstraite.¹⁸⁰

Pour elle, les Africains ne perdront pas leur identité en s'ouvrant aux autres cultures, mieux en leur empruntant ce qui leur manque : un homme ouvert à la culture de son temps s'appelle un homme cultivé. Non pas un aliéné, encore moins un métis culturel. Il ne s'agit donc pas pour les Africains de rejeter leurs cultures, leurs traditions non plus. Mais de s'ouvrir aux autres, de leur emprunter ce qui leur manque pour se développer. En d'autres termes, il faudrait que les Africains cessent de croire que l'esprit scientifique leur est impropre, ils doivent rompre avec ces barrières identitaires opposées au développement.

On mesure l'urgence qu'il y a à déculpabiliser la jeunesse africaine face à « la chose du Blanc », à la sortir des griffes de l'africanisme dépité qui lui sert de badge identitaire. Car enfin, partout ailleurs, un homme ouvert à la culture de son temps s'appelle un homme cultivé. Il s'ensuit qu'un Africain imprégné des discours actuels du monde, n'est ni un aliéné, ni un métis culturel, mais... un homme cultivé¹⁸¹.

Elle poursuit son analyse en démontrant que l'ouverture et l'emprunt à d'autres cultures favoriseraient le développement, or l'Africanisation dont il est ici question prône le renfermement de l'Afrique sur elle-même. L'Afrique pour elle ne devrait pas se résigner face aux autres civilisations, elle devrait comme l'Europe s'ouvrir aux autres, leur emprunter ce qui leur manque et qui pourra les aider dans leur quête, et si possible le façonner à leur image ; c'est sans doute ce qui l'amène à dire ce qui suit :

Ainsi, le reste du monde sait désormais que le développement est plus largement dû à l'emprunt intelligent à d'autres civilisations qu'au génie intrinsèque d'un peuple. Les Africains, feignent de l'ignorer et refusent surtout

¹⁷⁹ *Technical Centre for Agricultural and Rural Cooperation*, <https://hdl.handle.net/10568/60001>, mis en ligne le 03-23-2015, à 11h 05 :51, consulté le 11-06-2023 à 17h 47.

¹⁸⁰ A. KABOU, *Op.cit.*, p.114.

¹⁸¹ *Ibid.*, p.151.

d'admettre, lorsqu'ils dénoncent la prospérité de l'Occident, que celle-ci est due, au moins autant, à l'exploitation des pays de la périphérie qu'à son génie scientifique propre, qui lui-même est le résultat de la réappropriation judicieuse d'inventions étrangères [...] ¹⁸².

Le refus de développement, explique-t-elle, vient d'une fausse conception manichéiste ¹⁸³ qui voit en l'Afrique une antithèse de l'Europe. Par conséquent, tout emprunt des valeurs européennes indispensables au développement est vu avec méfiance ¹⁸⁴. C'est ainsi que :

À peine sortie du monde manichéiste précolonial, l'Afrique a vécu le dualisme colonial, puis s'est engouffrée dans la dichotomie tiers-mondiste de l'impérialisme et de l'exploité, avant de s'embourber dans le néoprimitivisme heureux de ses amis africanistes. Aujourd'hui, elle est sur le point de crever par asphyxie dans le résistancialisme griffu [...] ¹⁸⁵.

Axelle Kabou pense que, pour stimuler le développement économique, il est nécessaire que les Africains réaffirment leur identité culturelle, qu'ils défendent leurs valeurs et qu'ils utilisent leurs savoir-faire locaux pour développer une économie plus durable et résiliente. Elle soutient également l'idée selon laquelle le développement de l'Afrique noire nécessite des décideurs locaux qui ont une compréhension claire des réalités africaines et qui sont capables de mettre en place des initiatives économiques endogènes. Elle pense donc que l'affirmation de la culture africaine serait plutôt un catalyseur qu'un frein pour le développement économique de l'Afrique, à condition que cela soit fait de manière réfléchie et de manière à utiliser les connaissances et les pratiques locales pour favoriser une croissance économique durable.

Il est, par conséquent, urgent de redéfinir ces catégories, de voir jusqu'à quel point elles résistent à l'analyse; il est urgent de scier les barreaux culturels derrière lesquels les Africains crient leur africanité au monde depuis un demi-siècle, en prenant soin d'écarter de leur paysage conceptuel tout ce qui pourrait permettre de donner des bases solides et élargies à cette identité ¹⁸⁶.

Notre auteure explique que la compréhension erronée de l'africanisation s'est manifestée de plusieurs manières, ce qui a eu des conséquences négatives sur le développement économique de l'Afrique. Tout d'abord, elle souligne que celle-ci a conduit à l'imitation aveugle des modèles occidentaux, bien qu'ils soient inadaptés aux réalités africaines. Cela a également conduit à une absence de prise en compte des éléments spécifiques de la culture africaine, qui

¹⁸² *Ibid.*, p.103.

¹⁸³ Le manichéisme est une religion, et une philosophie dualiste qui enseigne que le monde est le résultat entre deux forces opposées et éternelles : la lumière et les ténèbres, le bien et le mal.

¹⁸⁴ *Technical Centre for Agricultural and Rural Cooperation*, <https://hdl.handle.net/10568/60001>, mis en ligne le 03-23-2015, à 11h05:51, consulté le 11-06-2023 à 17h47.

¹⁸⁵ A. KABOU, *Op.cit.*, p.102.

¹⁸⁶ *Ibid.*, p.103.

sont pourtant nécessaires au développement économique du continent. De plus, elle soutient que cette compréhension erronée de l'africanisation a également conduit à la négligence de la contribution des savoirs et pratiques locaux ; car ils ont été considérés comme moins valables que ceux hérités de la colonisation. Elle pense que cela a conduit à une perte de confiance en soi et en la capacité des Africains à résoudre eux-mêmes leurs problèmes. D'où elle revient sur ce concept de « *vendredisme* » qui « *est le propre d'une conscience humiliée inapte à s'affirmer avec dignité et dans les faits, et usant de subterfuges divers pour transformer la honte, la lâcheté, la médiocrité et la paresse en objets d'admiration* »¹⁸⁷.

Elle propose un métissage culturel qui pour elle désigne le mélange des cultures africaines et occidentales. Elle considère que ce métissage culturel est une richesse pour l'Afrique, mais qu'il doit être accompagné d'une réappropriation de l'identité africaine et d'une valorisation des cultures locales. Pour elle, le développement de l'Afrique passe par la reconnaissance et la valorisation de cette diversité culturelle, ainsi que par la promotion d'un dialogue interculturel respectueux et égalitaire entre les différentes cultures en présence sur le continent. Cela va de pair avec ce que Marcien Towa nomme *iconoclasme révolutionnaire*¹⁸⁸. Celui-ci consiste pour lui à procéder d'abord à une rétrospection, c'est-à-dire faire un examen critique de son être intérieur. Ensuite, faire une rupture épistémologique avec tout ce qui entache nos efforts de développement, et enfin s'ouvrir au monde extérieur, c'est-à-dire prendre chez l'autre ce qui nous manque et qui est susceptible de nous aider dans notre quête. Or, nous dit Axelle Kabou : « *Les Africains continuent donc de croire que la renaissance de leur culture anté-coloniale est la condition préalable de leur développement* »¹⁸⁹.

En effet, savoir rester soi-même ne veut pas pour autant dire vivre en autarcie, sans rapport avec le monde extérieur. Mais, c'est choisir dans cet extérieur ce qui ne spolie pas notre identité. Ainsi, ce travail de discernement critique que promeuvent Marcien Towa et Axelle Kabou fait apparaître plusieurs façons possibles d'utiliser ou de concevoir la tradition sur le plan de l'analyse politique et de l'action directe. La tradition doit être considérée comme une mémoire vigilante en ce sens qu'elle permet d'énoncer toutes les attitudes qui rappellent la servitude d'autre fois. Devenue théorie révolutionnaire, cette tradition doit être considérée comme un modèle d'identification critique et non un corpus clos. Et, comme synthèse, cette tradition doit être prospective, présentant un projet, celui d'un nouveau monde avec de nouvelles relations humaines, d'un regard nouveau sur le réel qui inspire l'audace en vue de refaire les règles du

¹⁸⁷ *Ibid.*, p.54.

¹⁸⁸ M. TOWA, *Essai sur la problématique philosophique dans l'Afrique actuelle*, *Op.cit.*, p.52.

¹⁸⁹ A. KABOU, *Op.cit.*, p.103.

jeu de la nouvelle société. Ainsi, on aura réalisé l'unité de la théorie et de la politique dont parle Kwamé Nkrumah et que préconise Marcien Towa lorsqu'il martèle que : « *L'iconoclasme révolutionnaire constitue la voie unique conduisant à la fois à l'émergence d'une humanité africaine rajeunie et robuste et à l'authenticité* ». ¹⁹⁰.

En somme, il apparaît que les mentalités africaines sont un frein au décollage de l'Afrique, elles maintiennent les africains prisonniers du passé, ce qui contribue au conservatisme. En effet, à cause de cette mentalité, les Africains ne mettent pas véritablement des moyens efficaces en jeu pour reconquérir la souveraineté de leur continent tenu en captivité, non pas par l'Occident comme l'ont pensé plusieurs analystes, mais plutôt par les us les traditions et les coutumes africaines. Les Africains sont donc pour notre auteure les principaux responsables de la déliquescence de leur continent. Nous pouvons donc conclure avec Axelle Kabou que : « *L'Afrique est à la fois sous-développée et sous-analysée. Nous avons vu que les discours dominants sur les causes du sous-développement se fondaient sur des types d'hommes inexistantes et sur des réalités historiques tronquées [...]* » ¹⁹¹.

¹⁹⁰ M. TOWA, *Essai sur la problématique philosophique dans l'Afrique actuelle*, Op.cit., p.52.

¹⁹¹ A. KABOU, Op.cit., p.86.

CHAPITRE V : LA CRISE DE GOUVERNANCE EN AFRIQUE

Parler de crise de gouvernance ici, revient à présenter les maux internes d'ordre politique qui portent préjudice à la souveraineté africaine, et qui favorisent le sous-développement dans la sous-région subsaharienne. En d'autres termes, dans ce chapitre il nous reviendra de présenter les causes pour lesquelles les institutions politiques africaines ne fonctionnent pas efficacement. Axelle Kabou explique que cette crise est due à un déficit de l'éthique responsabilité ; cette éthique pour elle a été substituée par une mentalité individualiste et consumériste allant à l'encontre des valeurs traditionnelles de solidarité et de responsabilité envers la communauté.

L'éthique responsabilité qui est la reconnaissance que chaque être humain est responsable de ses actes envers la planète et envers les autres êtres humains. Raison pour laquelle elle pense que la crise de gouvernance est la conséquence d'une responsabilité collective. C'est-à-dire celle des États Africains et des citoyens. Axelle Kabou est : « *Convaincue qu'il n'y a d'hommes politiques ex nihilo, encore moins de société sans mentalités* »¹⁹². Cela implique donc le fait que ce déficit est l'apanage d'une responsabilité généralisée.

Pour pallier à ce défaut, il faudrait que chacun puisse reconnaître son implication dans cette situation déshonorante, et puisse s'impliquer réellement à la renaissance d'une Afrique prospère et autonome. C'est dans ce sens qu'il faut comprendre l'ancien Président de la Commission de l'Union Africaine Jean Ping lorsqu'il affirme que :

Les générations présentes et celles de demain se doivent de s'approprier toutes les idées pertinentes et novatrices qui y sont exprimées et en faire une boîte à outils dans l'exercice de leurs responsabilités quotidiennes. L'Afrique tout entière en sortira grandie¹⁹³.

Ce qui nous amène donc à nous pencher sur les impotences de la gouvernance en Afrique noire.

¹⁹² *Ibid.*, p.12.

¹⁹³ Jean PING, cité par René N'guettia Kouassi, *L'Afrique : un géant qui refuse de naître La solution, c'est de tout reprendre à zéro*, Paris, L'Harmattan, 2015, p.14.

1. L'attentisme politique

L'attentisme politique est le comportement des gouvernants africains à attendre des suggestions ou des instructions de la part des Occidentaux à chaque fois qu'ils font face à une situation ou qu'ils doivent prendre des décisions importantes concernant la gestion des affaires internes de leurs États. En effet, Axelle Kabou pense que la plupart, pour ne pas dire tous les gouvernements africains reçoivent leur feuille de route des bailleurs de fonds Occidentaux. Ils adoptent aveuglément les modèles occidentaux, agissent par suivisme, sans un quelconque examen critique. Ceux-ci pour elle, n'ont guère confiance en eux-mêmes, ils ne se sentent même pas responsables de la situation de leurs États, encore moins du bien-être de leurs citoyens. Or, l'État est en responsabilité quant au bien-être de ses citoyens¹⁹⁴. Les gouvernants sont censés être des poissons volants¹⁹⁵, des lanternes qui doivent éclairer la cité. C'est à eux que revient la lourde tâche de prendre des décisions importantes pour la bonne marche de leurs pays, de leur continent, et non d'être des simples marionnettes à la merci des marionnettistes.

Vu le statut quo de l'Afrique subsaharienne, nul ne peut douter qu'elle se trouve dans un état d'urgence, qu'elle a besoin de rédempteur pour faire basculer la donne. Celui-là même que Friedrich Nietzsche qualifie de « *surhomme* » dans son ouvrage *Ainsi parlait Zarathoustra*. Nous sommes donc bienveillant de penser comme lui que face à : « *Ce présent avarié [...] il faudra bien que nous vienne l'homme rédempteur* »¹⁹⁶. Il est donc clair, que ces gouvernants sont loin de remplir convenablement cette mission de rédempteurs qui est la leur. C'est dans ce sens qu'il faut comprendre Axelle Kabou lorsqu'elle dit qu'il « *Il n'est plus commode de faire l'aumône au coin de la rue, mais d'acculer la société à concevoir des politiques de développement susceptibles de fournir du travail au plus grand nombre, d'amener les populations à s'auto-investir dans les activités productives.* »¹⁹⁷. En d'autres termes, c'est aberrant et honteux de voir les chefs États Africains tendre incessamment la main aux institutions de Breton Woods pour ne pas dire aux Occidentaux pour quémander leur aide ; celle-ci apparaît pour eux non seulement comme une nécessité, mais aussi et surtout comme étant un dû en guise de réparation des dommages qu'auraient causés les affres de la colonisation. Il est tant que cela cesse et que les gouvernants africains jouent leur rôle premier qui est de garantir le bien-être de leurs citoyens.

¹⁹⁴ N. N. OWONO ZAMBO, *Penser la Covid 19 en Afrique*, *Op.cit.*, 2021, p.39.

¹⁹⁵ E. NJOH MOUÉLLÉ, *De la médiocrité à l'excellence*, *Op.cit.*, p.114.

¹⁹⁶ F. NIETZSCHE, *La généalogie de la morale*, Collection folio, Paris, Gallimard, 1971, p.109.

¹⁹⁷ A. KABOU, *Op.cit.*, p.162.

En effet, Axelle Kabou pense que la classe dirigeante africaine brille par son incapacité à prendre des décisions importantes pouvant faire bouger les choses, celle-ci n'est mue d'aucun désir réel de développement. Pour elle, le fait de ne voir nulle part la mise en œuvre d'une stratégie de développement endogène impliquant les gouvernants et les citoyens, le fait d'attendre que tout nous soit proposé ou dicté relève d'un rejet du développement. On a l'impression que les Africains se plaisent plutôt dans cette situation. Fort de ce constat, notre auteure affirme que : « *La dégradation évidente de la situation africaine, quel que soit le domaine considéré, n'est pas le produit d'une génération spontanée, mais le résultat d'une politique délibérée d'imperméabilisation des sensibilités et des esprits à toute position* »¹⁹⁸. Pour Axelle Kabou, le rejet du développement est si bien entretenu et voilé que l'œil le moins exercé ne pourrait apercevoir facilement. Pour y arriver, elle soumet le quotidien africain à un examen critique afin de déceler les véritables mobiles qui alimentent cette crise. « *Le rejet du développement ne s'affiche nulle part ; il se débusque, se déterre sous le costard trois pièces ou sous le grand boubou du traditionaliste* »¹⁹⁹.

À cet effet, notre auteure peut donc dire avec certitude que la crise actuelle de l'Afrique n'est pas le produit du hasard, encore moins une damnation de Dieu comme certains Africains pensent. Mais au contraire, elle semble être requise par les Africains, et préservée afin de perdurer, dans la mesure où ceux-ci ne fournissent aucun effort pour se tirer d'affaires. C'est ce qu'elle nous laisse comprendre lorsqu'elle martèle que : « *L'Afrique est sous-développée et stagnante parce qu'elle rejette le développement de toutes ses forces* »²⁰⁰. Le refus du développement de l'Afrique pour notre auteure ne se clame pas, et ne se constate nulle part ; il se débusque dans les contre-performances des Africains, l'interruption et la stagnation dans leurs actions quotidiennes. En réalité, l'essayiste camerounaise pense que les Africains brillent foncièrement par leurs contre-performances accompagnées d'une dénégation des responsabilités. Les gouvernants africains sont des bons rhéteurs ; aux yeux de notre auteure, ceux-ci font montre d'un esprit de bricolage, de navigation à vue, ils n'ont aucune vision endogène du progrès, encore moins un plan d'aucun. Et pour voiler les yeux à l'opinion publique et internationale, ils font recours à l'usage des discours creux. C'est sans doute ce qui amène notre auteure à dire que :

Les contre-performances de l'Afrique noire peuvent être considérées comme des manifestations du refus du développement car, rien dans l'état actuel des

¹⁹⁸ *Ibid.*, p.26.

¹⁹⁹ *Ibid.*, p.27.

²⁰⁰ *Ibid.*, p.26.

recherches en matière de développement, ne permet d'affirmer avec certitude que l'Afrique est mue par un indiscutable désir de progrès²⁰¹.

Selon Axelle Kabou, c'est ce qui amène les Africains à vivre sous le joug de la dépendance. Elle stipule à cet effet que cette dépendance est l'apanage des mentalités « *momifiées à l'extrême, incapables de se mouvoir à la vitesse des exigences de sa situation catastrophique, sourdes aux réalités du monde depuis quatre siècles* »²⁰². Les Africains compromettent eux-mêmes leurs développements ; en ceci que, non seulement ils ne ménagent pas véritablement d'efforts pour lutter contre les apories du développement, mais aussi et surtout parce qu'ils confient le sort de leur développement aux non-Africains. Ils pensent que ceux-ci sont plus investis à les hisser au même rang qu'eux, soit par pure philanthropie, soit par obligeance due aux faits historiques. Elle pense donc que c'est ce qui amène ces derniers à dilapider eux-mêmes leurs ressources. Axelle Kabou nous fait savoir qu'au lieu de mobiliser les ressources premières, les Africains « *gaspillent plutôt leurs maigres ressources, sabotent tout ce qui pourrait fonctionner durablement au profit du plus grand nombre. Ils détestent la cohérence, la transparence, la rigueur, refusent la méthode, l'organisation. A tous les échelons, la faveur va systématiquement au bricolage, à l'improvisation, à la navigation à vue* »²⁰³.

Au vue d'une telle mentalité, d'un tel comportement, on est enclin de donner raison à Axelle Kabou. Car, comment comprendre que l'Afrique décide parfois d'adopter des solutions exogènes alors qu'elle a des solutions endogènes à porter de mains comme ce fut le cas lors de la pandémie de la Covid-19 où nous avons vu plusieurs pays africains importés des médicaments de l'Occident, alors qu'ils avaient des solutions herbothérapeutiques efficaces à l'éradication de ce virus, que certains ont refusé de consommer sous prétexte que la posologie dépendait du fabricant et non d'un comité d'experts. Si l'Afrique a été le continent le moins touché, ça n'a pas été grâce à ces puissances développées qui au contraire ont connu plus de pertes, mais grâce à la somme des efforts africains pour barrer la voie à cette pandémie. Grâce à la covidattitude, chaque État a mis sur pied des moyens barrières efficaces pour barrer la voie à la propagation de la pandémie, non pas par suivisme, mais en toute liberté.

C'est ce que nous fait comprendre l'universitaire Camerounais Nathanaël Noël Owono Zambo lorsqu'il définit la covidattitude en ces termes : « *La covidattitude est un état d'esprit doublé d'un type de comportement approprié qu'il s'agit d'adopter face à la propagation de la maladie et en conformité à l'ensemble de mesures envisagées. Seulement, il ne s'agit pas d'un*

²⁰¹ *Ibid.*, p.7.

²⁰² *Ibid.*, p.24.

²⁰³ *Ibid.*, p.23.

suivi ou d'une adhésion servile à des solutions thérapeutiques questionnables. »²⁰⁴. A ce propos, Hubert Mono Ndjana ajoute que : « *L'Afrique et les Africains doivent, résolument se départir de ce qui ressemble à une léthargie technoscientifique assortie d'une forme de religiosité débridée. Il en va de même, en ce qui concerne la dépendance vis-à-vis des solutions exogènes en matière d'innovation et de développement.* »²⁰⁵.

Tout ceci démontre à suffisance que les gouvernants africains sont réfractaires à leur propre développement, ils gaspillent matières premières, argent, embrigadent les esprits créatifs. En effet, la classe dirigeante qu'Axelle Kabou qualifie d'élite occidentalisée,²⁰⁶ aliénée²⁰⁷ se comporte comme des étrangers au sort de l'Afrique. René Dumont disait déjà à ce propos que : « *Les élites parlent comme nous, et souvent mieux que nous, pensent, vivent et mangent à la française.* »²⁰⁸. A sa suite, Thomas Sankara dira que :

Cette crainte se justifie d'autant plus que la petite bourgeoisie africaine diplômée, sinon celle du Tiers Monde, soit par paresse intellectuelle, soit plus simplement parce qu'ayant goûté au mode de vie occidental, n'est pas prête à renoncer à ses privilèges. De ce fait, elle oublie que toute vraie lutte politique postule un débat théorique rigoureux et elle refuse l'effort de réflexion qui nous attend. Consommatrice passive et lamentable, elle se regorge de vocables fétichisés par l'Occident comme elle le fait de son whisky et de son champagne, dans ses salons à l'harmonie douteuse.²⁰⁹.

Il poursuit en disant qu' :

On recherchera en vain depuis les concepts de négritude ou d' "African Personality" marqués maintenant par les temps, des idées vraiment neuves issues des cerveaux de nos "grands" intellectuels. Le vocabulaire et les idées nous viennent d'ailleurs. Nos professeurs, nos ingénieurs et nos économistes se contentent d'y adjoindre des colorants parce que, des universités européennes dont ils sont les produits, ils n'ont ramené souvent que leurs diplômes et le velours des adjectifs ou des superlatifs²¹⁰.

Notre auteure pense donc qu'en s'abstenant de mener des recherches approfondies sur les véritables causes du sous-développement de l'Afrique, et en épousant aveuglément l'idéologie des penseurs étrangers tels que René Dumont, ces élites africaines ont « *empoisonné l'âme nègre authentique, ce qui leur a permis de faire l'économie d'une réflexion salutaire sur le rapport des Africains à la notion de développement* »²¹¹ . Car, cela plonge à nouveau l'Afrique dans le paternalisme. Comment comprendre que les Africains puissent laisser des

²⁰⁴ N. N. OWONO ZAMBO, *Penser la Covid 19 en Afrique, Op.cit.*, p.13.

²⁰⁵ H. MONO NDJANA, préface de l'ouvrage, *Penser la Covid 19 en Afrique, Op.cit.*, p.11.

²⁰⁶ A. KABOU, *Op.cit.*, p.58.

²⁰⁷ *Ibid.*, p.71.

²⁰⁸ R. DUMONT, M-F. MOTTIN, *Op.cit.*, p.201.

²⁰⁹ T. SANKARA, *Discours à la 39^{ème} session de l'assemblée générale de l'ONU*, le 4 octobre 1984.

²¹⁰ *Id.*

²¹¹ A. KABOU, *Op.cit.*, p.131.

non-Africains qui ignorent tout de l'Afrique, de ses réalités intrinsèques leur dire de quoi souffre l'Afrique ? Cette initiative est loin d'être philanthropique encore moins salutaire pour l'Afrique.

En affirme à cet effet que : « *Les Africains pensent généralement qu'il n'existe en Afrique ni idéologie, ni doctrine susceptibles de sous-tendre notre développement et que, par conséquent, ils vont les rechercher ailleurs.* »²¹². Dit autrement, les Africains ont tendance à croire qu'il n'y a pas d'idéologie ou de doctrine spécifiquement africaine qui puisse servir de base à leur développement. En conséquence, ils cherchent des idées et des modèles de développement ailleurs, souvent en s'inspirant des idéologies occidentales. Cela peut être dû à une perception de manque de vision ou de cohésion idéologique en Afrique, ou encore à une croyance que les idées étrangères sont plus avancées ou meilleures pour le développement. Cette citation soulève également la question de l'importance de développer des idéologies et des doctrines propres à l'Afrique pour guider son développement.

Allant dans ce même sens, Tibor Mende ne manque pas de souligner que : « *Le sous-développement est vécu aujourd'hui par les non-Occidentaux. Mais la plupart de ceux qui analysent ces symptômes ou construisent des théories sur ces origines ou la façon de l'éliminer sont des occidentaux ou des intellectuels occidentalisés [...]* »²¹³. Axelle Kabou pense que si l'élite africaine s'était vraiment axée à cette tâche, elle aurait trouvé une réponse viable aux questions incontournables suivantes : pourquoi ces modèles de développement importés d'ailleurs n'ont pas trouvé de vent favorable en Afrique ? Mieux, pourquoi malgré ses nombreuses richesses l'Afrique demeure sous-développée ? Et il n'y a pour elle qu'une seule réponse possible le problème de l'Afrique, c'est l'Africain, raison pour laquelle : « *Aucun pays africain n'a, par ses capacités d'organisation, atteint, à ce jour, le stade de potentielle fertilité où les capitaux pourraient jouer un rôle fécond. La fonction contrôle, par exemple, est inexistante, et celle de motivation totalement inconnue.* »²¹⁴.

Pour notre auteure, lorsque René Dumont blanchit la race noire de son implication dans le sous-développement de l'Afrique et repose le tort sur les siens, il a pour dessein d'endormir les consciences africaines, d'endoctriner celles qui seront tenter de mener des recherches sur la question afin de fausser au préalable leur jugement car étant pour la plupart des assimilés, ces essayistes Africains ne suivront que la voie de leurs paternels. Ce n'est donc pas par amour, encore moins par altruisme que ces non-Africains proposent des modèles de développement

²¹² A. WADE, *Op.cit.*, p.77.

²¹³ T. MENDE, *De l'aide à la recolonisation*, Paris, Seuil, 1979, p.23.

²¹⁴ A. KABOU, *Op.cit.*, p.24.

aux Africains. C'est dans ce sens que René Dumont, le prétendu Messie de l'Afrique dira lui-même que :

Toutes nos approches Européennes du « sous-développement » reflètent un certain paternalisme, un mépris de l'Africain, qui les a pourtant adoptées. Nous l'avons trop facilement persuadé qu'il était incapable d'élaborer son modèle de développement adapté à son milieu, à sa situation économique, ses traditions, ces valeurs.²¹⁵.

Dit autrement, aucune approche de développement importée ne pourrait permettre à l'Afrique de se développer. Ce n'est aucunement leur réel dessein. Alors, ce n'est pas en tendant la main aux étrangers que les Africains réussiront à rompre avec les maux qui minent leur développement. Être continuellement à la merci de l'Occident, c'est accepter volontairement d'hypothéquer sa souveraineté.

Notre auteure pense que le déficit d'éthique responsabilité qui touche tous les Africains (gouvernants et gouvernés) a rendu difficile la mise en place et la consolidation des institutions démocratiques. Car, le manque de responsabilité entrave la participation active à la vie politique. En outre, les citoyens Africains doivent prendre conscience de leur rôle majeur dans le processus de développement de leur pays et assumer leur part de responsabilité au sein des sociétés autonomes et responsables. Pour Axelle Kabou, ce sont toutes ces catégories qui doivent contribuer à la reconstruction de l'Afrique, et non seulement le gouvernement. Elle pense donc que René Dumont s'est trompé en affirmant que les élites Africaines s'opposent aux masses. Elle démontre par contre que celles-ci sont à l'image de leurs citoyens. Ces élites ont pour notre auteure la même vision des choses, ils sont intimement liés et se plaisent dans cette crise. C'est ce qui l'amène sans doute à dire que :

Contrairement à ce que croit Monsieur René Dumont, les élites « occidentalisées » et les masses paysannes ne s'opposent pas en Afrique noire, mais se fondent dans une perception identique du contenu de la vie sociale. C'est donc une erreur de dire que les masses africaines ne méritent ni leurs intellectuels, ni leurs dirigeants politiques: ceux-ci sont très exactement à leur image.²¹⁶.

Pour Axelle Kabou ce déficit de l'éthique responsabilité est généralisé ; les responsabilités sont partagées et aucune classe sociale ne se plaint du climat qui règne. Au contraire il existe une entente pacifique entre elles, ce qui fait en sorte que cette situation perdure et transcende des générations ; elle est comme un patrimoine qui se transmet de générations en générations. À cet effet, elle ajoute que :

²¹⁵ R. DUMONT, MF. MOTTIN, *Op.cit.*, p.37.

²¹⁶ A. KABOU, *Op.cit.*, p.131.

Au sous-développement des leaders correspond toujours celui des élites intellectuelles et des masses. Aucune dictature, fût-elle armée jusqu'aux dents, ne peut se maintenir durablement dans un pays par son seul pouvoir de répression et de corruption. Seule la préexistence d'un terrain social et culturel favorable explique que de tels régimes puissent prendre racine et prospérer.²¹⁷.

Les africains, toutes les classes confondues se déresponsabilisent de leurs responsabilités et revendiquent sans cesse le changement sans pour autant eux-mêmes changer leurs comportements. Les mentalités de ceux-ci sont pour notre auteure opposées au développement. Le changement doit donc commencer en chaque Africain. Il ne doit pas être perçu comme étant seulement l'affaire de l'État. Encore moins celle d'un groupuscule (les élites), non plus celle des Occidentaux. Contrairement à ce que pensent les Africains, leur développement doit être pris en charge par eux-mêmes et non par des puissances extérieures. Axelle Kabou nous informe que :

Quiconque a travaillé dans le domaine du développement en Afrique noire sait à quel point l'aide étrangère est considérée par Les autorités et Les populations bénéficiaires comme une chose naturelle, et à quel point ii est difficile d'obtenir la participation des populations à la réalisation des projets, même lorsque Les priorités sont définies par elles²¹⁸.

Notre auteure conclut donc que si les Africains voulaient véritablement se développer, ils prendraient eux-mêmes des décisions importantes concernant l'avenir de leur continent ; ils n'attendraient pas une feuille de route de la part des Occidentaux. Il serait donc utopique de croire que les Africains sont mus par un quelconque désir de progrès ; la volonté africaine de développement n'est qu'un mythe, et plus l'Afrique s'embourbera dans cette crise, plus ce mythe se renforcera. C'est ce qu'elle nous fait clairement entendre lorsqu'elle affirme que :

Le mythe de la volonté africaine de développement paraît remplir trois fonctions essentielles: disculper d'avance la classe politique de tout soupçon d'incompétence en détournant les esprits vers un interminable complot international, car plus cela dure plus on a de raisons de rester au pouvoir; parquer indéfiniment les Africains dans des partis uniques censés canaliser efficacement les énergies vers des objectifs de développement singulièrement flous; engraisser une foultitude d'experts en perpétuelles missions et recherches dont l'inutilité, jaugée à l'aune de l'aggravation du sous-développement ne souffre d'aucune discussion. En d'autres termes, moins l'Afrique se développera, plus le mythe de son désir de progrès se renforcera. La volonté africaine de développement est loin d'être une évidence. Cela se sait mais ne se crie pas sur les toits²¹⁹.

²¹⁷ *Ibid.*, p.131.

²¹⁸ *Ibid.*, p.23.

²¹⁹ *Ibid.*, p.18.

Somme toutes, l'attentisme politique qui est une des preuves flagrantes du déficit de la souveraineté africaine ne favorise guère le processus de développement de ce continent ; au contraire il démontre à suffisance que les Africains refoulent de toutes leurs forces le développement dans la mesure où ils laissent le soin aux non-Africains de décider pour eux. On peut dès lors, donner raison à Axelle Kabou de penser que la transition entre la tradition et la modernité n'a pas toujours eu lieu en Afrique, les Africains semblent être restés enfermés dans ce complexe d'infériorité hérité de la colonisation.

2. La corruption

La corruption est l'utilisation abusive du pouvoir ou de l'autorité dans le but d'obtenir des avantages personnels, illégaux ou immoraux. Cela peut inclure la manipulation de procédures, les détournements de fonds publics, le favoritisme, le trafic d'influence, les pots-de-vin, etc. Transparency international définit cette dernière comme étant : « *L'abus d'une fonction publique à des fins d'enrichissement personnel* »²²⁰. Ce fléau politico-social accentue l'écart vertigineux entre les riches et les pauvres, donnant lieu à une crise de sociabilité en Afrique, elle fait obstruction à l'égalité de chances devant régir les relations humaines. C'est ce qui amène Tidiane Diakité à dire que :

En dépit des projets économiques réalisés ces dernières années, la gouvernance demeure un grave problème en Afrique [...]. À titre d'exemple, l'on n'observe que la mauvaise gouvernance entraîne de mauvaises élections, qui par ricochet, fragilise les institutions ; notamment la justice et entrave l'égalité de chance de l'Afrique.²²¹

En effet, bien qu'on retrouve la corruption dans la plupart des pays du monde, elle bat de l'aile dans les pays sous-développés, particulièrement ceux du sud Sahara. Celle-ci loin d'être une aubaine, freine considérablement l'évolution des États africains. C'est ce que nous laisse comprendre Tidiane Diakité lorsqu'il martèle ce qui suit :

Un signe qui ne trompe pas : dans tous les pays d'Afrique où j'ai vécu et que j'ai visité, je me suis toujours intéressé au regard que portaient les citoyens privés de droits, et le peuple de la liberté, les conditions de la vie politique en Afrique rendent tout vrai débat d'idées difficile, sinon impossible. La politique est un art, mais en Afrique, on en fait un pugilat, mieux un combat armé, une affaire de force brutale au point que tout militaire qui dispose d'une arme se sent une vocation à être homme politique [...]. Partout, les mêmes réflexions reviennent : « Nos dirigeants sont malhonnêtes et incapables ». Réflexions que suivent aussitôt les affirmations suivantes : « l'indépendance

²²⁰ <http://Atlasocio.com>, consulté le 06 Septembre 2023 à 8h43.

²²¹ T. DIAKITE, *Op.cit.*, p.162.

nous a apporté plus de mal que de bien ». « Les Africains sont incapables de se gouverner »²²².

Cela viendrait à dire que les dirigeants africains ont fait de la chose politique la leur, ils ont changé les règles à leurs avantages, pas de transparence, confiscation du pouvoir, la gérontocratie est la gouvernance par excellence dans la plupart de ces pays d'Afrique, etc. Ce qui réduit la participation des citoyens aux affaires publiques. En effet, la corruption mine la confiance des citoyens dans les institutions publiques et privées. La corruption est donc la somme de nos malversations multiformes car la société influence également les agirs des agents de l'États, nul ne peut prétendre être vertueux dans un monde où les individus et les institutions ne favorisent pas cela. Déjà Socrate lui-même posait la question de savoir que peut faire un homme juste dans un monde injuste ? Il est donc difficile, voire impossible de prouver son bon sens dans de tels États dans la mesure où la corruption commence au sommet de l'État.

C'est dans ce sens qu'il faut comprendre Lucien Ayissi lorsqu'il affirme que : « *La corruption est l'expression de cette finitude politique consécutive à la perversion et de la civilité des individus dont les préférences s'expriment de façon transgressive qu'il devient différent de réprimer leur tendance à destiner l'État à des finalités particulières.* »²²³. La corruption évacue en l'homme l'éthique qui a pour objet de déterminer le but de la vie humaine ainsi que les moyens pour l'atteindre²²⁴. Mieux, elle qui est la science du comportement correct²²⁵ a été remplacée en Afrique par l'éthique du profit ou de l'intérêt. C'est ce que nous fait comprendre Axelle Kabou lorsqu'elle affirme que :

La vérité est que la solidarité africaine est en voie de disparition pour n'avoir servi que des intérêts ethniques, à une époque où l'Afrique avait cruellement besoin de revoir ses discours sociaux pour donner de meilleures assises à la prospérité économique de ses populations. L'humanisme et l'hospitalité traditionnels ont été ainsi remplacés²²⁶.

D'après Transparency International, les secteurs les plus touchés en Afrique par les malversations de la corruption sont la police et la justice, les services d'Etat civil, les écoles et les hôpitaux²²⁷. Ceux-ci sabotent les efforts de développement mis en jeu. Les propos de Lucien Ayissi qui suivent corroborent à suffisance ces spéculations :

Lorsque la corruption des pouvoirs publics est endémique qu'elle affecte la justice, les forces de l'ordre et toute la gouvernance, l'État apparait comme

²²² *Ibid.*, p.46.

²²³ L. AYISSI, *Rationalité prédatrice et crise de l'Etat de droit*, *Op.cit.*, pp.127-128.

²²⁴ J. RUSS, *Dictionnaire de philosophie*, Paris, Gallimard, 1940, p.43.

²²⁵ N. N. OWONO ZAMBO, conférence à l'ENAM sur le thème : « *Éthique, Citoyenneté et mentalité de Développement* », 2 juin 2023 à 13h30.

²²⁶ A. KABOU, *Op.cit.*, p.162.

²²⁷ Google, consulté le 12 octobre 23, 6h45.

un système mafieux. Il y règne la spéculation de l'argent sale, les rackets et la spoliation des droits individuels. Un État aussi institutionnellement charançonné, motive le développement de toutes sortes de délinquance et de criminalité ; un tel État Ajoute-t-il est complice de sa propre déliquescence²²⁸.

L'administration frauduleuse des biens publics influence considérablement le processus de développement de plusieurs secteurs en l'occurrence de l'économie, de la santé, de l'éducation, de la politique. Elle compromet tout élan endogène de développement en Afrique dans la mesure où les fonds censés faire progresser ces secteurs sont généralement détournés et utilisés à des fins personnelles et égoïstes. Comment comprendre que quelqu'un puisse détourner des fonds allouer à la construction d'une école qui est sensée former les jeunes qui représentent le fer de lance de la nation, ceux-là mêmes qui ont la lourde mission d'assurer la relève de l'Afrique ? Comment comprendre qu'une personne puisse s'emparer des fonds dédiés à la construction d'un hôpital ou à l'aménagement d'une route s'il ne se plaît pas dans cet état de chose ? L'Africain pour notre auteure est celui qui sabote les efforts de développement de son États, ces dirigeants se tournent incessamment vers l'Occident qui leur octroient des fonds qu'ils s'empressent de dilapider à des fins individuelles. C'est ce que nous laisse comprendre Axelle Kabou lorsqu'elle affirme que :

L'Afrique politique paraît, pour l'instant, décidée à éluder la question : elle organise sa survie en réprimant les flambées de colère croissantes de populations littéralement asphyxiées et de jeunes pillards inquiets pour leur avenir. Dépassée par les événements, engourdie par trente années de téléalilimentation, de téléfinancement, la classe politique africaine réagit tantôt comme un toxicomane en manque, et réclame, par pur réflexe, la seringue absente de l'aide extérieure, tantôt comme un faiseur de pluie, et lance à pleins poumons des incantations vers le ciel pour détourner la manne de l'aide occidentale des pays de l'Est.²²⁹

Il est surprenant et déplorable de voir qu'au moment où l'Afrique a besoin de vulgariser la méritocratie, on assiste plutôt à une inflation du favoritisme qui est le fait d'accorder des avantages à quelqu'un par une simple faveur et non par mérite. Celui-ci est une calamité qui rame à contre-courant. Au lieu de rehausser les institutions publiques, celui-ci les conduit vers leur déchéance car le génie de ceux qui méritent réellement est ignoré, étouffé et éteint, au profit de la médiocrité et de la fainéantise de ceux qui sont choisis grâce à leurs affinités, leur appartenance tribale, leur classe sociale ou celle de leur proche qui usent de leurs pouvoirs pour leur obtenir ce poste.

On assiste dès lors à la perte des méritants, des expérimentés capables de faire changer les choses à la retenue des non méritants. Il est écœurant de voir des hauts cadres de la fonction

²²⁸ L. AYISSI, *Corruption et Gouvernance*, *Op.cit.*, p.58.

²²⁹ A. KABOU, *Op.cit.*, p.203.

publique faire le travail qui est le leur avec dédain, affichant un manque de volonté, pourtant occupant un poste influent dans l'administration. Au lieu de le faire avec amour, il semble plutôt le faire par simple formalité, n'en parlons pas du manque de compétences de certains qui se retrouvent dans des structures où ils n'ont aucune qualification, aucun diplôme. Le service public devient dès lors le contraire de ce qu'il doit être en réalité, tout devient mal organisé, mal géré, connu de tous, et personne n'ose s'en plaindre. C'est ce que nous laisse comprendre Tidiane Diakité lorsqu'il affirme que :

La corruption constitue la plaie la plus criante de l'administration africaine : on la retrouve partout, dans tous les pays d'Afrique et tous les services au point qu'elle apparaît parfois comme une pratique institutionnalisée ancrée dans les mœurs et dans les consciences. Le fonctionnaire africain a tendance à considérer l'État et le service d'État comme une vache à lait productrice d'intérêts mirobolants pour affaires privées. Aussi est-il pratiquement impossible actuellement de traiter la moindre affaire, se faire établir le dossier dans aucun service sans « graisser la patte » à ceux qui sont payés par l'État pour de tels services, à un niveau ou un autre.²³⁰

Il va même plus loin en assertant que celle-ci se retrouve dans tous les pays africains. C'est sans doute ce qui l'amène à ajouter ce qui suit :

Le procédé est le même partout, dans tous les pays d'Afrique et dans tous les services, à un niveau ou un autre. Le procédé est le même partout, dans tous les pays d'Afrique et dans tous les services. Vous déposez un dossier, à la signature, vous vous entendez toujours dire : « revenez demain pour le retrait ». Vous répète-t-on. Vous vous présentez le surlendemain ? Ce n'est pas encore fait [...] Vous revenez au bout d'un mois : « votre dossier est perdu, il faut tout recommencer »²³¹

Lucien Ayissi également ne manque pas de dénoncer ces pratiques véreuses en ces termes :

Parmi les causes institutionnelles, il y'a aussi la bureaucratie sinieuse et pénalisante qu'exploitent à leur avantage les agents véreux des services publics. La survalorisation de la qualification intellectuelle aux dépens de la compétence réelle a pour conséquence la fétichisation délirante des diplômes dont l'octroi n'obéit pas toujours aux critères scientifiques.²³²

En Afrique, on entre dans le service public avec un état d'esprit de quelqu'un qui va à la chasse²³³. Alors c'est tout à fait normal que la chose publique soit confondue à la mangeoire, dans la mesure où ceux-ci sont animés par ce que Joseph Ndzomo Molé nomme *mentalité digesto-festive*. Pour lui, l'Africain est dominé par un désir immodéré de la richesse et des

²³⁰ T. DIAKITE, *Op.cit.*, pp.71-72.

²³¹ *Id.*

²³² L. AYISSI, *Corruption et Gouvernance, Op.cit.*, p.120.

²³³ E. NJOH-MOUELLE, préface de *Jouissance et Pensée : Essai sur la ploutomanie et la mentalité digesto festive* de Joseph NDZOMO MOLE, Yaoundé, éditions du Carrefour, 2013, p.9.

honneurs en public, il est : « *un homme qui serait à la fois avare, gourmand, avide de richesses et de luxe, et esclave des plaisirs sexuels* »²³⁴.

Celui-ci ne se sent responsable que de sa petite personne, et tout le reste lui importe peu. Alors comment pourrait-il s'investir à faire progresser ce qui sera bénéfique à la communauté ? Pourquoi les autres doivent-ils jouir des mêmes privilèges que lui ? Il est donc prêt à tout pour être le seul à en jouir, afin de satisfaire son égo. Pour que cela change, il est impérieux de changer de mentalité comme le pense Axelle Kabou. Les Africains doivent se percevoir comme des acteurs majeurs de leur sort, ils doivent avoir à l'esprit qu'ils sont les seuls à pouvoir faire changer les choses. Frantz Fanon ne manque surtout pas de le dire lorsqu'il affirme que :

Nos épaules sont donc chargées de lourdes responsabilités devant nous-mêmes, devant le monde et devant l'histoire. Les yeux qui nous regardent, les oreilles qui nous entendent, les têtes et les mains qui nous aident et mêmes les armes qui nous tuent sont aussi conscients de nos responsabilités, du rôle que nos peuples sous-développés, sans bombes atomique et sans satellites artificiels peuvent et doivent jouer dans l'évolution de la vie humaine de nos jours²³⁵.

Pour y parvenir, les Africains doivent avoir confiance en eux et repousser leurs limites. Ne nous apprend-t-on pas qu'il n'existe pas d'échecs, mais des apprentissages ? Les Africains doivent donc apprendre à compter premièrement sur eux-mêmes, à se passer des puissances extérieures dans la mesure du possible, car la main qui donne est toujours au-dessus de celle qui reçoit. Pour ce faire, il faudra rompre avec ce complexe d'infériorité que Jean-Paul Sartre nomme *Quiétisme*. Celui-là même qui est :

L'attitude des gens qui disent : les autres peuvent faire ce que je ne peux pas faire. Il ne manque pas d'ajouter que : La doctrine que je vous présente est justement à l'opposé du quiétisme, puisqu'elle ajoute : il n'y a de réalité que dans l'action ; elle va plus loin d'ailleurs, puisqu'elle ajoute : l'homme n'est rien d'autre que son projet, il n'existe que dans la mesure où il se réalise, il n'est donc rien d'autres que l'ensemble de ses actes, rien d'autres que sa vie.²³⁶

Si Hegel a dit : « *Rien ne s'est fait sans être soutenu par l'intérêt de ce qui ont collaboré [...]* »²³⁷, nous comprenons que le développement est le produit d'une volonté, d'une participation, mieux d'une unanimité. Les Africains devraient donc collaborer davantage. D'où l'exigence d'une mentalité nouvelle, mieux une mentalité de développement. À ce propos Nathanaël Noël Owono Zambo déclare que :

²³⁴ J. NDZOMO MOLE, *Jouissance et Pensée : Essai sur la ploutomanie et la mentalité digesto festive*, Yaoundé, éditions du Carrefour, 2013, p18.

²³⁵ F. FANON, *Unité et lutte tome I : l'Arme de la théorie*, Paris, Maspero, 1975, pp.269-270.

²³⁶ J-P. SARTRE, *L'existentialisme est un humanisme*, Collections Folio-Essais, Paris, Gallimard, 1996, p.51.

²³⁷ HEGEL, *La raison dans l'histoire*, Paris, Plon, 1965, p.34.

Se développer nécessite en effet une volonté permanente et constante face aux difficultés nombreuses qui peuvent jalonner le chemin du bien-être de tous et de chacun. En d'autres termes, les peuples qui se sont forgé une mentalité de développement sont à la fois émancipés et prospères. Cela signifie que la mentalité de développement est accoucheuse d'un esprit patriotique, car la recherche de l'excellence, de l'intérêt général et du respect de la chose publique qui résulte de cette mentalité.²³⁸.

Les Africains doivent être la matrice du développement de leur continent, ils devront alors faire abstraction des mentalités opposées au développement et valoriser celles qui sont nobles et susceptibles de faire progresser l'IDH et le développement en Afrique. Nous insistons sur l'humanisme car comme nous fait savoir Paul Biya c'est : « *L'homme qui est le moteur et le bénéficiaire du développement n'est pas formé à l'humanisme. D'où cette détermination à développer l'humanité en l'homme* »²³⁹. Ce qui différencie les hommes, c'est la mentalité, si les africains ont la possibilité de s'approprier des aptitudes nouvelles, ils seront munis d'une mission, d'une responsabilité, celle de développer ou de contribuer au développement de leur continent. Citoyens et élites, car chacun se verra investit d'une mission : les citoyens d'accompagner l'État dans ses missions, les élites de mener à bien et conformément leurs missions de leaders. Adamou Mairiga nous rappelle déjà que les élites ont un rôle indispensable à jouer dans le développement d'un pays. Car dit-il :

Au regard de tout ce que renferme ces notions sur la politique, il ressort clairement que la culture de l'élitisme politique, voire étatique demeure un préalable indispensable dans le processus de développement d'un pays [...] L'Elitisme politique pose à première vue, la question fondamentale de savoir quelle est la mission que devraient s'arroger les Élités politiques africaines dans le processus, allais-je dire, dans le parcours politique, socioculturel, et économique de leurs pays respectifs ?²⁴⁰.

Sachant que l'homme est un être animé par plusieurs pulsions, il se peut que le Thanatus qui est la pulsion du mal puisse dérouter certains de ces Africains du droit chemin. Il reviendra alors à l'État de les recadrer. Il devra donc sévir et punir sévèrement ceux qui viendraient à enfreindre les normes établies L'État ne résiste que par la force qui le soutient, raison pour laquelle Nicolas Machiavel enlève à la violence sa connotation morale. Pour lui, elle sert à contrecarrer les plans de la fortune (hasard) contre les Hommes : « *le prince est obligé d'imiter les bêtes en temps et lieux, il doit surtout prendre pour modèles le lion et le renard : le lion ne*

²³⁸ N. N. OWONO ZAMBO, *Cameroun le défi de l'unité nationale*, Op.cit., p.154

²³⁹ P. BIYA, *Pour le libéralisme communautaire*, Lausanne, Pierre Marcel Favre, 1987, p.91.

²⁴⁰ A. MAIRIGA, *Les Elites politiques dans la gouvernance de l'Afrique*, Paris, Edilivre, 2017, pp.43-44.

sait pas éviter les filets ; le renard ne peut se défendre contre les loups. Ceux qui se contentent d'être lion manquent d'intelligence. »²⁴¹.

Machiavel suggère que pour un prince, il est nécessaire de savoir quand adopter différentes stratégies et comportements, en fonction des circonstances et des adversaires auxquels il est confronté. Le prince doit être capable d'imiter les qualités du lion, qui est puissant et fort, mais aussi celles du renard, qui est rusé et astucieux. En affirmant que le lion ne sait pas éviter les filets et que le renard ne peut pas se défendre contre les loups, Machiavel souligne les limites de chaque animal en termes de compétences et de capacités. Ainsi, celui qui se contente d'être seulement un lion, c'est-à-dire quelqu'un qui est puissant mais manque d'intelligence et de ruse, sera vulnérable et facilement manipulé. De même, celui qui se contente d'être seulement un renard, c'est-à-dire quelqu'un qui est rusé mais faible, sera incapable de se défendre contre des adversaires plus forts.

Ce qui l'amène à ajouter que « *la force est juste quand elle est nécessaire* »²⁴². Cela implique que l'utilisation de la force n'est pas nécessairement immorale ou injuste en soi, mais plutôt qu'elle peut être justifiée dans des circonstances particulières. Selon cette perspective, la force peut être considérée comme un moyen légitime pour protéger ses intérêts, défendre ses droits ou prévenir des actes de violence ou d'injustice. Cependant, il est important de noter que cette citation ne justifie pas l'utilisation indiscriminée ou excessive de la force. Elle souligne plutôt que la force doit être utilisée avec discernement et seulement lorsque d'autres moyens pacifiques ont échoué ou sont insuffisants pour atteindre un objectif légitime.

²⁴¹ N. MACHIAVEL, *Le Prince*, Ed. Vénitienne de 1550 dite Delle de testine trad. de l'italien en français par Albert t'Serstevens, 1921, p.82.

²⁴²*Id.*

CHAPITRE VI : L'ÉMERGENCE DE L'ESPRIT SCIENTIFIQUE EN QUESTION

Le nouvel esprit scientifique²⁴³ est une théorie philosophique de Gaston Bachelard sur la façon dont la science doit être pratiquée. Pour lui, il s'agit de remettre en question les idées reçues et les préjugés qui peuvent influencer l'observation et l'interprétation des phénomènes scientifiques. Raison pour laquelle il démontre que la science doit être considérée comme un processus de construction du savoir plutôt que comme un ensemble de connaissances acquises. Il préconise à cet effet une rupture avec la pensée traditionnelle et un renouvellement constant des hypothèses et des théories scientifiques. Le nouvel esprit scientifique pour lui est un appel à la créativité, à l'inventivité et à la réflexion critique dans la pratique scientifique.

Dans ce dernier chapitre de notre seconde partie, nous nous intéresserons au déploiement de l'esprit scientifique en Afrique, mieux au rapport de l'Africain à l'activité scientifique. Rappelons déjà qu'Axelle Kabou met en avant le besoin d'un nouvel esprit scientifique en Afrique. Selon elle, l'Afrique se doit de rompre avec les paradigmes traditionnels occidentaux du développement et adopter une approche adaptée à ses propres réalités socio-économiques et culturelles car comme le démontre Gaston Bachelard, la connaissance scientifique est le résultat d'un effort de conceptualisation qui vise à dépasser les limites de la perception immédiate et à construire une représentation plus abstraite et plus générale de la réalité. En clair, il s'agira de libérer l'Afrique des chaînes du passé ; car cette Afrique a du mal à assurer la transition entre le passé et la modernité.

Tabi Manga disait à ce propos que : « *Face au souhait d'une modernité africaine réelle, force est de constater qu'aucune configuration n'étant pas encore clairement dessinée, nous avons du mal à asseoir la cohérence et la cohésion de notre société* »²⁴⁴. Axelle Kabou insiste à cet effet sur l'importance de la rigueur logique et de la précision dans la formation des jeunes Africains. Dès lors, il devient légitime pour nous de nous interroger en ces termes, quelles sont pour notre auteure les faiblesses du nouvel esprit scientifique africain ?

²⁴³ Expression empruntée à Gaston BACHELARD, *Le nouvel esprit scientifique*, Paris, Presse Universitaire, 1934.

²⁴⁴ Tabi Manga cité par Alice Salomé NGAH ATEBA, dans le « Rationalisme et Tradition chez Popper. Une Inspiration bachelardienne pour le développement de l'Afrique » in *Le Rationalisme critique d'essais et d'erreurs autour de Karl Popper*, Yaoundé, Monange, 2023, p.340.

1. L'inadéquation de l'éducation formelle en Afrique noire

L'éducation formelle de l'Afrique en général, et de l'Afrique noire en particulier fait également partie des legs coloniaux. En effet les systèmes éducatifs africains ont été mis en place par les Occidentaux afin de servir continuellement leurs intérêts et de pérenniser leur domination sur les Africains. C'est ce que nous fait comprendre Paul Fokam lorsqu'il affirme que : « *L'école fut mise en place en Afrique subsaharienne au début du 19^{ème} siècle par les puissances colonisatrices. Celles-ci introduisirent ce qu'il convient d'appeler « l'école des otages » [...]. Il s'agissait de perpétuer une domination.* »²⁴⁵. En d'autres termes, celle-ci n'a jamais eu pour but d'aider les Africains à se prendre eux-mêmes en charge. C'est-à-dire d'être un jour souverains et seuls gérants de leur continent.

Il est donc nécessaire de repenser et de réformer l'éducation en Afrique, d'analyser l'impact de l'adoption aveugle des modèles éducatifs occidentaux, mais aussi d'explorer les conséquences de cette approche sur le développement du continent. Joseph Ki-Zerbo ne manque pas de nous mettre en garde contre les méfaits de l'éducation inadaptée.

Après la mise au monde, il reste l'éducation. Vivre c'est persévérer dans son être. Et pour une société donnée, c'est par l'éducation (adaptée à son identité) qu'elle se perpétue dans son être physique et social. Une société qui renonce à prendre en charge sa jeunesse et à la doter d'outils d'une promotion optimale, enterre son propre avenir.²⁴⁶

On peut dire que l'éducation formelle en Afrique subsaharienne n'a pas toujours été suffisamment adaptée pour soutenir efficacement le développement socio-économique du continent. Voici quelques points qui illustrent cela : L'inadaptation aux besoins locaux : Le système éducatif africain a souvent été modelé selon les normes étrangères héritées du colonialisme, ce qui ne correspond pas toujours aux réalités et aux besoins des sociétés africaines. Les programmes d'études sont souvent déconnectés des contextes locaux, des langues utilisées et des enjeux réels auxquels les populations font face. Cela limite la pertinence de l'éducation pour les apprenants africains.

La qualité de l'enseignement : La qualité de l'enseignement en Afrique est souvent remise en question. Les enseignants manquent souvent de formation continue et de motivation, ce qui peut entraîner des méthodes pédagogiques dépassées et peu adaptées aux besoins des apprenants. L'absence de normes rigoureuses pour l'évaluation des enseignants et des apprenants peut également entraîner une baisse de la qualité de l'enseignement.

²⁴⁵ P. FOKAM, *Et si l'Afrique se réveillait ?* Troisième édition, Yaoundé, Afrédit, 2016, p.19.

²⁴⁶ J. KI-ZERBO, *Éduquer ou périr*, Paris, L'Harmattan, 1990, p.9.

L'insuffisance d'employabilité : Le système éducatif africain est souvent critiqué pour son incapacité à former des individus suffisamment compétents et adaptés aux besoins du marché du travail professionnel. Il y a un écart entre les compétences acquises à l'école et celles requises par les employeurs, ce qui peut compromettre les opportunités économiques et le développement individuel des diplômés.

Dans la plupart des pays d'Afrique noire, on retrouve une éducation théorique, basée sur des idéologies idéalistes. En effet, l'éducation formelle en Afrique subsaharienne, c'est-à-dire celle qu'on inculque dans les écoles est plus livresque que pratique. Elle repose sur une base récitationnelle et semble ne pas remplir les fonctions de base d'une éducation formelle proprement dit. En d'autres termes, l'éducation formelle en Afrique noire devrait concourir à résoudre les problèmes cruciaux que sont : la famine, la santé, la gouvernance, l'aliénation, l'autosuffisance, etc. Axelle Kabou comme bon nombre d'auteurs démontre que le système éducatif en place loin de servir les intérêts des Africains les dépersonnalise plutôt, et constitue un véritable frein au développement de l'Afrique. Notre auteure va même plus loin en montrant que ce système éducatif détruit le génie créateur des Africains ; avant la scolarisation ceux qui font montre d'un esprit créatif qu'ils perdent dès leur premier contact avec le système éducatif mis en place. C'est donc ce qui l'amène à dire ce qui suit :

L'enfant africain, qui, avant sa scolarisation, fait preuve d'une grande curiosité et montre de remarquables capacités de création et d'invention en fabriquant lui-même ses jouets, devient, dès les premiers jours d'école, une sorte de petit veau nourri au lait de la traite négrière, de la résistance à la colonisation, et en grandissant ne reste que cela. Ni traditionnel ni moderne, mais traditionaliste en herbe, il apprend très tôt à se percevoir comme un être dépourvu de pouvoir d'action réel sur le présent.²⁴⁷

En d'autres termes, le jeune Africain au sortir de cette école est un homme sans repères, emprisonné dans la sphère du mythe d'infériorité. Il a désormais une vision fataliste car il se perçoit non pas comme un acteur majeur de son état présent ou futur, mais comme un pion à la merci de la providence, il tient en horreur l'homme blanc car on lui a fait savoir que ce dernier était responsable de tous les malheurs de son continent. Cette éducation viendrait même à vider les jeunes Africains de leur vitalité, au sortir de celle-ci, ils ne seraient serviables ni à leur société ni à leur continent. C'est ce que nous laisse comprendre Cheikh Hamidou Kane à travers la voie de son personnage la grande royale lorsqu'il affirme que : « *L'école où je pousse nos enfants tuera en eux ce qu'aujourd'hui nous aimons et conservons avec soin, à juste titre. Peut-*

²⁴⁷ A. KABOU, *Op.cit.*, p.145.

être notre souvenir lui-même mourra-t-il en eux. Quand ils nous reviendront de l'école, il en est qui ne nous reconnaîtront pas. [...] »²⁴⁸.

Axelle Kabou ira même plus loin en disant que : « *Il apprend très tôt à se percevoir comme un être dépourvu de pouvoir d'action réel sur le présent.* »²⁴⁹ Pour que ces programmes éducatifs soient bénéfiques aux Africains, ils doivent prendre en compte l'aspect théorique et pratique ; c'est-à-dire que non seulement les Africains doivent a priori mettre plus l'accent sur un enseignement basé sur la technique et la science qui se veulent expérimentales. À ce propos Jean-Marc Ela nous fait savoir que : « *l'enseignement des techniques agricoles est plus urgent que celui du latin ou du grec, et que la formation des savants et des techniciens est plus nécessaire que la formation des littéraires* »²⁵⁰. Joseph Ki-zerbo allant dans cette même perspective met en avant une *éducation pour tous*, celle-ci pour lui devrait :

S'efforcer de développer l'apprentissage de l'initiative, de la curiosité, du sens critique, de la responsabilité individuelle, du respect des règles collectives, du goût du travail manuel. [...] Il faudrait pour cela susciter le goût d'apprendre, de lire, de compter, d'écrire, de savoir se servir de ses mains²⁵¹.

Nous pouvons donc faire le constat que les débats africains continuent d'être orientés vers le retour aux sources, l'enracinement, l'aliénation ; l'histoire de l'Afrique qu'on enseigne aux jeunes apprenants est une « *histoire mal connue* »²⁵². Au lieu d'apprendre aux jeunes apprenants africains à réécrire l'histoire de l'Afrique, à contrecarrer les nombreuses menaces auxquelles l'Afrique se heurte aujourd'hui. On leur apprend à être pacifique et à louer l'ancien colon, à le considérer comme le sauveur de l'Afrique. À ce propos Abdoulade Wade affiche son inquiétude lorsqu'il déclare que :

Les faits de la colonisation sont généralement connus, mais leur interprétation est tout à fait erronée. On ne nous a appris que l'histoire vue du côté du colonisateur, porteur d'une « mission civilisatrice », comme on l'écrivait dans nos manuels. Ce qui aurait dû être une histoire de la résistance devient alors une histoire de la conquête et de la pacification. C'est pourquoi s'il faut saluer les efforts des historiens africains qui s'attellent à la réécriture de notre histoire, il faut regretter qu'une trop grande soit encore accordée à la « conquête » plutôt qu'à la « résistance »²⁵³.

Autrement dit, l'histoire africaine a été vidée de son enseignement essentiel, ou du moins les faits historiques ont été mal analysés. Les savoirs africains sont pour la plupart

²⁴⁸ C. HAMIDOU KANE, *L'aventure ambiguë*, *Op.cit.*, pp.8-9.

²⁴⁹ A. KABOU, *Op.cit.*, p.145.

²⁵⁰ J.-M. ELA, *La plume et la pioche, réflexion sur l'enseignement et la société dans le développement de l'Afrique noire*, Yaoundé, CLE, 2001, p.27.

²⁵¹ J. KI-ZERBO, *Op.cit.*, p.7.

²⁵² A. WADE, *Op.cit.*, p.127.

²⁵³ *Ibid.*, pp.126-127.

dogmatiques car ils sont difficilement soumis aux débats critiques. En ce qui concerne les sciences sociales telles que la géographie qu'on retrouve dans les manuels scolaires utilisés en Afrique, initie l'apprenant à l'étude des terres d'ailleurs aussi ayant des réalités différentes : des climats bien différents de ceux qu'on rencontre en Afrique, et par conséquent inutiles aux jeunes apprenants. Il en est de même pour l'économie ; les manuels au programme mettent en avant les problèmes économiques de leurs pays qui pour la plupart sont produits par des Occidentaux. De ce fait, les jeunes apprenants ne sont pas édifiés sur les maux qui gangrènent véritablement leur propre économie et qui mettent l'économie africaine à genou. Dès lors, ils ne pourront pas les résoudre car on ne saurait connaître les aboutissants en ignorant les tenants. C'est sans doute ce qui amène Jean-Marc Ela à dire que :

La science économique enseignée en Afrique, si elle reste étrangère aux problèmes économiques du pays, ne leur apporte pas de solutions pratiques. Il s'agit plutôt d'explications élégantes des théories sophistiquées et les systèmes en vogue dans les universités d'Amérique, d'Angleterre, de France ou de Russie.²⁵⁴

Le système éducatif africain compte tenu du fait qu'il soit un « *prêt-à-porter* » hérité de la colonisation et inadapté aux réalités africaines encore moins aux besoins de ce continent annihile tout désir de développement chez les jeunes apprenants. Dans la mesure où les programmes d'enseignement qui y sont diffusés concourent à déraciner culturellement et sociologiquement les africains ; tel est le constat que fait le sociologue Camerounais Jean-Marc Ela lorsqu'il affirme que :

En effet il est impossible de susciter chez l'Africain une conscience du développement avec un enseignement dont les programmes, le contenu et les méthodes seraient importés de l'étranger. Précisément, un tel enseignement ne favorise que le déracinement sociologique et culturel et empêche l'Africain de penser les problèmes et les réalités qu'il n'a jamais vécu au cours de ses années de formation²⁵⁵.

Si « *L'Afrique apporte toujours quelque chose de rare* »²⁵⁶ comme l'a dit François Rabelais, ça veut dire que les Africains détiennent de nombreuses potentialités que ce système éducatif embrigade. Car étant inadapté, il empêche aux esprits créatifs de se mouvoir, d'être productifs et serviables. Pourtant « *la bataille du développement devra sortir un type d'hommes que nous caractérisons sous les traits du créatif* »²⁵⁷. Pour ce faire, Axelle Kabou pense que les Africains devraient premièrement réformer les consciences, et deuxièmement ajuster leur politique

²⁵⁴ J-M. ELA, *La plume et la pioche, réflexion sur l'enseignement et la société dans le développement de l'Afrique noire*, *Op.cit.*, p.19.

²⁵⁵ *Ibid.*, p.95.

²⁵⁶ François RABELAIS, cité par Jean-Marc Ela, *Cheick Anta Diop ou l'honneur de penser*, *Op.cit.*, p.9.

²⁵⁷ E. NJOH-MOUELLE, *De la médiocrité à l'excellence*, *Op.cit.*, p.151.

d'éducation, la moderniser afin qu'elle puisse leur permettre de faire face aux défis actuels et futurs auxquels se heurte leur continent, sans ce changement de mentalités, l'ajustement de la politique éducative sera vaine ; car la mentalité est le premier obstacle au développement de l'Afrique. C'est ce qui amène Axelle Kabou à dire que :

Fort de ce genre de constat, on multiplie alors les séminaires sur l'éducation de base, la formation des formateurs, la nécessité d'introduire la science et la technologie modernes dans les programmes scolaires... Mais on oublie, une fois de plus, que l'obstacle majeur au développement en Afrique, quel que soit le domaine considéré, est d'abord de nature psychologique. Il y a une erreur fondamentale à s'attendre à ce que l'Afrique, engluée dans ses politiques de décolonisation culturelle, perçoive la modernité (ou du moins ses composantes majeures), comme un objet digne d'efforts. »²⁵⁸.

Notre auteure pense donc que l'africanisation des savoirs a conduit à un renfermement, un isolationnisme qui rend difficile l'accès au développement. Car dit-elle, l'un des traits dominant de :

L'africanisation de l'enseignement est de ne poser aucun discours heuristique aux enfants. Ceux-ci, de la maternelle à l'université, ne savent ni chercher ni trouver. En lieu et place, on propose de les noyer dans une beuverie culturelle sans rapport aucun avec le poids réel de l'Afrique dans le monde contemporain, et en contraste total avec l'aptitude des Africains à résoudre leurs problèmes par eux-mêmes. Or, l'école est faite pour apprendre à trouver des solutions concrètes aux problèmes de développement de l'individu et de la collectivité.²⁵⁹.

Or, de nos jours, l'herméneutique est opposée au développement car l'ouverture donne lieu au métissage culturel qui est un facteur très important dans le processus de développement ; raison pour laquelle dans la suite de son analyse, Axelle Kabou ajoute que : « *l'avis de maints observateurs africains au fait de la complexité des exigences actuelles du monde, montre que l'enseignement africanisé, loin de favoriser l'ouverture nécessaire au développement, aurait plutôt tendance à prôner le repli sur soi.* »²⁶⁰. En d'autres termes, l'Afrique est restée traditionnelle et n'a pas évolué sur plusieurs plans parmi lesquels le système éducatif.

Compte tenu du fait que l'Afrique s'assimile au traditionalisme plutôt qu'au modernisme, il est donc évident que l'ensemble des connaissances que les formateurs africains inculquent aux jeunes apprenants sont aujourd'hui désuètes, tout comme le champ de vision de certains Africains attachés aux mentalités rétrogrades. Car, pour Axelle Kabou, l'éducation qui était sacralisée au départ l'est toujours dans certaine région d'Afrique ; ceci s'explique par le fait que dans certaines régions d'Afrique, comme au Nord Cameroun, l'éducation des jeunes filles

²⁵⁸ A. KABOU, *Op.cit.*, p.144.

²⁵⁹ *Ibid.*, p.146.

²⁶⁰ *Ibid.*, p.143.

passer au second plan. Notre auteure souligne à cet effet l'importance de l'éducation des filles en Afrique, elle rappelle que l'éducation des filles est souvent négligée ou considérée comme secondaire, alors qu'elle est un levier essentiel pour l'autonomisation des femmes.

Elle insiste également sur la nécessité de promouvoir l'accès des filles à une éducation formelle adaptée, afin de lutter contre les discriminations de genre qui limitent leurs opportunités d'apprentissage. Celle-ci pour notre auteure entrave le développement de l'Afrique, et par conséquent un tel aspect de la tradition doit être transcendé. C'est sans doute ce qui l'amène à dire que :

L'absence de tradition critique moderne est, sans conteste, l'un des signes majeurs du sous-développement de l'Afrique noire. En effet, recroquevillée sur elle-même pour cause de « décolonisation culturelle », de « reconquête d'espaces mentaux », qui n'ont nullement besoin d'être reconquis mais bien de s'ouvrir au monde extérieur, l'Afrique s'avère singulièrement inapte à interpréter les changements intervenus dans le monde depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale, et à élaborer des stratégies pour y faire face.²⁶¹

En somme, nous pouvons donc dire que le système éducatif africain vu son aspect inadapté, élitiste et évasif est loin de préparer les jeunes Africains à la relève des défis majeurs auxquels fait face leur continent. Cependant, la politique éducative africaine compte tenu de l'ampleur de la situation qu'elle traverse, ne devrait pas être détachée des réalités africaines, au contraire elle devrait préparer les jeunes apprenants à faire face aux problèmes politico-économiques, socio-culturels qui empêchent leur continent de prendre véritablement son envol.

Pour ce faire, elle devra donc initier les jeunes apprenants à l'apprentissage et à la maîtrise des matières technoscientifiques, afin d'exploiter à des fins utiles et bénéfiques les nombreuses matières premières que regorge l'Afrique ; à l'apprentissage des métiers afin d'être eux-mêmes des innovateurs, des entrepreneurs producteurs de richesses. C'est dans ce sens que Joseph Ki-Zerbo affirme que : « *inadapté et élitiste, le système éducatif africain d'aujourd'hui alimente la crise en produisant des inadaptés économiques et sociaux et en dédaignant des pans entiers de la population active.* »²⁶². Pour que cela bascule, les Africains doivent être des acteurs de leur propre développement, et non des sujets. C'est également ce que pense Adisco Deogratias Myonkunu lorsqu'il affirme que : « *Il faut que les paysans Africains deviennent des acteurs plutôt que des sujets du développement* »²⁶³. L'Afrique devra donc s'armer des quatre règles de Descartes pour déceler les failles de son système éducatif.

²⁶¹ *Ibid.*, p.52.

²⁶² J. KI-ZERBO, *Op.cit.*, p.6.

²⁶³ A. D. MYONKUNU, *Pour la dignité paysanne*, www.afrique.com, consulté le 07 mai 2023 à 9h48.

2. La réticence des Africains face à la technoscience

Pour cerner les manifestations du sous-développement technoscientifique de l’Afrique en général et de l’Afrique noire en particulier, il est impérieux d’interroger la portée du discours scientifique en Afrique, y compris les moyens mis en jeu par les Africains pour s’imprégner de la maîtrise de la science et de la technique. Notre auteure fait le constat qu’après plusieurs décennies d’indépendances, aucun pays d’Afrique noire n’a mis de moyens en jeu pour pouvoir se sortir toute seule de la misère, elle ne fait pas seulement allusion aux inventions, mais aussi à la mise sur pieds des laboratoires ou des industries de transformation des matières premières, raison pour laquelle elle affirme que : *«L'étonnant n'est pas que l'Afrique n'ait pas encore mis au point des navettes spatiales ou des fusées, mais qu'aucun pays africain n'ait, au bout de trente ans d'indépendance, créé les conditions permettant de sortir de la misère par soi-même.»*²⁶⁴. À cet effet, les Africains s’appuient sur ces pseudos clichés des dérives de la science pour justifier leur retard technoscientifique, comme alibis, ils disent : *« Je suis noir. Le Noir n'a pas inventé l'ordinateur. L'ordinateur est donc anti-africain.»*²⁶⁵ Ou encore *« La technique dégrade la vie familiale et les rapports humains. Les Occidentaux eux-mêmes le disent. Donc, l'Afrique doit rejeter la technique. »*²⁶⁶.

Pour comprendre les causes du retard technoscientifique de l’Afrique, Axelle Kabou s’intéresse à deux aspects phares : premièrement, celui du poids de la tradition dans la réticence des Africains face à la technoscience. Et deuxièmement, le rôle de l’Occident dans cette situation. Concernant le poids de la tradition sur le retard technoscientifique de l’Afrique noire, Axelle Kabou démontre que les traditions africaines basées sur les mythes, les dogmes et les préjugés contraignent les Africains à rejeter la modernité de toutes leurs forces. Car, dit-elle : *« Que de pages noircies en trente ans, sur le thème d'une tradition résistant de toute son âme à la pénétration de la modernité ! Ou s'y abandonnant, au contraire, dangereusement ! Que de mises en garde fallacieuses contre les dangers du mimétisme culturel ! »*²⁶⁷. En d’autres termes, l’Afrique rejette la modernité, parce qu’elle est prisonnière des traditions désuètes qui l’amènent à être réticente avec la technique et la science. Allant dans cette même perspective, Tabi Manga dira que :

Tout se passe comme si l’Afrique n’a pas encore su établir un équilibre vivifiant entre les deux pôles du développement (tradition-modernité) à l’instar de l’Asie qui a su concilier la tradition confucéenne et la modernité. En Afrique, tantôt, la tradition semble constituer un obstacle

²⁶⁴ A. KABOU, *Op.cit.*, p.112.

²⁶⁵ *Ibid.*, p.93.

²⁶⁶ *Id.*

²⁶⁷ *Ibid.*, p.55-56.

(épistémologique) dirimant à l'accès à la modernité au nom de la défense des valeurs de la négritude, tantôt le poids de la modernité (rationaliste) est si pesant qu'elle écrase la tradition au nom de comportements, attitudes, goûts et modes²⁶⁸.

Axelle Kabou pense que Africains se limitent à l'aspect négatif des dérives de la science pour justifier leur refus à conquérir la technoscience et à se doter des outils de pointe, mieux à faire montre de génie créateur qui leur permettrait non seulement de transformer leurs nombreuses matières premières, mais aussi et surtout de modeler leur environnement à l'image de ces lieux paradisiaques que ceux d'entre eux qui ont les moyens partent visiter dans ces pays développés. Pourquoi ne pas rendre leur biotope plus beau et plus attrayant ? Ce qui à coup sûr fera basculer la donne car à l'inverse, c'est ces étrangers (blancs) qui se bousculeraient dans les ambassades comme le font les Africains actuellement pour avoir des visas. Les Africains doivent prendre en compte le fait que les inventions de la technoscience se transfèrent sans doute, mais sa maîtrise s'acquiert, et s'adapte en fonction des milieux.

C'est ce que nous fais comprendre Axelle Kabou lorsqu'elle affirme que : « *La technologie, contrairement à ce qui a été écrit un peu partout, se transfère, s'adapte, se maîtrise. C'est une question de volonté politique et populaire.* »²⁶⁹. Autrement dit, les Africains ne sont pas inaptes à conquérir et à posséder le secret de l'Occident, ce qui leur manque c'est de la volonté. Nous pensons que celle-ci doit être façonnée car « *ce n'est pas assez d'avoir l'esprit bon mais le principal est de l'appliquer bien* »²⁷⁰. Notre auteure souligne également le fait que ce retard est aussi dû au fait que l'Africain est resté ancré dans l'aliénation héritée de la colonisation, raison pour laquelle il perçoit le blanc comme maître et détenteur du salut. La vision qu'il a de lui-même est une vision alarmiste. Car, les Africains s'aperçoivent et se comportent comme des êtres amoindris se limitant à l'immédiateté, des êtres irrationnels, nés pour être des éternels serviteurs à la merci du maître blanc.

À cet effet, elle déclare que : « *Vendredi est persuadé, par un décret missionnaire, qu'il est maître du surnaturel, comme l'homme blanc est maître de la science et des technologies avancées. [...] La différence devient plus qu'un droit : un devoir universel.* »²⁷¹. Dit autrement, l'Africain est convaincu qu'il est ontologiquement différent du blanc, inférieur au blanc, à tous les échelons et a pour devoir de glorifier sa place de subalterne en ne mettant aucun moyen en jeu pour égaler ou concourir à surpasser son maître. Tout comme Axelle Kabou, bien d'auteurs

²⁶⁸ Tabi MANGA cité par Alice Salomé NGAH ATEBA, *Op.cit.*, p.339.

²⁶⁹ A. KABOU, *Op.cit.*, p.179.

²⁷⁰ R. DESCARTES, *Discours de la méthode : pour bien conduire sa raison et chercher la vérité dans les sciences*, Paris, Garnier-Flammarion, 1966, p.122.

²⁷¹ A. KABOU, *Op.cit.*, pp.65-66

pensent que face à la technoscience, les Africains demeurent réticents, méfiants, et émerveillés. Mieux, qu'ils excellent dans la culture du Badoïsme²⁷² à cause de leurs traditions. Fort de ce constat, Jean-Marc Ela dira que : « *L'Afrique a besoin de conquérir son initiative scientifique et technique. En effet, elle ne peut pas confier aux seuls savants occidentaux le soin d'inventorier les réalités africaines ni se contenter d'être une simple consommatrice des techniques inventées et découvertes par l'Occident* »²⁷³.

Dit autrement, les Africains pour redonner vie à ce continent en pleine agonie, doivent prendre en compte le fait que la maîtrise de la technoscience est aujourd'hui la condition sine qua none du développement. Pour notre auteure, la technoscience se transfère certainement, mais sa maîtrise elle, s'apprend, s'acquiert au bout de plusieurs contacts. Mais, force est de constater que malgré les nombreux contacts de l'Afrique avec l'Occident, ceux-ci n'ont pas développé une curiosité scientifique qui leur aurait permis « *d'accueillir et d'assimiler l'esprit de l'Europe, secret de sa puissance et de sa victoire sur nous* »²⁷⁴. À ce propos, elle déclare que : « *Aucun Africain ne paraît avoir profité de ses contacts avec l'Européen pour se lancer dans la construction d'un navire, par exemple.* »²⁷⁵ Ce qui amène également à se poser la question de savoir : « *Comment expliquer la stagnation d'un continent qui, jusqu'au début de l'époque médiévale, a été à tous les rendez-vous technologiques de l'humanité, si ce n'est par la persistance de modèles identitaire préjudiciable à la diffusion des savoirs ?* »²⁷⁶.

En effet, Axelle Kabou dans son analyse démontre que les Africains ont eu de nombreux contacts avec l'Occident et l'Europe détenteurs des clés de la technoscience, au lieu de développer une curiosité technoscientifique qui leur aurait permis de dérober ce secret comme l'ont fait les Japonais et les chinois, les Africains se sont plutôt souciés d'amasser des capitaux durant ces échanges commerciaux. Ils se sont limités à l'immédiateté, au bonheur à court terme. C'est donc sans doute ce qui l'amène à dire que :

Mais au Japon l'opportunisme commercial se double d'une curiosité scientifique pratiquement absente en l'Afrique, ou si insignifiante qu'elle n'a eu aucun effet d'entraînement sur les populations. [...] Et si, comme l'Afrique de la même époque, le Japon médiéval ne brille pas par son égalitarisme social, il y'a cependant une tradition interrompue d'emprunt de techniques chinois et Coréens.²⁷⁷.

²⁷² Le Badoïsme est l'attitude qui consiste à s'émerveiller et à s'étonner face aux prouesses des autres sans en être capable de les réaliser.

²⁷³ J.-M. ELA, *La plume et la pioche : réflexion sur l'enseignement et la société dans le développement de l'Afrique noire*, Op.cit., p.28.

²⁷⁴ M. TOWA, *Essai sur la problématique philosophique dans l'Afrique actuelle*, Op.cit., p.52.

²⁷⁵ A. KABOU, Op.cit., p.175.

²⁷⁶ Ibid., p.174.

²⁷⁷ Ibid., p.172.

En d'autres termes, les Africains brillent une fois de plus par leur manque d'intérêts face à une voie ou un moyen qui leur aurait assuré à coup sûr la sortie des enfers.

Pour Axelle Kabou, la technoscience est considérée par les Africains comme étant un champ d'application réservé uniquement aux blancs. C'est-à-dire que les Africains se perçoivent eux-mêmes comme des êtres inaptes à produire des œuvres scientifiques. Raison pour laquelle elle pense que la déchéance de l'histoire de l'Afrique est aussi celle de sa curiosité scientifique, mieux la cause de son incapacité créatrice. C'est ce qu'elle nous laisse comprendre lorsqu'elle affirme que :

Quand on sait que l'histoire du déclin de l'Afrique est aussi celle du déclin de sa curiosité scientifique, de son incapacité à étendre le savoir au plus grand nombre, à un moment où l'évolution du monde le commandait, on mesure ce que les Africains gagneraient à perdre leurs complexes technologiques, à cesser de considérer la science comme la chose du Blanc. Mais de nombreux éléments indiquent que cette ré-intégration dans le cours de l'histoire dynamique de l'humanité ne se fera pas sans mal.²⁷⁸.

L'essayiste camerounaise nous fait savoir qu'avant l'hitlérisme, étaient considérés comme peuples inférieurs les peuples chez qui la technique et la science étaient moins affirmées ou pas du tout affirmées. Raison pour laquelle les Africains préfèrent la mépriser ou la tenir à l'écart de leurs préoccupations. Car, elle représente pour eux une insulte continue envers leurs ancêtres, pourquoi pas eux-mêmes qui ne la considèrent pas comme une condition indispensable à leur décollage effectif. C'est dans cette perspective qu'Axelle Kabou dira que : « *La science et la technologie modernes restent largement tenues à l'écart, voire méprisées, parce qu'elles rappellent qu'avant les ravages de l'hitlérisme en Europe, les « peuples inférieurs » étaient uniquement ceux chez qui la technologie n'était pas suffisamment affirmée dans les faits.* »²⁷⁹. Les Africains pour elle, préfèrent donc être des éternels consommateurs des prouesses des autres, et non des concepteurs, des innovateurs. Mieux, ils ne se perçoivent pas comme étant eux-mêmes détenteurs d'un quelconque esprit créatif. Raison pour laquelle elle ajoute que :

En effet, que l'Africain prenne l'avion, le train, la voiture, qu'il utilise un journal, le téléphone, l'eau courante, la radio, l'électricité, et bien d'autres choses encore, il se trouve presque toujours confronté à des objets dont l'existence n'a que de très lointains rapports avec sa participation au progrès scientifique de l'humanité.²⁸⁰.

L'Afrique qui est le déversoir des produits finis (usés et obsolètes provenant de l'Occident, de Europe, ou de l'Asie) paye très chère les exploits de la technoscience qu'elle

²⁷⁸ *Ibid.*, p.175.

²⁷⁹ *Ibid.*, p.179.

²⁸⁰ *Ibid.*, pp.35-36.

consomme. Elle se contente des déchets que ses supposés partenaires lui offre en échange de ses matières premières. Ces déchets usés et dépassés viennent polluer le continent pendant que leurs donateurs spolient en retour l’Afrique. À titre illustratif, dans le domaine automobile dans la plupart des pays de l’Afrique noire, on retrouve généralement des vieilles voitures. Cas du Cameroun, n’en parlons pas des brocantes qui sont similaires aux réserves pour ne pas dire poubelles dans lesquelles on retrouve des appareils électro-ménagers usés. Et tout ceci à des prix exorbitants. Pour le philosophe Camerounais Ebénézer Njoh-Mouéllé, ces pays sous-développés viennent même à quémander ces produits finis qu’ils considèrent comme un luxe, au point d’acheter ces appareils usés au prix des appareils neufs, voire même plus. Ce qui l’amène à cet effet à dire que : « *ce sont les mêmes qui, sous prétexte de transfert de technologie, proposent aux pays en voie de développement du vieux matériel à la place du neuf et pour le prix du neuf [...]* »²⁸¹. En d’autres termes, faute de son défaut de compétences technoscientifiques, l’Afrique se fait extorquer d’énormes sommes pour des appareils amollis.

Concernant le rôle de l’Occident sur la négligence ou la réticence de l’Afrique face à la technoscience, Axelle Kabou pense que l’Afrique a également été bernée par les détenteurs de la maîtrise technoscientifique. Dans le dessein de maintenir l’Afrique sous leur domination, les Occidentaux ont usé de supercheries pour désintéresser les Africains de la science et de la technique. Ils voulaient conserver ce secret afin d’être toujours supérieurs aux Africains, de les assujettir à jamais en se rendant indispensables ; raison pour laquelle elle affirme que : « *Au moment même où la science occidentale se répandait dans le monde, fécondant par son dynamisme de nombreuses cultures endogènes, on s’est évertué à expliquer aux Africains que cette civilisation était pourrie et en voie d’extinction.* »²⁸². Dit autrement, l’Afrique a été victime d’une désinformation de la part des Occidentaux afin de les désintéresser de la technoscience.

Hors mis les barrières de la tradition, notre auteure déplore également le fait que les Occidentaux et les Européens aient contribué ou réussis à amadouer les Africains en leur faisant croire que la technoscience était étrange pour l’Afrique car pour elle :

L’Afrique, c’est un fait établi, n’a pas toujours été en retard sur le plan technologique. Les travaux des professeurs Ki-Zerbo et Cheikh Anta Diop, pour ne citer que ces deux historiens, le prouvent amplement. Les Africains doivent en prendre note. Ils ne doivent plus se contenter des gratifications morales que leur procure la lecture des travaux de ces chercheurs; ils ne doivent plus jouer aux égarés chaque fois qu’il est question de développement scientifique.²⁸³.

²⁸¹ E. NJOH MOUELLÉ, *De la médiocrité à l’excellence, Op.cit.*, p.14.

²⁸² A. KABOU, *Op.cit.*, p.112.

²⁸³ *Ibid.*, p.109.

Les Africains doivent dorénavant faire montre d'esprit critique, accompagnée d'une curiosité scientifique afin de rompre avec ces us qui leur empêchent de s'imprégner de l'esprit scientifique, le modeler et l'adapter à leur environnement car : « *la volonté d'être nous-mêmes, d'assurer notre destin, nous accule finalement à la nécessité de nous transformer en profondeur [...] »*²⁸⁴. Cela voudrait dire notre propre jugement des événements passés, présents voire même à venir : « *C'est notre capacité d'innover, de créer, c'est en d'autres mots, notre liberté, notre humanité »*²⁸⁵. Compte tenu du fait que c'est la civilisation occidentale qui recèle l'arme secrète, il importe absolument aux Africains de s'emparer d'elle pour sortir de la « *raque de l'histoire »*²⁸⁶. Axelle Kabou allant dans le même sillage déclare que : « *Il appartient, par conséquent, à l'Afrique de tirer les bonnes conclusions de sa marginalisation croissante, de ne pas redouter la comparaison avec d'autres continents ou d'autres civilisations, de se débarrasser de ses complexes, de s'ouvrir d'urgence au monde extérieur »*²⁸⁷.

En regardant de plus près la situation de l'Afrique et l'attitude des Africains, on peut donner raison à Axelle Kabou de dire que ce continent semble avoir atteint un degré de cécité et d'inadvertance face aux défis pressants de l'Afrique. Il est donc impérieux pour les Africains de se lancer véritablement à la conquête et à la maîtrise de la technoscience. Pour ce faire ils doivent d'abord prendre conscience de la nécessité de la technoscience dans le processus de leur développement. À cet effet, ils doivent dès lors arrêter de la dénigrer car :

Le dénigrement verbal de la science et de la technologie moderne ne saurait, à notre avis, entamer sérieusement leur prestige et leur emprise sur nous [...] S'assurer le contrôle des éléments et des autres phénomènes naturels par la science et la technologie, c'est donc s'assurer le droit de vie et de mort sur ceux qui ignorent ce secret de la puissance.²⁸⁸

En d'autres termes, la maîtrise de la technoscience assure à coup sûr le droit de véto, et de domination sur les phénomènes naturels et surnaturels. Marcien Towa montre tout comme notre auteure que la maîtrise de la technoscience est la principale arme que l'Occident utilise pour assujettir les Africains ou les non-détenteurs de celle-ci. Il affirme à cet effet que : « *La trique par laquelle l'Occident tient les peuples à genoux n'est rien d'autre que l'énergie de la molécule et l'atome captée et apprivoisée par la technologie moderne. La civilisation industrielle (aujourd'hui) fondée sur la science et l'application au travail productif »*²⁸⁹.

²⁸⁴ M. TOWA, *Essai sur la problématique philosophique dans l'Afrique actuelle*, Op.cit., p.39.

²⁸⁵ A. KABOU, Op.cit., p.48.

²⁸⁶ *Ibid.*, p. 40.

²⁸⁷ *Ibid.*, p.179.

²⁸⁸ M. TOWA, *L'idée d'une philosophie négro-africaine*, Yaoundé, CLE, 1979, p.57.

²⁸⁹ M. TOWA, *Identité et Transcendance*, Paris, Op.cit., p.334.

Nous retenons que les fondements indispensables pour le développement et la prospérité de l'Afrique doivent être entre autres :

- La créativité : nous la définissons comme étant la capacité à générer de nouvelles idées, à penser de manière innovante et à trouver des solutions originales aux problèmes. Elle est essentielle pour encourager l'innovation, stimuler la croissance économique et favoriser le progrès dans tous les domaines ;

- L'équité : elle se réfère à l'idée que toutes les personnes devraient être traitées de manière juste et égale, sans discrimination ni favoritisme. Cela implique de garantir l'accès égal aux opportunités, aux ressources et aux droits fondamentaux, afin de créer une société juste et harmonieuse ;

- La loyauté : elle fait référence à la fidélité envers sa nation, ses valeurs et ses institutions. Cela implique d'être engagé envers le bien commun, de respecter les lois et les règles établies, et de travailler pour le bien-être collectif plutôt que pour des intérêts personnels ;

- Le travail : celui-ci représente l'effort et l'engagement nécessaires pour atteindre des objectifs personnels et contribuer au développement de la société. Il est considéré comme un pilier essentiel de la croissance économique, de la création d'emplois et de la prospérité.

- La justice : elle renvoie à l'équité et à l'égalité devant la loi. Elle implique que tous les individus soient traités de manière juste, sans discrimination ni partialité. La justice est fondamentale pour maintenir l'ordre social, résoudre les conflits et garantir le respect des droits fondamentaux de tous les citoyens. Car, comme le dit Jacques Attali : « *la grandeur future d'une nation passe par la créativité, l'équité, la loyauté, la mobilité, le travail et la justice* »²⁹⁰. Il faudra transcender ces mentalités technophobes²⁹¹ chez les Africains qui pensent qu'aujourd'hui, le développement est possible en marge des prouesses de la science et de la technique ; les Africains doivent prendre conscience du bien fondé et de la nécessité de la technoscience dans leur quête de développement.

²⁹⁰ J. ATTALI, *Une brève histoire de l'Afrique*, Paris, Fayard, 2006, p.279.

²⁹¹ Une mentalité technophobe est une attitude ou une croyance négative envers la technologie et ces progrès.

TROISIÈME PARTIE :
LES PERSPECTIVES DE DÉVELOPPEMENT DE L'AFRIQUE
SUBSAHARIENNE CONTEMPORAINE PAR LA RECONQUÊTE DE
SA SOUVERAINETÉ

Ces Hommes et femmes posent en fait la question de la responsabilité historique des Africains dans les malheurs qu'ils ont subis. Il faut, par conséquent que l'Afrique mûrisse sous ce rapport, cesse de se raconter des histoires et évacue une fois pour toute le scénario du bon et de la brute.

Axelle Kabou, *Et si l'Afrique refusait le développement ?* Paris, L'Harmattan, p. 144, 1991.

Le dessein de cette dernière partie est non seulement de ressortir la crise de pertinence de la pensée d'Axelle Kabou, mais aussi et surtout de présenter la contribution de cette dernière dans la lutte africaine contre le sous-développement. En dernier ressort, il nous reviendra de proposer des pistes de sortie pouvant se joindre à celle de notre auteure. Il est question ici de reconnaître que même après des décennies aujourd'hui, les principaux défis du sous-développement de l'Afrique demeurent a priori endémiques. Les mentalités étant la courroie qui conduit d'autres maux majeurs tels que la corruption, la pauvreté, les conflits internes, une formation éducatives inadéquate etc.

En premier lieu, nous nous intéresserons à la crise de pertinence de la pensée de notre auteure. Pour justifier le recours à la méthode analytico-critique, il nous reviendra dans ce chapitre de ressortir les failles de la pensée de notre auteure.

En second lieu, n'étant pas sceptique ou nihiliste, nous nous attarderons dans ce second mouvement à la déduction de la contribution de notre auteure dans le combat de l'Afrique contre le sous-développement. Il s'agira de montrer si l'apport d'Axelle Kabou dans cette lutte est toujours d'actualité.

En dernier lieu, nous ferons notre propre examen ; ayant recueillis toutes ces données, il nous reviendra de nous prononcer sur la question ; c'est-à-dire de dire clairement quelle est notre position.

CHAPITRE VII : LE DANGER DE L'AUTOFLAGELLATION

Dans ce chapitre, nous allons nous attarder sur les failles de la pensée de notre auteure ; c'est-à-dire ressortir la crise de pertinence de l'analyse d'Axelle Kabou. Sachant qu'aucune œuvre humaine n'est parfaite, nous essayerons de ressortir les manquements observés tout au long de cette analyse de notre auteure. Non pas pour déconstruire ou pour prétendre que son discours est stérile, mais pour exposer nos objections face à certains aspects de son discours. Il s'agira de mettre à nu les failles qui rendent moins crédible l'analyse de notre auteure.

Nous nous attarderons de ce fait sur des points essentiels tels que :

- La généralisation de l'Afrique noire ;
- L'autoflagellation ;
- L'ignorance ou la non-considération des progrès africains ;
- La sous-estimation des facteurs externes du sous-développement.

1. De la généralisation de l'Afrique noire à l'autoflagellation

Axelle Kabou dans son analyse semble globaliser l'Afrique subsaharienne. En ceci que non seulement elle pense que tous les noirs africains sont animés par une mentalité rétrograde plus précisément magico- religieuse, mais aussi et surtout le fait de généraliser le sous-développement de l'Afrique noire. Nous pouvons donc nous appesantir sur des passages tels que : « *L'Afrique noire n'est pas loin de ressentir le développement comme une injonction, comme une tâche qui, en somme, ne lui incomberait pas, mais relèverait légitimement des obligations du colonisateur.* »²⁹². Dit autrement, notre auteure pense que tous les Africains perçoivent le développement comme étant une injonction, pourtant si nous jetons un regard panoramique sur les 48 pays d'Afrique de la région subsaharienne, nous remarquerons que les défis de développement varient, et que les statistiques en matière de développement ne sont pas les mêmes. Il est donc de ce fait difficile de généraliser le sous-développement de l'Afrique subsaharienne car, chacun de ces pays a ses propres caractéristiques économiques, politiques et sociales. Bien que certains défis communs puissent être identifiés, tels que la pauvreté, les inégalités, l'insuffisance des infrastructures et la faible productivité agricole, il existe également des différences significatives entre les pays en termes de richesse naturelle, de gouvernance, de niveau d'éducation et de stabilité politique.

De plus, l'Afrique subsaharienne est une région diversifiée avec des pays à différents stades de développement. Certains de ces pays ont connu une croissance économique, infrastructurelle, éducationnelle, rapide au cours des dernières décennies, tandis que d'autres ont été confrontés à des conflits prolongés et à des crises humanitaires qui ont entravé leur développement. Depuis les indépendances, plusieurs pays d'Afrique subsaharienne ont connu des évolutions significatives sur le plan économique, politique et social. En voici quelques exemples des pays qui ont connu une croissance économique et un développement remarquable :

- Le Botswana : il apparaît aujourd'hui comme le prototype de réussite en Afrique subsaharienne. Ce pays a connu une croissance économique soutenue grâce à ses ressources minérales, en particulier le diamant. Il a également réussi à maintenir la stabilité politique et à mettre en place des politiques de gouvernance transparentes²⁹³ ;
- Le Ghana : Il est considéré comme l'un des pays les plus stables politiquement en Afrique subsaharienne. Ce pays a connu une croissance économique considérable ces dernières années, grâce à des réformes économiques et une gouvernance relativement stable. Il a

²⁹² A. KABOU, *Op.cit.*, p.111.

²⁹³ <https://books.openedition.org/>, consulté le 6 juillet 2024 à 19h33.

également fait des progrès significatifs dans la réduction de la pauvreté et l'amélioration de l'accès à l'éducation²⁹⁴ ;

- Le Rwanda : Malgré son passé marqué par le génocide en 1994, le Rwanda a réussi à se reconstruire et à réaliser des avancées importantes en matière de développement. Ce pays a enregistré une croissance économique remarquable et a mis en place des politiques de développement axées sur l'éducation, la santé et l'agriculture. Il est également reconnu pour ses efforts en matière de lutte contre la corruption ;

- Le Kenya : L'économie Kenyane est l'une des économies les plus dynamiques d'Afrique subsaharienne. Ce pays a également connu une croissance économique rapide ces dernières années, soutenue par des secteurs tels que le tourisme, les télécommunications et l'agriculture. Le Kenya a aussi mis en place des politiques pour promouvoir l'entrepreneuriat et l'innovation²⁹⁵.

Pour ce qui est du Cameroun, on peut dire que depuis son indépendance en 1960, il a connu une croissance économique relativement stable. Mais il reste confronté à des inégalités socio-économiques importantes. Cependant, il est confronté à des défis tels que la faible productivité agricole, l'insuffisance d'infrastructures etc. En termes de développement humain, le Cameroun a réalisé des progrès significatifs dans des domaines tels que l'accès à l'éducation et à la santé. Cependant, il reste des défis importants à relever, notamment en ce qui concerne l'accès à l'éducation de qualité pour tous les enfants et l'amélioration de l'accès aux services de santé dans les zones rurales. Malgré ces défis, le Cameroun a réalisé certains progrès dans la réduction de la pauvreté et l'amélioration des conditions de vie de sa population. Le pays a mis en œuvre des politiques visant à diversifier son économie, à promouvoir l'investissement privé et à améliorer les infrastructures.

Il est donc clair qu'on ne saurait généraliser le sous-développement de l'Afrique subsaharienne comme l'a fait Axelle Kabou. Un autre exemple illustratif est celui du développement des régions dans certains pays d'Afrique noire. Prenons le cas du Cameroun, où on rencontre des régions plus développées que d'autres. C'est le cas des régions du nord du pays, notamment les régions de l'Extrême-Nord, du Nord et de l'Adamaoua qui sont moins développées que les régions du centre, du Littoral et de l'Ouest. Alors si le sous-développement n'est pas le même dans un pays, comment pourrait-il l'être dans 48 pays différents ? Faire des

²⁹⁴ *Id.*

²⁹⁵ <https://africanews.com>>, consulté le 6 juillet 2024 à 19h35.

généralisations excessives sur l'Afrique noire peut donc conduire à une vision stéréotypée et réductrice qui ne reflète pas la réalité²⁹⁶.

On peut également remarquer le risque d'autoflagellation²⁹⁷ de la part de notre auteure dans la mesure où, elle critique sévèrement les comportements africains ne reconnaît aucune volonté de développement en eux et ne souligne en aucun moments les efforts mis en jeu par ces derniers pour se développer. Cela pourrait être considéré comme de l'autoflagellation car elle-même est une Africaine. Alors, dire que : « *L'Africain ne se sent pas concerné par le temps présent.* »²⁹⁸. C'est également dire qu'elle-même ne l'est pas. Elle est sans doute animée par la même mentalité africaine de par ses origines. Car, si on se réfère au syllogisme aristotélicien : si les Africains sont animés par une mentalité rétrograde, sachant qu'Axelle Kabou est une également une Africaine, alors Axelle Kabou est aussi animée par la même mentalité.

Elle dit sans preuve concrète que : « *Telle est l'exacte mesure du sous-développement africain. Il commence par le sous-développement de la perception de soi et du monde extérieur, par l'immobilisme des mentalités depuis des siècles, et se perpétue par le retour des Africains lettrés aux valeurs du terroir, sans condition.* »²⁹⁹. C'est dire que non seulement la mentalité est la même partout en Afrique, mais aussi et surtout que les comportements des Africains n'ont guère changés, ils ont tous une vision pessimiste de leur être intérieur et des autres. Ce qui pour nous reste encore à démontrer car comme nous l'avions dit, l'Afrique noire est un continent très diversifié avec une grande variété de cultures, de traditions, de langues et de modes de vie distincts. Bien qu'ayant connues pour la plupart la colonisation, chacun de ces 48 pays a son propre contexte historique, économique, politique et social, ce qui influence à coup sûr la mentalité de ses citoyens.

De plus, il existe également des différences régionales et ethniques au sein de chaque pays, ce qui contribue encore à la diversité des mentalités. Il est donc judicieux de reconnaître qu'on ne saurait retrouver en Afrique une mentalité, mais plutôt des mentalités, car les différents pays qui constituent l'Afrique noire ont des us des cultures et des traditions diversifiées. Sans oublier que mêmes si celles-ci étaient les mêmes, on aurait toujours des mentalités différentes. La preuve en est qu'on peut avoir plusieurs enfants, leur inculquer la même éducation, mais ce n'est pas pour autant qu'on aurait le même résultat ; ils seront différents les uns des autres ; même des vrais jumeaux ne pourront guère avoir une même mentalité.

²⁹⁶ <https://www.afd.fr/cameroun>, consulté le 6 juillet 2024 à 19h40.

²⁹⁷ L'autoflagellation est un comportement qui consiste à se blâmer ou à se critiquer excessivement.

²⁹⁸ A. KABOU, *Op.cit.*, p.111.

²⁹⁹ *Ibid.*, p.112.

L'analyse d'Axelle Kabou manque de rigueur méthodologique sur certains aspects. Par exemple, elle se base quelquefois sur des anecdotes personnelles et des observations subjectives plutôt que sur des données empiriques et des études approfondies. Cela affaiblit la crédibilité de ses arguments, car les anecdotes et les observations subjectives ne sont pas représentatives de la réalité africaine dans son ensemble. Une analyse rigoureuse devrait s'appuyer sur des données fiables et des recherches approfondies pour étayer ses affirmations. Nous constatons qu'à certains niveaux elle se dit et se contredit, par elle exemple elle commence par dire que « *Le développement n'est pas une course contre l'Occident, mais contre les maux croissants et multiples de l'Afrique. Il devrait donc se poser en termes qualitatifs autocentrés et actualisés.* »³⁰⁰.

Ce qui voudrait dire que le développement de l'Afrique ne doit pas être calqué sur celui de l'Occident, mais il doit être défini en fonction de la résolution des difficultés que rencontre l'Afrique au quotidien. Et plus loin dans son discours elle ne manque pas d'ajouter que « *Se développer est une chose. Rattraper l'Occident ou ne pas le rattraper en est une autre.* »³⁰¹, Cela implique-t-il le fait que l'Afrique devrait se lancer à la poursuite de l'Occident ? Pourquoi vouloir rattraper l'Occident si, non seulement ils n'ont pas décollé au même moment, mais aussi qu'ils n'ont pas les mêmes défis ? Le développement ne devient pas à cet effet une comparaison ? Voilà autant de questions qu'on pourrait lui poser.

Notre auteure dit également que la créativité ou l'innovation technoscientifique n'est pas étrangère à l'Afrique, pour justifier ses propos, elle prend à témoin les travaux de Cheick Anta Diop et de Joseph Ki-Zerbo, cela voudrait dire que les Africains ne brillent pas foncièrement d'un esprit de médiocrité ou de fainéantise. Alors comment comprendre que plus loin elle affirme le contraire en ces termes : « *Il est extrêmement dangereux de souscrire à ce discours, très répandu en Afrique, qui a tendance à excuser les Africains de leurs contre-performances diverses* »³⁰². Parle-t-elle toujours des mêmes Africains ou fait-elle allusion à d'autres qui auraient été des génies à une époque donnée et qui seraient devenus médiocres plus tard ? Mieux encore ce discours dont elle parle est tenu concrètement par qui ? Ces Africains insoucieux comme elle les appellent ? Axelle Kabou a certes critiqué le modèle de développement occidental en Afrique, mais son analyse a également porté atteinte à la fierté et à la dignité africaine ; en ceci qu'elle a classifié les Africains dans la catégorie des animaux sauvages, car si les Africains n'ont pas la notion du temps comme elle le dit, et qu'ils sont

³⁰⁰ *Ibid.*, pp.111-112.

³⁰¹ *Ibid.*, p 112.

³⁰² *Ibid.*, p.110.

demeurés prisonniers du passé comme elle le prétend, cela voudrait dire qu'ils sont dépourvus de raison, qu'ils agissent instinctivement. Quand on sait que l'une des choses qui différencient l'Homme de l'animal c'est la raison, on est enclin à penser que comme les Occidentaux, Axelle Kabou perçoit ses pairs comme des « *sous hommes* », des êtres à part.

Face au nouveau rôle assigné au système éducatif africain par Axelle Kabou, nous pouvons relever le fait que la technoscience, secret de la réussite de l'Occident qu'elle promet, peut ne pas conduire l'Afrique au salut, mais à sa déchéance. En effet, le réalisme politique dont fait montre Axelle Kabou est une philanthropie épistémologique dont il convient de recadrer avec le principe de responsabilité de Hans Jonas. Notre auteure dit des Africains qu'ils prétendent se méfier de la technoscience pour justifier leur incapacité à l'appriivoiser. Elle ajoute même qu'ils disent se méfier de l'aspect négatif des retombées de la science.

Mais, elle semble oublier que les dangers liés aux prouesses de la science sont aujourd'hui légionnaires et ne sont plus à démontrer. Si les Africains sont restés traditionnels comme elle le dit, c'est sans doute pour non seulement protéger l'environnement dans lequel ils vivent, mais aussi et surtout leur humanité. Quand on sait aujourd'hui que la fonction d'hominisation³⁰³ de la technoscience semble avoir été remplacée par la fonction d'homicide³⁰⁴, il serait donc dangereux pour les Africains d'embrasser aveuglément cette dernière. Nous pouvons donc dire sans risque de nous tromper que, bien que la science ait apporté de nombreux bénéfices à l'humanité, il est également important de reconnaître les dangers potentiels qu'elle peut représenter pour l'environnement et pour la santé. Pourtant c'est ce que fait notre auteure.

Lorsqu'Axelle Kabou déclare qu' : « *On ne peut s'empêcher d'être frappé par l'acharnement avec lequel les Africains refusent la méthode, l'organisation.* »³⁰⁵, On est enclin à penser que l'Afrique vit dans l'anarchie et le chaos. De quelle méthode parle-t-elle ? Existe-t-il une méthode universelle à l'image d'un remède miracle permettant de basculer du sous-développement au développement ? Si oui dans quelle partie de son ouvrage l'a-t-elle prescrite aux Africains ? Quand elle parle du manque d'organisation en Afrique, de quelle organisation parle-t-elle quand on sait que l'Afrique a toujours été organisée à sa manière ; bien avant même la colonisation, les sociétés africaines étaient organisées en clans, et plus tard avec l'avènement des colons en cantons. Aujourd'hui, il n'existe aucun État en Afrique en général, et en Afrique noir en particulier où on ne retrouve pas de gouvernement ; chaque État est organisé quitte à ce que chacun sache ce qu'il a le droit de faire ou pas, quels sont ses droits et ses devoirs.

³⁰³ Processus évolutif du primate à l'homme.

³⁰⁴ Fonction de tuer volontairement ou non un humain.

³⁰⁵ A. KABOU, *Op.cit.*, p.23.

Pour Axelle Kabou, certaines cultures sont inférieures à d'autres, à l'instar des cultures africaines qui devraient être abolies au profit des cultures occidentales et européennes. C'est donc ce qui l'amène à dire que : « *Les Africains se sont non seulement prêtés au jeu du néoprimitif heureux-dans-sa-brousse-naturelle, mais se sont aussi appliqués à ruser avec le développement, en partant de la conviction erronée que toutes les cultures se valent : rien n'est plus faux.* »³⁰⁶. Dit autrement, les cultures africaines doivent être abolies car elles sont inférieures aux autres, les traditions n'étant pas en reste car ajoute-t-elle : « *L'Afrique post-indépendantiste croit que ses traditions la conduiront au développement [...]* »³⁰⁷. Sachant que la destruction des cultures et des traditions est contraire à l'authenticité, à la souveraineté. Dès lors, comment pourrait-on construire cette Afrique décomplexée³⁰⁸ à laquelle elle songe ?

Nous sommes donc en droit de nous demander : comment pourrait-on bâtir cette nation développée basée sur les valeurs et les ressources locales à laquelle elle fait allusion, sachant qu'on aurait détruit ce patrimoine qui fait de nous ce que nous sommes, et sur lequel nous sommes censés prendre appuis pour nous développer ? À quel moment saurait-on qu'on est encore nous-mêmes ? Ne risque-t-elle pas nous conduire à l'aliénation culturelle ? Mieux, ne nous ramène-t-elle pas au cœur même d'un nouvel impérialisme, pourquoi pas au néocolonialisme scientifique comme cela s'observe déjà dans la mondialisation actuelle ? Quoiqu'il en soit, il est évident qu'on ne saurait s'affirmer en s'accrochant à une culture étrangère et en niant notre être intérieur. C'est également ce que l'illustre président Burkinabé Thomas Sankara reconnaît lorsqu'il affirme que : « *la seule façon de vivre dignement et libre, c'est de vivre africain* »³⁰⁹. En d'autres termes, un homme sans culture et un homme sans repère ni dignité, ni souveraineté. C'est parce que l'Afrique est restée fidèle à sa culture et à ses traditions qu'elle a encore des principes et qu'elle rejette de toutes ses forces ces contre valeurs occidentales telles que l'adoption du mouvement (LGBT) ou encore la pratique de l'inceste comme cela se fait chez eux.

2. La sous-estimation des facteurs externes du sous-développement

Axelle Kabou tout au long de son analyse semble sous-estimé voire même ignoré les facteurs externes du sous-développement de l'Afrique subsaharienne. Pour elle, la responsabilité de cette crise ne doit être imputée qu'à l'Afrique qui en est responsable. En effet, le discours de notre auteure porte à croire que les maux dont l'Afrique a été victime pendant la

³⁰⁶ *Ibid.*, p.120.

³⁰⁷ *Ibid.*, p.165.

³⁰⁸ *Ibid.*, p.167.

³⁰⁹ T. SANKARA, *Discours prononcé à l'ONU*, le 4 octobre, 1984.

période coloniale n'ont impacté en rien sa situation actuelle. C'est sans doute ce qui l'amène à dire que :

Revenons pour l'instant au thème mille fois ressassé, remâché, de la « victime africaine » et du « coupable occidental », pour signaler que ce raisonnement pose un certain nombre de problèmes pratiques, tout en véhiculant des idées dangereuses pour l'avenir de l'Afrique. [...] la cruelle inutilité des procès intentés contre les criminels de guerre, dans la mesure où, selon les mots prononcés par Elie Wiesel à l'occasion du procès Barbie, les morts ne reviennent pas, quand bien même on condamnerait les criminels à la peine capitale.³¹⁰.

En d'autres termes, Axelle Kabou accuse les siens de se faire passer pour des éternels victimes, et juge inutile le fait de dénoncer cette barbarie, d'en demander des réparations, elle trouve cette initiative dangereuse pour l'avenir de l'Afrique et elle préfère épouser l'idéologie d'Elie Wiesel qui pense que le fait de condamner un criminel ne répare pas le dommage. Cet argument est peut-être vrai, mais rappelons le, si on ne se révolte pas contre un fait écœurant, si on ne le dénonce pas, cela voudrait dire qu'on l'approuve et qu'on est d'accord qu'il perdure. A ce propos, un dicton dit clairement que : « *qui ne dit mot consent* ». Ces colons avaient pour but d'anéantir le continent Africain, de le saccager, ils n'ont jamais voilé leurs intentions. Les propos du Lieutenant-colonel de Montagnac qui suivent corroborent ces faits :

Toutes les populations qui n'acceptent pas nos conditions doivent être rasées. Tout doit être pris, saccagé, sans distinction d'âge ni de sexe l'herbe ne doit plus pousser où l'armée française a mis le pied. [...] tuer tous les hommes jusqu'à 15 ans, prendre toutes les femmes et les enfants [...]. En un mot, anéantir tout ce qui ne rampera pas à nos pieds comme des chiens³¹¹.

Le général De Gaulle allant dans cette même lancée ne manque pas d'ajouter que :

En Afrique française, comme dans tous les autres territoires où des hommes vivent sous notre drapeau, il n'y aurait aucun progrès qui soit un progrès, si les hommes, sur leur terre natale, n'en profitaient pas moralement et matériellement, s'ils ne pouvaient s'élever peu à peu jusqu'au niveau où ils seront capables de participer chez eux à la gestion de leurs propres affaires.³¹².

Dit autrement, le dessein des Occidentaux n'était nul autre que d'anéantir tout élan de progrès en Afrique, on est même enclin à penser que telle était leur principale mission.

Lorsqu'Axelle Kabou ajoute que : « *L'Afrique doit comprendre qu'elle a, ne serait-ce que par dignité tout à perdre à exogénéiser les causes de son arriération, ou à en parler de façon abstraite.* »³¹³ Est-ce pour dire que toutes ces causes sont endogènes et que les Africains

³¹⁰ A. KABOU, *Op.cit.*, p.113.

³¹¹ Lieutenant-colonel de Montagnac cité par Olivier Thimonier dans *La France coloniale d'hier et d'aujourd'hui*, imprimerie Babel, octobre 2006, p.11.

³¹² Discours du général De Gaulle, prononcé lors de la Conférence de Brazzaville en 1944.

³¹³ A. KABOU, *Op.cit.*, p.114.

mystifient les faits ? Ou alors doivent-ils le dire pour faire plaisir à leurs bourreaux et bénéficier de leur clémence ? Plusieurs questions à l'instar de ces précédentes nous taraudent l'esprit face à de tels propos. Quelle dignité gagnerait-on en nous incriminant d'un fait donc l'occident est le premier responsable ?

De quelle dignité parle-t-elle quand on sait que l'africain a été réduit au rang d'animal, déshumanisé, souillé, violé, torturé et tuer comme un simple rat sans valeur, ni dignité. On ne saurait donc par complaisance oublier du jour au lendemain que ces blancs ont terrorisé l'Afrique. Sans foi ni lois, ils sont arrivés les mains vides ou chargées d'armes et contrefaçons et en sont repartis les mains pleines pour ne pas dire avec des navires pleins d'hommes forts, virils et travailleurs sans oublier des caisses pleines d'or, de diamant, de cobalt et autres richesses premières. Comment comprendre qu'assujettir son semblable est une nécessité comme le dit Ernest Renan en ces termes :

La colonisation en grand est une nécessité politique tout à fait de premier ordre. Une nation qui ne colonise pas est irrévocablement vouée au socialisme, à la guerre du riche et du pauvre. La conquête d'un pays de race inférieure par une race supérieure, qui s'y établit pour le gouverner, n'a rien de choquant³¹⁴.

Si l'Afrique n'avait pas subi ce carnage, il est moins sûr qu'elle serait aujourd'hui à ce niveau, réduit à quémander de part et d'autres l'aide de ses bourreaux. L'Afrique comme nous l'avons démontré dans la première partie de ce travail avait des peuples bien organisés et hiérarchisés. Chacun d'eux ayant sans doute une feuille de route qui lui aurait permis de se développer en fonction de ses besoins. Or, ce n'est pas ce que reconnaît notre auteure lorsqu'elle affirme que :

Que la colonisation ait frustré l'Afrique de ce destin qui aurait pu être le sien si elle avait eu la possibilité de suivre le cours naturel de son histoire, est un thème récurrent de la pensée africaine. Or, cette conception de l'histoire est lourde d'implications, pour ce qui concerne notamment les attitudes fondamentales des mentalités face à la problématique du développement.³¹⁵

Dit autrement, elle pense que la colonisation est innocente de ce retard de l'Afrique ; qu'au contraire les mentalités africaines étaient opposées aux mentalités de développement. Car à la question : « *Peut-on vraiment parler du sous-développement sans le mettre en rapport avec les mentalités et les cultures africaines ? Saurait-il y avoir un autre point de départ ?* Elle répond avec fermeté que *On sait que non.* »³¹⁶. Ce qui nous amène à nous pencher sur la notion

³¹⁴ Ernest RENAN, cité par Olivier Thimonier dans *La France coloniale d'hier et d'aujourd'hui*, imprimerie Bambel, octobre 2006, p.7.

³¹⁵ A. KABOU, *Op.cit.*, p.110.

³¹⁶ *Ibid.*, p.87.

du développement en Afrique noire avant la période coloniale. L'Afrique noire lors de cette invasion a perdu de nombreuses ressources humaines et matérielles qui ne reviendront jamais, et qui auraient été bénéfiques au continent noir si elles avaient été mises à son service. Olivier Thimonier nous fait savoir que :

La brutalité de la conquête et de l'exploitation coloniales avec les méthodes les plus cruelles : travail forcé, déportations, représailles, exodes et famines, se marque surtout dans le dépeuplement massif des colonies africaines. Il est probable que l'Afrique noire ait perdu, du fait de la colonisation, un tiers de ses habitants³¹⁷.

Bien qu'il soit difficile de déterminer avec précision si l'Afrique noire avait ou pas un plan d'action de développement avant l'arrivée des colons, car les concepts modernes de développement et de planification n'existaient pas à cette époque en Afrique, il est important de signaler à Axelle Kabou que certains de ces États avaient développé des structures politiques, économiques et culturelles relativement avancées. Comme exemples illustratifs nous pouvons citer l'empire du Mali (XIII^{ème} au XV^{ème} siècle) et du Ghana (IV^{ème} au XIII^{ème} siècle) qui ont existé en Afrique de l'Ouest. Ceux-ci étaient connus pour leurs richesses et leur organisation politique. Ils ont connu de nombreuses périodes de prospérité économique grâce à l'exploitation des mines d'or et du contrôle des routes commerciales transsahariennes. Ils avaient également une administration centralisée, avec des fonctionnaires et des lois pour régir les affaires politico-économiques de l'empire³¹⁸.

Ces exemples montrent donc que certains États africains avaient développé des systèmes politiques et économiques relativement avancés avant l'arrivée des colons, leur présence a profondément bouleversé cet équilibre. Ces colons ont imposé leur domination politique, économique et culturelle sur les territoires africains, exploitant les ressources naturelles et les populations locales pour leur propre bénéfice. Cela a conduit à l'exploitation et à la marginalisation des Africains, ainsi qu'à la destruction des structures politiques, économiques et culturelles préexistantes. Ces pillages ont bien existé et existent toujours jusqu'à nos jours. C'est ce que nous laisse comprendre Olivier Thimonier lorsqu'il martèle que :

Mais c'est encore bien plus qu'une question de "mentalités". Il n'y a qu'à regarder de plus près les rapports que la France entretient encore aujourd'hui avec ses anciennes colonies, pour voir que ceux-ci ont peu évolué depuis la période coloniale et les prétendues "indépendances". La France y perpétue une stratégie de domination au nom de la défense de ses propres intérêts : ingérence dans les affaires africaines (soutien à des dictatures et à l'organisation d'élections truquées) ; maintien des États africains dans la

³¹⁷ O.THIMONIER, *La France coloniale d'hier et d'aujourd'hui*, imprimerie Bambel, octobre 2006, p.12.

³¹⁸ Google, consulté le 13 octobre 2023 à 19h 07.

dépendance via l'aide publique au développement (et la dette) ; pillage des richesses du continent.³¹⁹.

Fort de ce constat, il ne manque pas de donner plus d'éléments sur le stratagème mis en place par ces colons pour pérenniser leur domination sur l'Afrique. À ce propos, il affirme que :

À peine les indépendances proclamées, De Gaulle établit avec chaque État de nouvelles relations, fondées sur une nouvelle légalité internationale : la Coopération. Ces relations sont scellées par la signature d'accords de Coopération, qui consacrent la France comme partenaire principal voire exclusif des États nouvellement indépendants, via l'aide au développement. Des accords de coopération économique, monétaire, financière, commerciale, technique, judiciaire, culturelle, militaire, diplomatique, mais aussi des accords de défense ou relatifs aux matières premières et stratégiques permettent à la France de contrôler ces nouveaux pays.³²⁰.

Au regard de ces clichés qui précèdent, on peut dire sans risque de nous tromper que les Occidentaux ont exploité et continuent de piller l'Afrique à travers ces partenariats mafieux.

René Dumont ne tarit pas d'exemples pour montrer à quel point la présence coloniale a freiné le processus de développement de l'Afrique noire. Il démontre comment ce pillage orchestré par ceux-là même qu'Axelle Kabou nous demande de ne pas tenir pour responsables a impacté l'Afrique d'hier, d'aujourd'hui, et probablement celle de demain si rien n'est fait. Il pense que ces derniers ont emporté d'énormes richesses et continuent de piller les ressources premières de l'Afrique. Ce qui fait qu'au moment où l'Afrique viendrait à développer des industries, elle sera en pénurie de matières premières car elles auraient déjà été toutes emportées par ces pilliers. C'est donc dans ce sens qu'il affirme avec véhémence que :

Les pays dits sous-développés, quand ils pourront enfin bâtir, sur leurs ressources, leurs industries lourdes, fer ou aluminium, auront déjà été volés de la plus grande partie de leurs meilleurs minerais, combustibles et carburants : ce qui leur interdira toute compétitivité et limitera terriblement leur capacité d'expansion. Non seulement nous nous acheminons vers une rupture brutale de notre type de civilisation, au détriment de nos petits-enfants ; mais nous privons définitivement les pays d'économie dominée, par des gaspillages qui deviennent de plus en plus insoutenables, de tout espoir, de toute possibilité de réel développement.³²¹.

Dit autrement, par le biais de la traite négrière et colonisation l'Afrique a été pillée et continue à être pillée par le truchement du néocolonialisme et des accords véreux que signent les élites avec les grandes filiales pour ne pas dire bailleurs de fonds. Ce qui a contribué à la

³¹⁹ O. THIMONIER, *Op.cit.*, p.5.

³²⁰ *Ibid.*, pp.17-18.

³²¹ R. DUMONT, *L'utopie ou la mort ?* Paris, Seuil, 1973, p.5.

dépendance économique des Africains, tout en compromettant le développement industriel de ces États.

Lorsqu'on se penche sur la scène politique africaine on ne peut ne pas constater la mainmise de ces pays des grandes métropoles dans la gestion des affaires internes des États africains. Ces derniers sont présents sur les scènes politiques car ce sont eux qui choisissent et qui façonnent les chefs d'États d'Afrique qui leur seront loyaux ; ils peuvent donc librement emporter ces ressources premières qui alimentent leurs industries, pourquoi pas évincer toute personne qui se mettrait sur leur chemin. C'est dans ce sens que l'homme politique congolais Patrice Lumumba dira que :

Les puissances qui nous combattent ou qui combattent mon gouvernement, sous le prétexte fallacieux d'anticommunisme cachent en réalité leurs véritables intentions. Ces puissances Européennes ne veulent avoir de sympathie que pour les dirigeants Africains qui sont à leur remorque et qui trompent leur peuple. Certaines de ces puissances ne conçoivent leur présence au Congo ou en Afrique que dans la mesure où ils savent exploiter au maximum nos richesses par le truchement de quelques dirigeants corrompus.³²².

En d'autres termes, les occidentaux n'ont pas seulement eu des responsabilités dans la situation actuelle de l'Afrique, mais ils en ont toujours car ils continuent d'agir sous l'égide des chefs d'État véreux qu'ils ont placé au pouvoir ; à cet effet, nous pouvons fournir à Axelle Kabou une liste de quelques présidents d'Afrique noire ayant été placés au pouvoir par l'aide de ceux-là même qu'elle dit innocent de la crise de développement africaine. Entre autre nous avons :

- Patrice Lumumba du Congo : Il a été renversé et assassiné en 1961 avec l'aide des services secrets belges et américains et remplacé par Joseph Kasa-Vubu ;
- Kwamé Nkrumah du Ghana : Il a été renversé en 1966 par un coup d'État soutenu par la CIA et remplacé par Joseph Arthur Ankrah ;
- Thomas Sankara du Burkina Faso : Il a été renversé et assassiné en 1987 lors d'un coup d'État soutenu par la France et remplacé par Blaise Compaoré ;
- Jean-Bedel Bokassa de République centrafricaine : Il a été renversé en 1979 lors d'une intervention militaire française et remplacé par David Dacko ;

³²² Patrice LUMUMBA, www.oeldafrique.com, propos recueillis et publiés par Roger Musandji le 27 janvier 2014, consulté le 13 octobre 2023 à 21h 48.

- Mobutu Sese Seko du Congo : Il a été renversé en 1997 lors de la guerre civile congolaise, avec le soutien de plusieurs pays occidentaux et remplacé par Laurent-Désiré Kabila.³²³.

En voilà quelques exemples précis du rôle joué par ces pays étrangers dans la crise politique des Etats postcoloniaux. On ne saurait se limiter à ces cas car, sur d'autres pans comme le domaine technoscientifique, ces pays aimeraient garder jalousement et bien loin des Africains le secret de la maîtrise technoscientifique qui leur permet d'asseoir leur autorité sur le continent noir, ils sont même arrivés au point où ils anéantissent les exploits de ces quelques Africains qui font montre d'un génie créateur comme le cas que nous vous présenterons dans les prochaines lignes.

Penchons-nous sur le cas de Maxwell Chikumbutso qui est un ingénieur Zimbabwéen qu'on peut qualifier de « *super génie* » en ceci qu'il est un ingénieur autodidacte³²⁴. Car dit-on il n'a pas fait d'études, encore moins fréquenter l'école du blanc, quand on sait qu'ils mettent tous les moyens en jeu pour nous convaincre comme Axelle Kabou que pour être productif et crédible dans la société, il faut allée à leur école. Nous voici donc pourtant face à un super-génie africain qui n'a pratiquement jamais été à l'école. Il vient d'inventer un téléviseur et une voiture électrique sans recharge, y compris un hélicoptère à cinq voies d'alimentation à savoir : essence, diesel, gaz, électricité, eau. Imaginez-vous combien de mafia et d'intérêts il met en danger pour le bien de l'humanité. C'est une révolution planétaire sans précédent grâce au génie d'un Africain.

Lorsque, par respect des conventions internationales, il décide de s'y conformer et de les faire breveter, on lui oppose un « *Non* » catégorique sous le motif aussi ubuesque qu'irrationnel que « *votre invention ne respecte pas les lois de la physique* ». Quand on sait parfaitement que les lois de la physique sont immuables mais souvent inconnues et l'homme ne fait que les découvrir par ses capacités extra-sensorielles. C'est sans doute par racisme et par hégémonisme que ces inventions rejetées par ceux qui croient détenir l'exclusivité des lois cosmiques et le contrôle du monde. Autrement dit, sans aucune raison déontologique ni technique, les Occidentaux, qui gèrent (L'OMPI) ont choisi une fois de plus de mépriser l'Afrique et les Africains³²⁵. Ils ont préféré faire passer leurs intérêts au détriment de ceux de la communauté internationale qui en aurait largement bénéficié. C'est-à-dire l'intérêt des particuliers a primé

³²³ www.lemonde.fr, consulté le 14 octobre 2023 à 12h30.

³²⁴ Un autodidacte est une personne qui s'est instruite elle-même, sans l'aide d'un maître.

³²⁵ C. DJAMEN Panafricaniste/ Président National APAR. cameroun24.net, Mercredi le 18 Janvier 2023.

sur l'intérêt général. On sait tous les nombreuses pertes de fond que ces inventions allaient générés à des grandes entreprises tels que TESLA.

Maxwell Chikumbutso Présentant ses différentes inventions



Source : Google

Voilà donc un exemple plus précis qui remet en cause plusieurs aspects de la pensée d'Axelle Kabou, entre autre, nous avons le cas des contres performances africaines dont elle parle. Voilà un génie africain qui n'est pas allé en Occident volé le secret de la technoscience, mais qui a relevé le défi que ces détenteurs de la technoscience n'ont pas pu ou voulu relever de peur de perdre leurs privilèges (carburer des véhicules avec de l'eau). Nous pouvons donc dire que l'Occident a toujours eu pour dessein de maintenir l'Afrique aussi longtemps que possible dans cette situation inconfortable qui leur permet d'amasser des richesses tout en étant indispensables. C'est dans ce sens qu'il faut comprendre cet aveu de Serges Latouche lorsqu'il déclare que :

Pourtant, il est sans doute temps de confesser que nous nous intéressons moins à l'Afrique pour ce que nous croyons lui apporter que pour ce qu'elle nous apporte [...]. Derrière les grandes phrases d'aujourd'hui sur le souci humanitaire et l'universalisme des droits de l'homme se cache la même tartuferie que derrière les beaux discours de naguère sur l'apport des consolations de la vraie religion ou celui des bienfaits de la civilisation. Volonté de puissance, désir de conquête et soif de profit ont pris d'autres masques³²⁶.

En *d'autres* termes, les Occidentaux animés par un esprit de volonté de puissance et un incessant désir de conquête ont une responsabilité dans la situation inconfortable que connaît l'Afrique ; ceux-ci mettent des moyens en jeu pour la maintenir continuellement dans celle-ci.

³²⁶ S. LATOUCHE, *L'autre Afrique, entre don et marchés*, Paris, Albin Michel, 1998, p.223.

Il n'est donc pas possible de ne pas faire mention de l'implication de ces derniers dans la crise de développement qui sévit l'Afrique depuis des décennies.

En définitive, nous pouvons donc dire que le discours d'Axelle Kabou laisse paraître des crises de pertinence ; non seulement il n'est pas possible de dire que tous les Africains sont mus par une mentalité magico religieuse qui les prédestinent à refouler le développement de toutes leurs forces, mais aussi il est inacceptable de dire sans preuves concrètes que l'état de sous-développement de l'Afrique est resté le même qu'il y'a des décennies aujourd'hui. Nonobstant le fait que le processus de développement de l'Afrique noire se fait à pas de tortue, plusieurs efforts ont néanmoins été mis en jeu, et on observe aujourd'hui de nombreux changements dans plusieurs domaines. Pour quelqu'un qui souhaite remplir le verre, il ne pourrait donc pas dire de ce verre qu'il est à moitié vide, mais dira forcément qu'il est à moitié plein, d'où le risque d'auto flagellation de notre auteure. Nous concluons donc cette section en disant que : « *Il vaut mieux une seule et unique bougie dans une pièce noire que pas de bougie du tout.* »³²⁷. Cela signifie qu'il ne faut pas sous-estimer l'impact d'une action, même si elle est minime.

³²⁷ E. NJOH-MOUELLE, *Considérations Actuelles sur l'Afrique*, Dialogue avec Mono Ndjana, Yaoundé, CLÉ, 2000, p.66.

CHAPITRE VIII : L'EXIGENCE D'UNE DÉCOLONISATION DES PENSÉES

La décolonisation de la pensée est un processus qui consiste à remettre en question les idées et les perspectives qui ont été imposées par les puissances coloniales. Il s'agit de reconnaître que les connaissances, les valeurs et les pratiques des peuples colonisés ont été supprimées ou marginalisées au profit de celles des colonisateurs. Dans ce chapitre, la décolonisation de la pensée visera à redonner une voix et une place aux perspectives et aux savoirs locaux, à renverser les hiérarchies de pouvoir et à promouvoir une compréhension plus juste et équitable du monde.

Et si l'Afrique refusait le développement ? Est une œuvre qui a subi une réputation peu flatteuse à cause de tous ces lecteurs qui l'ont lu soit hors contexte, soit mal analysé et mal interprété. Sans crainte d'attirer sur elle la fougue de ses confrères car blessant leur égo avec ses révélations, Axelle Kabou expose sans ambages les maux internes qui entravent le développement en Afrique. Ses leçons restent et demeurent importantes au-delà même de la politique, de la sociologie, et de l'histoire. Elle décrit un monde contingent, où la place de la volonté et l'agir humain sont décisifs.

Elle démontre que face au chaos l'homme n'est jamais condamné, il dispose des moyens efficaces pour dépasser la fatalité : son libre arbitre, mieux sa liberté. Raison pour laquelle elle milite non seulement pour une décolonisation de la pensée, mais aussi pour une réforme du système éducatif africain. Jean Marc Ela disait déjà qu'il faut bannir de l'Afrique cet héritage colonial, afin de sonner le glas de la marginalisation occidentale ; c'est sans doute ce qui l'amène à dire que : « *Si l'on ne veut pas continuer à reproduire le discours qui considère l'Afrique comme une sorte de musée des antiquités européennes, il faut s'interroger sur le type d'approche adaptée à la situation actuelle de nos sociétés* »³²⁸.

³²⁸ J-M. ELA, *Restituer l'histoire aux sociétés africaine : promouvoir les sciences sociales en Afrique Noire*, Paris, L'Harmattan, 1994, p.8.

1. Un nouvel esprit scientifique

La décolonisation de la pensée que promeut Axelle Kabou passe a priori par l'éducation, raison pour laquelle nous parlons du nouvel esprit scientifique devant être adopté en Afrique. En effet, elle prône une apologétisation de l'éducation, celle-ci peut être perçue comme étant une pratique consistant à inculquer un enseignement approprié aux jeunes africains, basé sur une vision endogène du développement. Sachant que l'éducation formelle en Afrique est la courroie qui maintient en place les legs coloniaux qui tiennent en captivité la souveraineté de l'Afrique, en l'occurrence du mythe du complexe d'infériorité qui s'attelle à vouloir convaincre les Africains qu'ils sont des « sous-hommes », incapables de s'autogérer, de se prendre en charge, ne pouvant vivre que sous la tutelle, mieux le joug de la domination de la race supérieure (blanche). Cheikh Hamidou Kane va encore plus loin en disant que : « *l'école étrangère est la forme nouvelle de la guerre que nous font ceux qui sont venus [...] Mieux que le canon, elle pérennise la conquête* ». ³²⁹.

Axelle Kabou, comme bon nombre d'auteurs relèvent les failles du système éducatif africain et s'engage à défendre et à promouvoir une éducation de qualité, adaptée aux besoins des africains. Ils prônent ainsi une éducation de qualité adaptée aux besoins sociaux, économiques, politique et sanitaires de l'Afrique. Celle-ci réduira à coup sûr plusieurs maux et augmentera l'opportunité d'emploi non seulement à l'échelle nationale, mais aussi à l'échelle internationale. Elle est fondamentale pour une bonne mentalité, c'est également ce que nous laisse comprendre l'universitaire camerounais Nathanaël Noël Owono Zambo lorsqu'il affirme que : « *la mentalité est un facteur décisif pour le développement et l'émergence du continent. Elle est substantielle à une bonne éducation* » ³³⁰. Dit autrement, c'est l'éducation qui façonne la mentalité. Il serait donc judicieux et bénéfique aux États africains de s'assurer que toutes les classes sociales puissent recevoir une éducation formelle adaptée, l'enfant du riche comme celui du pauvre devront dès lors avoir les mêmes privilèges et les mêmes chances. Cette apologétisation de l'éducation sera subdivisée en deux grands mouvements, le premier consistera à démocratiser l'éducation formelle en Afrique, et le second mouvement à actualiser le contenu des programmes scolaires en Afrique.

Démocratiser l'éducation formelle en Afrique subsaharienne, viendrait à dire qu'il faudrait la rendre accessible à tous. C'est-à-dire donner aux jeunes africains les mêmes privilèges et les mêmes chances. Que les enfants des pauvres aient également la possibilité de

³²⁹ C. H. KANE, *L'aventure ambiguë*, *Op.cit.*, pp.48-60.

³³⁰ N. N. OWONO ZAMBO, *Penser la Covid 19 en Afrique : De la crise sanitaire à l'éthique de la crise*, *Op.cit.*, p.68.

fréquenter les mêmes écoles que les enfants des riches, qu'ils puissent jouir des mêmes privilèges. Les États africains gagneraient à copier le système Lybien en matière d'éducation. En effet, l'éducation en Lybie est obligatoire et gratuite ; que ce soit dans les écoles primaires, secondaires ou supérieures. Les cours sont dispensés gratuitement dans les écoles publiques pour tous les apprenants, les manuels scolaires sont également gratuits dans les écoles primaires et secondaires.³³¹.

Comme tous les pays Africains ne disposent pas des mêmes ressources que la Lybie, on ne saurait leur imposer de rendre gratuit l'enseignement dans leurs pays, mais de réduire le goût des frais de scolarité dans les établissements publics pour ceux qui ne pourront pas rendre cela gratuit, et de fixer une marge à ne pas franchir en ce qui concerne les établissements privés qui coûtent extrêmement chères. Prenons le cas du Cameroun, comment un fils de vigiles ou de ménagère pourrait se retrouver à fréquenter une prestigieuse école comme le FUSTEL, l'IAI, SIANTOU, ISTAG, etc. avec un salaire de 41.875 FCFA représentant le SMIC ? Plusieurs penseurs en l'occurrence de Jean-Jacques Rousseau et Armatya Sen ont également pensé de la sorte. C'est sans doute ce qui amène Jean-Jacques Rousseau à dire que :

Je n'aime point ces distinctions de collèges et d'académies qui font que la noblesse du riche et que la noblesse du pauvre sont élevées différemment et séparément. Tous étant égaux par la constitution de l'État doivent être élevés ensemble, et de la même manière, et si l'on peut établir une éducation publique tout à fait gratuite, il faut du moins la mettre à un prix que les pauvres puissent payer, ne pourrait-on pas fonder dans chaque collège un certain nombre de places gratuites, c'est-à-dire aux frais de l'État [...]³³².

Dit autrement, toutes les classes sociales doivent recevoir la même éducation, ce qui rendrait tous les Africains aptes à relever plus tard les défis du continent, ils auraient été préparé d'avance et feront montre d'un esprit scientifique habile et efficient à la résolution des préoccupations pratiques.

Compte tenu du fait que L'IDH fait partie des facteurs phares sur lesquels on juge le développement d'un État, nous pensons que la démocratisation de l'éducation formelle pourra faire croître cet indice de développement humain dans plusieurs pays Africains. Axelle Kabou démontre que l'État en Afrique a failli à l'une de ses missions qui est de libéraliser l'école, de la désacraliser et de la rendre accessible à tous. Dans la mesure où l'éducation formelle en Afrique n'est pas donnée à tout le monde, certains des formateurs viennent même à dire : « *L'école n'est de faite pour les pauvres* ». D'après les données les plus récentes du rapport sur

³³¹ [Journals.openedition.org](https://journals.openedition.org), consulté le 15 octobre 2023, à 15h59.

³³² J.-J. ROUSSEAU, *Discours sur l'économie politique*, Paris, Garnier Flammarion, 2012, p. 179.

le développement du PNUD (2019) créé en 1990, l'IDH qui est l'outil de mesure et de suivi du développement humain, en Afrique subsaharienne est de 0,571, variant d'un pays à un autre. Le niveau d'éducation étant bas dans certains pays que d'autres. C'est le cas du Tchad et de la République Centrafricaine. Fort de ce constat, Paul Biya martèle que :

Il est évident que la transformation de l'homme passe nécessairement par l'enseignement et l'éducation. Aussi importe-t-il que cette institution soit largement accessible à toutes les couches de la population. Nos efforts tendent en effet à une plus grande démocratisation en cette matière. Non seulement les villes, mais l'arrière pas seront dotés de meilleures écoles pour que, dans le cadre d'une égalité de chance, les fils de paysans reçoivent la même éducation que les fils de citoyens³³³.

En rendant gratuit l'accès aux écoles publiques, les États Africains bénéficieraient de plusieurs avantages. Bien que la mise en place d'une éducation gratuite nécessiterait des ressources financières importantes et des politiques appropriées pour garantir la qualité de l'éducation. Cependant, les avantages potentiels qui en découleront seront considérables et contribueraient à coup sûr au développement durable de l'Afrique subsaharienne. Entre autre, nous aurons :

- L'augmentation du taux de scolarisation : en rendant l'éducation gratuite, un plus grand nombre d'enfants africains aurait accès à l'éducation. Cela permettrait d'augmenter le taux de scolarisation et de réduire de façon exponentielle le nombre d'enfants non scolarisés dans la région ;
- La réduction des inégalités : l'accès gratuit à l'éducation contribuerait à réduire les inégalités en offrant à tous les enfants, indépendamment de leur situation économique, la possibilité de recevoir une éducation de qualité ;
- L'amélioration du capital humain : l'éducation est un investissement essentiel pour le développement d'un pays. En augmentant le niveau d'éducation de sa population, l'Afrique pourrait améliorer son capital humain, ce qui favoriserait la croissance économique et son développement social ;
- Le renforcement de la main-d'œuvre : une main-d'œuvre mieux éduquée serait plus compétente et qualifiée, ce qui pourrait stimuler la productivité et attirer davantage des investisseurs étrangers en Afrique ;
- La réduction de la pauvreté : L'accès gratuit à l'éducation pourrait aider à réduire la pauvreté en offrant aux enfants les compétences et les connaissances nécessaires pour sortir de la pauvreté et améliorer leurs perspectives d'emploi à l'avenir ;

³³³ P. BIYA, *Op.cit.*, pp.82-83.

- La promotion de l'égalité des genres : en rendant l'éducation gratuite, l'Afrique pourrait encourager une plus grande participation des filles à l'éducation. Cela contribuerait à réduire les disparités de genre et à promouvoir l'égalité des chances entre les filles et les garçons.

Le nouvel esprit scientifique représenté ici par la bonne éducation, permettrait de sonner le glas de la captivité de la souveraineté africaine. En ceci que la bonne éducation est celle qui « *participe à la construction du savoir savant, du savoir-faire, mais aussi et surtout du savoir-être.* »³³⁴. L'éducation coloniale maintenue aujourd'hui par l'UNESCO doit être réformée. En effet, la qualité épistémologique de l'enseignement dispensé en Afrique est un enseignement de répétition. Il ne s'agit plus d'apprendre à lire et à écrire, l'Afrique n'a plus besoin de former cette classe élitiste (formation des bureaucrates, marionnettes et fidèles serviteurs des systèmes mafieux mis en place) mais, il est question de former à la fois des Hommes instruits, mais aussi et surtout habilités à faire usage de leurs mains pour inventer, créer, façonner, transformer leurs ressources et leur environnement à leur convenance. Ceux-ci seront à mesure de relever les défis pressants du continent noir, ils pourront ainsi pallier à leurs besoins sanitaires, économiques, socio-politiques sans l'intervention d'un quelconque partenaire étranger.

Pour ce faire, il faudra réformer le contenu des programmes éducatif africains. Ceux-ci sont inadaptés aux réalités de l'Afrique comme nous l'avons démontré plus haut, il ne répond pas aux besoins locaux, mais à ceux de ces concepteurs. L'UNESCO qui a pour rôle de promouvoir l'éducation et les sciences dans les pays des États membres semble englober l'Afrique. Dans la mesure où jusqu'à nos jours, aucun pays Africain n'a pas encore réussi à acquérir des leçons de pêche de la part de ceux-là même qui maîtrisent bien les rouages de la pêche. Dit autrement, si ceux-ci étaient disposés à aider réellement l'Afrique, ils auraient appris aux Africains à produire des fonds et non à s'endetter auprès d'eux, à transformer leurs matières premières, mieux à être des exportateurs et non ces grands importateurs par excellence.

L'analphabétisme est l'un des grands maux qui minent la sous-région de l'Afrique noire ; chaque État de cette sous-région devrait non seulement faciliter l'accès à l'éducation, mais aussi et surtout mettre sur pied une éducation adaptée aux besoins de l'Afrique ; c'est-à-dire professionnaliser l'enseignement en apprendre davantage aux jeunes Africains à faire bon usage des ressources du continent, et d'être eux-mêmes des entrepreneurs auto indépendants ; que la fonction publique ne soit plus le rêve de ces jeunes pétris de talents. L'État devrait donc mettre

³³⁴ N. N. OWONO ZAMBO, *Penser la Covid 19 en Afrique : De la crise sanitaire à l'éthique de la crise*, Op.cit., p. 68.

à la portée libre et gratuite de tous une éducation de qualité ; c'est également ce que reconnaît Hubert Mono Ndjana lorsqu'il affirme que :

Au même titre que la santé, l'éducation fait partie des fonctions primaires de l'État, à savoir les fonctions que l'État doit nécessairement assumer d'une manière ou d'une autre soit directement en créant des institutions appropriées et en formant du personnel en fonction des besoins, soit directement en adoptant une politique favorisant la politique et la multiplication des institutions. Loin d'être une option facultative, la tâche comme une obligation absolue pour un État soucieux d'assurer son avenir et même sa propre survie. C'est en un certain sens la tâche qui exige le plus d'investissement, puisqu'il garantit la prolongation de l'entité étatique par la transmission, aux générations montantes des connaissances de la culture et des idéaux propres à une nation, héritage devant être reproduit par la suite de façon créatrice.³³⁵.

Dit autrement, il est du devoir de chaque État d'assurer et de rendre accessible à tous une éducation de qualité.

Sachant que l'Afrique est le réservoir des ressources naturelles, le politique³³⁶ de ce continent devrait mettre sur pied une politique de développement qui contribuera d'abord à la prise de conscience de la valeur ou de l'importance capitale de celles-ci. Deuxièmement, promouvoir et inculquer des valeurs éthiques à chaque jeune Africain afin de pouvoir gérer ces ressources dans la transparence et pour le bien-être communautaire. Et enfin leur donner des moyens nécessaires (intellectuels et financiers) leur permettant de transformer celles-ci. Cela permettra à ce que chaque Africain s'investisse réellement dans la construction de l'Afrique ; les génies Africains tels que Maxwell Chikumbutso doivent être valorisés à l'échelle continentale. On devrait de ce fait organiser des séminaires de formations regroupant les jeunes chercheurs de tous les pays d'Afrique afin que ce génie et biens d'autres génies Africains les forment.

Ce qui fait qu'au bout de quelques années, les Africains pourront eux-mêmes fabriquer des véhicules, appareils électroménagers, hélicoptères, sans oublier la transformation des produits agro-alimentaires, etc. Cela réduira à coup sûr le pourcentage d'importation de l'Afrique et contribuerait à la stabilité économique. Le contenu des programmes d'études doit être plus orienté vers une formation professionnelle de sorte à encourager l'innovation et l'esprit de créativité, de transformation des ressources locales. C'est ce que reconnaît Ebénézer Njoh Mouéllé lorsqu'il affirme que :

³³⁵ H. MONO NDJANA, *L'idée sociale chez Paul Biya : essai de philosophie politique*, Yaoundé, H.M.N, 1985, p.42.

³³⁶ Le politique ici fait référence à un ensemble d'actions, de décisions et des processus qui concernent la gouvernance d'un pays ou d'une région.

L'université d'un pays sous-développé doit être résolument orientée vers la recherche des solutions à apporter aux problèmes de développement. L'université est celle qui cherchera par exemple à résoudre le problème de la conservation du vin de palme, qui dans ses écoles d'architecture, cherchera à mettre au point un type d'habitat qui s'adapte au climat et à l'environnement, qui s'attaque au problème de la sécheresse qui accomplira toutes sortes d'études et de recherches qui lui confierait le gouvernement³³⁷.

Voilà la mission que ce philosophe Camerounais assigne aux universités des pays sous-développés comme ceux du sud du Sahara.

En d'autres termes, les programmes de développement qui doivent être applicables en Afrique doivent contribuer à l'amélioration de l'accès à l'éducation, à la santé, à l'eau potable à l'assainissement, à l'agriculture durable, à l'infrastructure de transport et de communication, ainsi qu'à l'emploi et à la création d'entreprises. Il est important que ces programmes soient adaptés aux contextes locaux et prennent en compte les spécificités culturelles, économiques et politiques de chaque pays africain. Raison pour laquelle Axelle Kabou suggère de repenser l'éducation de manière à inclure une éducation scientifique et technique de qualité, ainsi qu'une éducation aux valeurs africaines traditionnelles pouvant aider à promouvoir le développement durable. Djaligué Oumarou déclare que :

Le mimétisme scolaire et académique est la cause de l'inadaptation scolaire, socioculturelle et pédagogique des étudiants africains. [...] Cette extraversion académique accroît la dépendance de l'Afrique subsaharienne dans la production du savoir, du savoir-faire, et du savoir-être qui constituent le moteur de développement. L'emprunt du modèle éducatif européen renvoie au concept psychanalytique de l'identification avec l'agresseur.³³⁸

Celui-ci n'aide pas l'Afrique à se développer, encore moins à faire le poids sur le marché de l'emploi intercontinental ou mondial. C'est sans doute ce qui amène Djaligué Oumarou à ajouter que : « *L'Afrique doit aller à la conquête d'autres horizons pour mieux assumer son destin au plan éducatif. [...] Comme on peut le constater, la dépréciation des diplômés africains dans le marché de l'emploi à l'échelle transnationale est toujours d'une actualité brûlante.* »³³⁹.

En un mot, en libéralisant et en démocratisant l'éducation en Afrique noire, cela permettra d'améliorer l'accès à une éducation de qualité à tous les africains. Cependant, il convient de noter que celle-ci ne devra pas se faire au détriment des populations les plus vulnérables. Actualiser le contenu des programmes scolaires africains reviendra à introduire dans le système

³³⁷ E. NJOH MOUELLE, *Jalons III : problèmes culturels*, « point de vue 17 », Yaoundé, CLE, 1986, p.131.

³³⁸ D. OUMAROU, « Repenser l'éducation en Afrique : de la crise éducative à l'éducation en temps de crise » in *Philosophie africaine et modernité politique : Réflexions sur la crise et le développement*, O. MAZADOU (Dir), Yaoundé, Monange, 2022, p.204.

³³⁹ D. OUMAROU, *Op.cit.*, p.204.

éducatif africain « *un changement de paradigme dans une perspective d'éclosion dynamique productive nouvelle* »³⁴⁰. C'est-à-dire qu'au sortir d'une formation scolaire, l'apprenant soit à mesure de profiter de celle-ci pour se générer des sous. Il devra donc comme nous l'avons dit, recevoir une formation adéquate dans l'un des domaines pratiques tels que l'agriculture, l'informatique, l'élevage etc. On ne devrait plus avoir affaire à des écoles purement littéraires. Il s'agira pour le négro-africain de se refaire une nouvelle identité en fonction de ses besoins intrinsèques. À ce propos, Fabien Eboussi-Boulaga souligne que :

Si l' « identité » du Négro-Africain est celle d'un sujet et non celle d'un objet, elle est celle d'un être qui se détermine lui-même à exister, en reprenant comme lui appartenant en propre ce qu'il a trouvé, en se donnant des fins pour s'accomplir. La compréhension de ce mouvement ou de cette histoire d'autodétermination et d'autoposition, l'entrée en son dynamisme créateur est la culture par laquelle on produit en soi-même son devenir et sa propre réflexion.³⁴¹

En définitive, non seulement l'éducation devra être désacralisée, c'est-à-dire la mise à la disposition de tous d'une éducation de qualité, mais elle devra également intégrer la théorie et la pratique car comme le souligne William Aurélien Eteki Mbumua on ne devrait plus avoir « *un enseignement trop général, trop désincarné, trop livresque, n'intégrant pas suffisamment la technique, la technologie, le scientifique et se développant sans réellement tenir compte des réalités du milieu* »³⁴². En clair, nous pouvons donc dire que le concours de l'esprit scientifique ou de l'engagement rationaliste permettra de construire le développement de l'Afrique.³⁴³

2. Une vision endogène du développement

Parler de vision endogène du développement de l'Afrique, c'est parlé d'une approche qui met l'accent sur les ressources internes et les capacités des pays africains d'atteindre leur développement. Cette approche reconnaît que les solutions aux problèmes de développement de l'Afrique doivent être trouvées à l'intérieur du continent plutôt que d'être imposées ou exportées de l'extérieur. Cette vision repose sur le principe selon lequel les Africains doivent être les acteurs principaux de leur propre développement. Elle implique la promotion des politiques économiques et sociales adaptées aux réalités africaines afin de pour répondre aux besoins des populations locales. À cet effet, elle met l'accent sur la valorisation des ressources naturelles et humaines du continent, ainsi que sur la promotion de l'entrepreneuriat et de

³⁴⁰ N. N. OWONO ZAMBO, *Op.cit.*, p.168.

³⁴¹ F. EBOUSSI-BOULAGA, « *L'identité négro-africaine* » in Nouvelle série, No.99/100, Paris, Présence africaine, (3e et 4e trimestres 1976), pp. 3-18 (16 pages).

³⁴² W. A. ETEKI MBUMUA, *Démocratiser la culture*, Yaoundé, CLÉ, 1974, p.57.

³⁴³ A. S. NGAH ATEBA, *Op.cit.*, p.352.

l'innovation. Elle peut être considérée comme une alternative aux politiques économiques néolibérales imposées par les institutions financières internationales. Cette dernière a été promue par des leaders africains parmi lesquels Thomas Sankara, qui a opté pour une gouvernance centrée sur les besoins des populations locales plutôt que sur les intérêts des élites politiques et économiques.

Dans son ouvrage *Et si l'Afrique refusait le développement ?* Axelle Kabou remet en cause les mentalités africaines qu'elle considère comme rétrogrades et par ailleurs opposées au développement dans la mesure où, elles obscurcissent la vision de ces derniers. A cause d'elle, ces derniers se perçoivent comme des êtres inférieurs, subalternes au blanc, et incapable de prendre en charge leur propre destin, mieux leur développement. Ce qui pour elles les amènent à calquer aveuglément le modèle de développement Occidental, et à le considérer comme étant le modèle par excellence qui leur permettra de sonner le glas de cette crise. À cet effet, elle critique la notion de développement en tant que processus linéaire, qui suppose que les pays dits sous-développés ou en voie de développement doivent suivre le même parcours que les pays développés pour atteindre le seuil du développement. Loin d'être fataliste, Axelle Kabou pense que le sous-développement de l'Afrique est a priori le problème de l'Afrique.

Car, s'il perdure, c'est à cause de leurs mentalités, et qu'il ne prendra pas fin si ces derniers ne prennent pas conscience de leur implication dans cette impasse en prenant véritablement leurs responsabilités en main. Elle pense donc que les Africains doivent eux-mêmes analyser de plus près la question du développement de leur continent, et s'interroger sur les véritables mobiles qui les maintiennent dans cette crise, car dit-elle :

On constate d'abord que les analyses systématiques africaines sur les causes internes du sous-développement de l'Afrique sont à peu près inexistantes [...] Les Africains paraissent peu enclins à effectuer des analyses auto-centrées sur leur arriération. En lieu et place, on repère un ensemble de réactions favorables ou défavorables aux théories ou aux concepts élaborés par des non-Africains sur le sous-développement.³⁴⁴

En d'autres termes, au lieu d'épouser aveuglément ces spéculations étrangères sur les causes du sous-développement qui ne sont pour ces analystes étrangers exogènes ; celles-ci sont pour notre auteure mises au point soit pour décourager soit pour dérouter les Africains du chemin de la vérité. Dorénavant, elle exhorte les Africains à se pencher eux-mêmes sur cette question. Axelle Kabou affirme que cette mentalité est un obstacle au développement économique et social en Afrique, dans la mesure où elle encourage les Africains à se concentrer sur des pratiques magiques plutôt que sur des solutions pratiques et rationnelles aux problèmes.

³⁴⁴ A. KABOU, *Op.cit.*, p.29.

Pour elle, il est inadmissible qu'au 21^{ème} siècle, les Africains continuent à croire aux forces de la nature, qu'ils restent ancrés aux pratiques ancestrales plutôt que de croire en leurs propres potentialités. Elle nous fait savoir que l'homme n'est pas voué au fatalisme, alors tout comme Jean Paul Sartre, Axelle Kabou est enclin à penser que :

L'homme est responsable de ce qu'il est. Ainsi, la première démarche de l'existentialisme est de mettre tout homme en possession de ce qu'il fait, et de faire reposer sur lui la responsabilité totale de son existence. Et quand nous disons que l'homme est responsable de lui-même, nous ne voulons pas dire que l'homme est responsable de sa stricte individualité, mais qu'il est responsable de tous les Hommes.³⁴⁵.

Cette assertion justifie donc le fait que, notre auteure assimile cette mentalité qu'elle dit rétrograde à tous les Africains ; car ils sont tous responsable du sort de l'Afrique, et chacun à son niveau a un rôle à jouer pour que cela change. L'homme est donc celui qui donne un sens à son existence, il est le seul être capable de faire basculer le cours de l'histoire, chaque Africain doit prendre conscience du fait que le développement de l'Afrique doit être l'œuvre de tous les Africains, et qu'il a son rôle à jouer dans la construction d'une Afrique autonome et prospère. C'est sans doute ce qui amène Pierre Magnard à dire que « *L'Homme ne s'ajoute pas au monde comme une partie à un tout, en fut-elle la plus précieuse. Il est ce qui donne sens à la personne aveugle du monde.* »³⁴⁶. Il s'agit donc pour Axelle Kabou de « *concevoir des politiques de développement susceptibles de fournir du travail au plus grand nombre, d'amener les populations à s'auto-investir dans des activités productives.* »³⁴⁷.

Pour que les africains puissent mettre à profit cette aide qui les asservit, il faudrait d'abord « *désintoxiquer les mentalités* »³⁴⁸. En effet, notre auteure pense que le refus ou le rejet du développement en Afrique est un fait conscient que seule la transformation des mentalités peut changer. Car, explique-t-elle : depuis l'acquisition des indépendances, les pays d'Afrique en général, et d'Afrique noire en particulier n'ont pas mis sur pieds des politiques de développement savamment élaborées, mais au contraire ils ont adopté des politiques d'outre-mer, et ayant constaté leur inefficacité, ils n'ont guère rompu avec ces dernières en ceci qu'elles permettaient à certains de s'enrichir au détriment des autres. Ce rejet est donc conscient car, ce sont eux qui ont accepté l'adoption de ces modèles hors contextes, et qui les maintiennent. Faute de mentalités rétrogrades, les africains récusent leurs responsabilités, ils se laissent piller par les Occidentaux, espérant que le salut leur viendra d'eux. Les Africains négligent leurs

³⁴⁵ J-P. SARTRE, *L'Existentialisme est un Humanisme*, Coll. Folio-Essais, Paris, Gallimard, 1996, p.31.

³⁴⁶ P. MAGNARD, *Question à l'humanisme*, paris, PUF, Première édition, 2000, p.18.

³⁴⁷ A. KABOU, *Op.cit.*, p.162.

³⁴⁸ *Ibid.*, p.27.

potentialités, ou les exploitent mal ; c'est également ce que reconnaît Abdoulade Wade lorsqu'il affirme que : « *l'Afrique est le plus grand gaspilleur de cerveaux, soit parce qu'ils sont mal utilisés, soit parce qu'ils ne sont pas du tout utilisés [...] L'Afrique doit jouer sa nouvelle carte : les cerveaux.* »³⁴⁹.

Les Africains doivent réorienter leur vision des choses, mettre à profit les talents de leurs génies et lutter contre la fuite des cerveaux. Ils pourront à cet effet se passer de ces modèles « prêt-à-porter », ce qui l'amène assurément à dire que : « *Il est donc temps de mettre en évidence la participation du prêt-à-penser du sous-développement à l'obscurcissement de l'entendement, à travers une analyse critique : Les raisons officielles de la stagnation de l'Afrique.* »³⁵⁰. Ce qui implique que les pays Africains devraient revoir leur plan d'action, et s'impliquer davantage dans cette quête de développement tout en se séparant de ces mentalités contraires au développement. À sa suite, Nathanaël Noël Owono Zambo affirme que : « *l'aide au développement n'aide pas et ne développe pas non plus en l'absence d'une mentalité qui l'approprie* »³⁵¹. Il justifie cette assertion en poursuivant que : « *Elle n'aide pas parce qu'elle crée un endettement servile. Elle ne développe pas car, elle est encore et d'abord au service des intérêts de ceux qui la mobilisent et ceux qui la déploie sur le terrain.* »³⁵². Toutes ces illustrations concourent à démontrer que l'Afrique est malade d'elle-même comme le dit Tidiane Diakité, et les comportements sont la courroie qui sert de passerelle à tous les autres maux qui ternissent les efforts de développement en Afrique.

Axelle Kabou prône un développement endogène fondé sur les ressources et les potentialités locales. Elle préconise une réorientation des politiques économiques, en faveur d'une économie plus diversifiée et résiliente, qui favorise la création d'emplois et la réduction des inégalités. Elle critique notamment la primauté accordée à la croissance économique à tout prix, qui ne prend pas en compte les coûts environnementaux et sociaux associés. En effet, au troisième chapitre de ce travail de recherche, nous avons montré que les colons ont remplacé les cultures destinées à la consommation par les cultures de commercialisation, alors elle est surprise que cette pratique perdure et crée des handicaps en Afrique. Prenons le cas de l'inflation des prix des produits sur les marchés camerounais dû à la guerre de l'Ukraine disent-ils : tout a augmenté dans les marchés, que ce soit l'huile d'arachide, la farine, les

³⁴⁹ A. WADE, *Op.cit.*, pp.222-223.

³⁵⁰ A. KABOU, *Op.cit.*, p.28.

³⁵¹ N. N. OWONO ZAMBO, *Cameroun le défi de l'unité nationale : prolégomènes à une république exemplaire*, *Op.cit.*, p.150.

³⁵² N. N. OWONO ZAMBO, *Penser la Covid 19 en Afrique : de la crise sanitaire à l'éthique de la crise*, *Op.cit.*, p.75.

hydrocarbures, le riz. Sous-prétexte que la plupart de ces produits sont importés de l'Ukraine qui est actuellement en guerre contre la Russie, alors que l'Afrique est détentrice de nombreuses ressources premières et gagnerait à les transformer surplace.

Notre auteure milite pour une mutation des mentalités, en invitant les Africains à prendre en main leur propre développement, s'appuyant sur leurs propres ressources qui en sont un grand atout non négligeable. Elle appelle à une rupture de dépendance économique vis-à-vis des pays de la grande métropole et à une prise de conscience de la richesse du continent en termes de matières premières, de ressources humaines et des savoirs faire. Elle encourage également une réflexion sur ces modèles de développement qui ont échoué jusqu'à présent et propose des alternatives basées sur des approches plus durables et respectueuses du milieu de vie africain. Loin d'être pessimiste, elle reconnaît également que : « *Les mentalités africaines sont en voie de transformation* »³⁵³. En d'autres termes les attitudes, les croyances, et les valeurs africaines sont en pleine mutation, elles évoluent et les Africains développent de nouvelles perspectives, adoptent des idées novatrices.

Axelle Kabou n'a pas pour dessein de blanchir l'Occident de ses responsabilités, mais son but est d'amener les Africains à réparer eux-mêmes ces dommages, à reconstruire leur continent en étant conscients du fait que l'Occident représente le loup dans la bergerie, et peu importe la philanthropie dont il prétend faire montre, elle ne sert que ses propres intérêts. Alors vouloir à tout prix le convier à la reconstruction ou à la relève de l'Afrique, c'est lui donner à nouveau l'occasion de mettre en exergue ses stratagèmes de domination et d'assujettissement. Allant dans cette même perspective, Martine Minkada Minkada affirme que : « *Il n'y a pas de doute que derrière la « philanthropie » affichée à travers de nombreuses politiques ou œuvre, se cache une grosse machine démagogique devant maintenir l'Afrique dans la pauvreté et la dépendance.* »³⁵⁴. Nous retenons donc que l'esclave qui n'est pas capable d'assurer sa révolte ne mérite pas que l'on s'apitoie sur son sort.

Axelle Kabou n'est donc pas la seule à avoir constaté l'impact des mentalités sur le développement de l'Afrique, bien d'auteurs ont fait la même constatation. C'est le cas de Nathanaël Noël Owono Zambo qui souligne également l'urgence d'une mutation anthropologique, c'est-à-dire une transformation des mentalités en Afrique. C'est dans ce sens qu'il faut comprendre ces propos :

³⁵³ A. KABOU, *Op.cit.*, p.180.

³⁵⁴ M. MINKADA MINKADA, « Le développement de l'Afrique ou l'impératif de la reconstruction du sujet avec Emmanuel Levinas » in *Philosophie africaine et modernité politique : Réflexions sur la crise et le développement*, O. MAZADOU(Dir), Yaoundé, Monange, 2022, p.164.

La question de la mentalité est primordiale dans l'émancipation et le développement de l'Afrique. Ce qui fait le lit du sous-développement de l'Afrique, ce n'est pas l'absence ou l'insuffisance des ressources humaines ou naturelles. La mentalité en est la cause. En d'autres termes, Il n'y a pas de développement sans une mentalité conséquente.³⁵⁵.

Dit autrement, la transformation des mentalités est capitale dans la marche de l'Afrique vers le développement. Dans ce sens, lorsqu'Axelle Kabou ou Nathanaël Noël Owono Zambo parle d'une transformation des mentalités, loin d'eux l'intention de prôner une acculturation ou encore une aliénation, mais plutôt une révolution ; C'est donc ce qui l'amène à dire que :

Une telle posture est fondamentalement un engagement révolutionnaire qui n'est pas à confondre à une négation de son identité et de son authenticité. Il s'agit davantage d'une quête permanente pour donner un sens dynamique à l'être-au-monde de l'Africain confronté irrémédiablement aux contraintes existentielles et civilisationnelles d'un village planétaire concurrentiel et impitoyable.³⁵⁶.

Axelle Kabou, loin d'être une traîtresse, afro-pessimiste comme l'ont pensé bon nombre d'Africains, est une compatriote visionnaire qui se soucie du décollage effectif de son continent, raison pour laquelle nous avons dit dès le départ que nous la considérons comme le héraut du changement africain ; elle a eu le courage de dire tout haut ce que plusieurs penseurs Africains avant elle ont découvert et voilés, à l'instar de Joseph Ki-zerbo qu'elle ne manque pas de citer. Elle est une visionnaire car elle met à nu non seulement les maux qui maintiennent l'Afrique dans le sous-développement, mais également ceux qui la maintiendront dans cet état si rien n'est fait. C'est sans doute ce qui amène Martine Minkanda Minkanda à lui rendre ce vibrant hommage lorsqu'elle reconnaît la véracité de ses observations dans la société africaine actuelle. Elle affirme donc à ce propos que :

Il y'a deux décennies, Axelle Kabou décrivait la situation de l'Afrique dans un texte au titre assez significatif : Et si l'Afrique refusait le développement ? Elle y présente la pauvreté paradoxale de ce continent globalement sous-peuplé, regorgeant des ressources naturelles et énergétiques, il est pauvre. [...] Il y'a même lieu de penser que ceux qui gagnent beaucoup dans cette situation ne peuvent souhaiter la voir changer. Ils ne peuvent, par conséquent, travailler pour cette fin heureuse. »³⁵⁷.

En somme, la participation d'Axelle Kabou au bien-être et à l'émancipation de sa terre patrie est donc indéniable. Par conséquent, on ne devrait donc pas lui jeter la pierre pour avoir tiré la sonnette d'alarme sur l'impact des mentalités sur l'essor de l'Afrique. Qualifier donc

³⁵⁵ N. N. OWONO ZAMBO, *Penser la Covid 19 en Afrique : de la crise sanitaire à l'éthique de la crise Op.cit.*, p.83.

³⁵⁶ *Ibid.*, p.74.

³⁵⁷ M. MINKANDA MINKANDA, *Op.cit.*, pp.164-165.

Axelle Kabou de cynique, c'est comme refuser le diagnostic d'un médecin au motif que la maladie découverte est trop répugnante, voire même honteuse. C'est grâce à cette transformation de mentalités que les Africains pourront comprendre qu'il est temps de faire un trait sur le passé, non pas pour l'oublier, mais pour en tirer des leçons utiles pour le présent et le futur.

L'Afrique n'est pas le seul continent à avoir subi des pertes dans le passé, mais elle est la seule qui n'a pas pu se relever. Bien qu'Hiroshima et Nagasaki aient été frappés par la bombe atomique qui jusqu'aujourd'hui a d'énormes répercussions sur les populations du Japon, ils ont su se relever et se reconstruire. Bien qu'ils soient incessamment agressés par la nature à cause de l'environnement hostile auquel ils font face, les Japonais ont su transcender les meurtrissures du passé, et domestiquer l'environnement grâce à la technique et la science. Alors pourquoi pas l'Afrique ? À quand le tour de l'Afrique ? Notre auteure dit à ce propos que : « *Tous les peuples pleurent leurs morts. Certains en tirent des leçons pratiques pour l'avenir, tentent de prévenir les risques de répétition de l'histoire; d'autres, en revanche, n'y comprennent rien, ou feignent de n'y rien comprendre: là est la différence.* »³⁵⁸.

Elle pense donc que la transformation des mentalités a certes été amorcée, mais de nombreux efforts restent à faire. Ce qui l'amène à ajouter que : « *Les mentalités africaines sont en voie de transformation. De nombreux éléments, de nature économique surtout, indiquent, en effet, qu'un processus de prise de conscience est désormais amorcé à tous les niveaux, bien que la signification globale de ces changements matériels reste généralement mal comprise.* »³⁵⁹. Pour elle, il s'agit d'une démarche libératrice à la compréhension et à l'assainissement du mode d'être et de penser des Africains. Car « *l'avenir dépend désormais de l'aptitude de chacun à se percevoir autrement, à penser autrement, à agir autrement : en un mot, à changer ou à disparaître.* »³⁶⁰.

En définitive, la décolonisation des pensées en Afrique est primordiale, dans la mesure où non seulement elle permettra aux Africains de s'investir davantage dans le processus de développement de leur continent, mais aussi et surtout parce qu'une fois opérée, les Africains verront le concept de développement sous un autre angle ; non plus comme une vision néolibérale imposée par les bailleurs de fonds, mais plutôt comme une mobilisation des forces africaines et une gestion autonome, transparente et indépendante des ressources locales. La

³⁵⁸ A. KABOU, *Op.cit.*, p.105.

³⁵⁹ *Ibid.*, p.180.

³⁶⁰ *Ibid.*, p.182.

contribution d'Axelle Kabou dans cette lutte contre le sous-développement est donc indélébile dans la mesure où elle promeut une vision endogène du développement en Afrique.

CHAPITRE XI : LE DÉFI DE LA SOUVERAINETÉ EN AFRIQUE SUBSAHARIENNE CONTEMPORAINE

À l'aune de la mondialisation, la souveraineté africaine se heurte à des maux non seulement internes mais aussi et surtout externes. Rappelons déjà que la mondialisation est un processus qui implique la croissance de l'interconnexion et de l'interdépendance entre les pays, les entreprises et les individus à travers le monde. Elle est caractérisée par l'expansion des échanges commerciaux, des investissements internationaux, des flux d'informations et des mouvements transnationaux de main-d'œuvre. De manière générale, elle facilite la circulation des biens, des services, des capitaux, des technologies et des idées d'un pays à l'autre, créant ainsi une sorte de « village planétaire ». Aucun État aujourd'hui ne peut vivre en marge d'elle. C'est ce que nous laisse comprendre Thomas Schmid lorsqu'il affirme que :

Ceux qui rejettent la mondialisation ignorent que le processus qu'ils veulent bloquer, voire inverser, ne connaît ni instigateur, ni patron, ni chef de gouvernement que l'on pourrait tenir pour responsable. C'est peut-être parce qu'ils sentent ce caractère impersonnel de la mondialisation que les manifestations sont aussi violentes.³⁶¹

Cependant, la mondialisation engendre des défis tels que l'inégalité économique, l'homogénéisation culturelle qui menace l'identité culturelle africaine. Elle a eu un impact considérable en Afrique, sur les plans économique, politique et culturel, elle a également exacerbé les inégalités économiques et sociales dans le monde, en favorisant les pays riches au détriment des pays pauvres. L'Afrique au rendez-vous du « donner et du recevoir » n'a donc pour Axelle Kabou que ses matières premières à offrir. Car nous dit-elle :

Chaque fois qu'il y'a une redistribution des cartes à l'échelle mondiale, l'Afrique est invitée à y participer, en apportant des hommes et des matières premières, mais son rôle est subalterne, et ce monde d'arrimage perdure. En fait, l'Afrique est reconvoitée. Il suffira que la donne économique mondiale change pour qu'elle retombe dans l'oubli, la misère et les tréfonds de l'histoire.³⁶²

³⁶¹ T. SCHMID cité par KOULIBALY MAMADOU dans *Les servitudes du pacte colonial*, 2e édition, Abidjan, Nouvelles Editions Ivoiriennes, 2008, p.1.

³⁶² Propos d'Axelle KABOU recueillis par Philippe PERDRIX, « Le temps pour l'Afrique n'est pas encore venu », L'Harmattan, in *Jeune Afrique*, Brest, 04 avril 2012.

En d'autres termes, l'Afrique apporte certainement sa contribution au rendez-vous du donner et du recevoir, mais celle-ci est minime et la donne peut basculer du jour au lendemain. Conscient du fait que les défis que rencontre l'Afrique ne peuvent pas être surmontés à la fois mais progressivement, nous proposons de transcender le problème de la conscience historique, de dresser un état de besoin conséquent en Afrique.

1. La restauration de la conscience historique

Généralement, on a coutume de nous dire que pour savoir où l'on va, on devrait savoir d'où l'on vient, et où en est-on. Mais, lorsque l'Africain se pose la question de savoir « *Qui suis-je ? Où vais-je ? Où j'en suis ?* » Il obtient comme réponse de la part de ses aïeux « Un être bon, hospitalier et aimable qui aurait été asservi et déshumanisé par les colons, et aujourd'hui est en quête de sa liberté » de l'autre côté, c'est-à-dire dans « belles lettres » Européennes et Occidentales, il peut y lire qu'« avant la colonisation, l'Africain était anhistorique ; c'est-à-dire dépourvu d'un contexte historique. Son histoire ne commence qu'avec l'arrivée des colons amendés par une mission civilisatrice : celle d'humaniser les « primates » d'Afrique. L'Africain n'est donc pas un être capable de se prendre en charge, il a toujours eu besoin d'un maître, d'un moniteur qui lui dira quelle voie emprunter pour devenir un homme. Cette seconde contre vérité est celle qui fera écho en Afrique et qui sera insérée dans l'enseignement et se chargera d'endoctriner les consciences africaines. Ebénézer Njoh-Mouéllé déclare à ce propos que : « *Nous ne vivions pas dans « l'état de nature » avant la rencontre avec l'Occident. Nous étions déjà engagés dans la société civile avant cette rencontre.* »³⁶³.

L'Africain, en tant qu'être doté de raison, se doit donc impérativement de s'interroger sur son passé, c'est-à-dire son histoire. Car, « *Nul ne peut progresser s'il méprise son passé, lequel détermine le cours ultérieur de son développement* »³⁶⁴. L'Afrique, nous le savons tous, a vu son histoire, ou du moins les grandes lignes de celle-ci écrites par des non-Africains qui l'on moulé à leur guise. Cheikh Anta Diop corrobore également ce point de vue lorsqu'il affirme que :

Tandis que l'Européen peut remonter le cours de son histoire jusqu'à l'antiquité gréco-latine et les steppes eurasiatiques, l'Africain qui, à travers les ouvrages occidentaux, essaie de remonter dans son passé historique s'arrête à la fondation du Ghana (IIIe s. av. ou IIIe ap. J.C.). Au-delà, ces ouvrages lui enseignent que c'est la nuit noire³⁶⁵.

³⁶³ E. NJOH-MOUELLE, *Considérations actuelles sur l'Afrique*, Op.cit., p.62.

³⁶⁴ M. MORISHIMA, *Capitalisme et confucianisme*, traduit de l'anglais par Anne Rufi, Paris, Flammarion, 1987, p.284.

³⁶⁵ C. ANTA DIOP, *Nations nègres et culture*, Op.cit., p. 15.

Face à une telle situation, la réaction normale qu'exigerait la conscience à cet Africain en quête de ses repères, est de faire une archéologie³⁶⁶ de ces savoirs préconçus par ces européocentristes afin de se construire une conscience historique. Nous pouvons définir la conscience historique comme étant la capacité de comprendre et d'interpréter les événements passés à la lumière de notre propre situation présente. Il s'agit en effet d'établir les « *rappports entre conscience, savoir et réflexion historiques, d'une part, et d'autre part, la réalité historique elle-même [...] »*³⁶⁷.

Tout comme Hans-Georg Gadamer, nous sommes enclins à penser que notre compréhension du monde est façonnée par notre propre histoire et que nous ne pouvons pas comprendre les événements passés sans prendre en compte notre propre contexte culturel et historique. Dès lors, si notre compréhension de l'histoire est influencée par nos préjugés et nos perspectives personnelles, cela pourra conduire à des interprétations erronées ou biaisées. Nous devons donc nous intéresser aux choses elles-mêmes³⁶⁸, et non à celles qui nous ont été relatées. On comprend donc ce qui l'amène à s'interroger en ces termes :

L'enracinement de l'homme dans la finitude de son être historique, le condamne-t-il à une existence aveugle et bornée, privée de toute lucidité authentique lorsqu'il s'agit de savoir son sort passé, présent et à venir, voire de tout savoir valable à son propre sujet, ou bien offre-t-il au contraire le sol indispensable et le fondement le plus possible à tout son savoir possible et réel ?³⁶⁹.

En d'autres termes, la conscience historique n'est pas un legs ancestral ou colonial mais un construit personnel de l'homme. L'Occident a « *diviser l'Afrique pour mieux régner* »³⁷⁰. Cheikh Anta Diop nous fait savoir que « *Depuis l'apparition de l'homo sapiens, de la haute préhistoire à nos jours, nous pouvons, retracer nos origines en tant que peuple, sans solution de continuité notable.* »³⁷¹. Cela est sans doute dû au fait que les Africains n'ont pas su se construire une conscience historique authentique. Il est donc temps que notre société, empêche la continuation de la marche du nivellement par le bas³⁷² comme le pense le philosophe

³⁶⁶ L'archéologie est l'étude des sociétés passées à travers l'analyse des vestiges matériels, tels que les artefacts, les structures architecturales, les ossements humains, etc.

³⁶⁷ H-G. GADAMER, *Le problème de la conscience historique*, Louvain, Béatrice-nauwelaerts, 1963, p.5.

³⁶⁸ *Id.*

³⁶⁹ *Ibid.*, p.6.

³⁷⁰ KWAME NKRUMAH, "Address to the conference of African Heads of State and Government" 24th may 1963, in *Revolutionary Path* p.192.

³⁷¹ C. ANTA DIOP, *Les fondements économiques et culturels d'un État fédéral d'Afrique noire* (1960), Paris, Présence africaine, 1974, p.11.

³⁷² E. NJOH MOUELLE, *Mon opinion sur...*, Yaoundé, Afrédit, 2019, p.19.

Camerounais Ebénézer Njoh-Mouéllé. En effet, dans notre société, il est crucial d'empêcher la tendance à la baisse de la qualité, de la moralité et des valeurs.

Si nous ne faisons rien pour empêcher cette tendance, nous risquons de perdre notre dignité et notre intégrité en tant que société. En d'autres termes, il est important de maintenir des normes élevées et de ne pas accepter la médiocrité ou la corruption dans tous les domaines de la vie. Raison pour laquelle Njoh-Mouéllé appelle à l'engagement et à l'action pour préserver et améliorer la qualité de la société africaine. Cheikh Anta Diop est également de cet avis, lorsqu'il affirme que :

L'Africain qui nous a compris est celui-là qui, après la lecture de nos ouvrages, aura senti naître en lui un autre homme, animé d'une conscience historique, un vrai créateur, un Prométhée porteur d'une nouvelle civilisation et parfaitement conscient de ce que la terre entière doit à son génie ancestral dans tous les domaines de la science, de la culture et de la religion³⁷³.

Dans cette citation, Cheikh Anta Diop exprime l'idée que la compréhension de l'histoire et de la culture africaines peut conduire à une transformation personnelle et à une prise de conscience de la richesse et de la contribution de l'Afrique à la civilisation mondiale. Il affirme également que les Africains ont un potentiel créatif et innovant qui peut être mis en valeur pour contribuer à l'avancement de la société dans tous les domaines. En clair, Cet Africain invite ses confrères à embrasser leur héritage culturel et historique pour se positionner comme des acteurs majeurs dans la construction d'un avenir meilleur pour l'humanité.

La conscience historique peut donc certainement aider l'Afrique subsaharienne contemporaine à reconquérir sa souveraineté. Dans la mesure où, celle-ci pourra permettre aux Africains d'avoir une meilleure compréhension des événements passés qui ont conduit à la perte de cette souveraineté. Loin de nous l'intention de dire que l'Africain en quête de repères doit accepter pour vrais ces réponses qui lui sont fournies par ses aïeux à travers ces contes, fables et mythologies africaines. Encore moins ces histoires relatées par les colons dans leurs manuscrits d'histoire, mais, il devra soumettre ces prérequis à un examen critique, afin de se bâtir une conscience historique authentique exceptée de toute dilution. C'est sans doute ce qui amène Cheikh Anta Diop à dire que :

Ces trous dans l'histoire africaine restent inexplicables aussi longtemps que L'on aborde mal le problème [...]. Le problème général qui se pose donc pour l'histoire africaine est d'arriver, par des recherches fructueuses, à rattacher, non d'une façon hypothétique, mais effective, tous ces tronçons de passé à une antiquité, une origine commune qui rétablit la continuité.³⁷⁴.

³⁷³ C. ANTA DIOP, *Civilisation ou barbarie : anthropologie sans complaisance*, Paris, Présence Africaine, 1981, p.16.

³⁷⁴ C. ANTA DIOP, *Nations nègres et culture*, *Op.cit.*, p.15.

C'est la raison qui devra triompher sur ces préjugés européocentristes qui exclues l'Afrique de l'histoire de l'humanité, et prédisposent les Africains à se percevoir comme des êtres inférieurs, des « grands enfants » ayant besoin d'être materné par l'occident. Hegel ne manque pas de nous faire savoir que : « *Ce que nous comprenons en somme sous le nom d'Afrique, c'est un monde anhistorique non-développé, entièrement prisonnier de l'esprit naturel et dont la place se trouve encore au seuil de l'histoire universelle.* »³⁷⁵. En comprenant les causes et les conséquences de la colonisation, de l'esclavage et de l'exploitation économique, les pays africains peuvent élaborer des politiques et des stratégies qui tiennent compte de leur contexte historique et culturel spécifique. Cheick Anta Diop à ce propos déclare sans ambages que : « *de l'étude de notre passé, nous pouvons tirer une leçon de gouvernement [...]* »³⁷⁶. Nicolas Machiavel bien avant lui nous faisait déjà savoir que : « *La fortune ne change que pour ceux qui ne savent pas se conformer au temps.* »³⁷⁷.

Nous pouvons donc clore cette section en disant que grâce à la construction d'une conscience historique, le rêve des pères fondateurs du panafricanisme pourra être réalisé ; car les frontières coloniales pourront être abolies et cela favorisera la libre circulation des uns et des autres. C'est ce que nous fait comprendre Cheikh Anta Diop lorsqu'il déclare que : « *Les frontières actuelles tracées pour la commodité de l'exploitation coloniale, sinon au hasard, ne sont pas forcément inviolables et nous devons éduquer notre conscience en vue de la rendre apte à accepter une future modification.* »³⁷⁸. Cette assertion suggère que les frontières actuelles des pays d'Afrique, ont été établies pour des raisons de commodité lors de l'exploitation coloniale, et ne sont pas nécessairement immuables.

Il invite à réfléchir sur la possibilité de modifier ces frontières à l'avenir, en prenant en compte les réalités culturelles et géopolitiques actuelles. Il promeut également à une éducation de la conscience pour être capable d'accepter ces changements potentiels. Jusqu'ici, y'a que deux pays d'Afrique qui ont suspendu l'exigence des visas des ressortissants Africains, facilitant ainsi la libre circulation continentale. Il s'agit du Kenya et du Rwanda³⁷⁹. Chose que la ZLECAF n'a pas pu réaliser depuis longtemps, ces leaders Africains se doivent de suivre l'exemple de leurs confrères et de joindre les paroles aux actes.

³⁷⁵ G. W. F. HEGEL, *Leçons sur la philosophie de l'histoire*, Trad. J. Gibelin, Paris, Vrin, 1970, p.80.

³⁷⁶ C. ANTA DIOP, *Les fondements économiques et culturels d'un État fédéral d'Afrique noire*, Paris, Présence Africaine, 1960, p.45.

³⁷⁷ N. MACHIAVEL, *Op.cit.*, p.116.

³⁷⁸ C. ANTA DIOP, *Nations nègres et culture*, *Op.cit.*, p.13.

³⁷⁹ <https://fr.africanews.com>, consulté le 6 novembre 2023, à 15h11.

Nous mettons en avant le besoin d'une restructuration de l'UA, il ne s'agira pas seulement de briser les frontières coloniales, mais aussi de mettre sur pied une politique de développement en terme d'union, et non en terme de fragmentation, comme c'est le cas aujourd'hui. En effet, cette fédération à laquelle nous pensons sera un « *pacte d'avenir commun* » dans lequel la volonté générale devra primée sur l'individualité. L'unité dont il est question ici ne devra pas seulement être régit par des textes, mais devra également être ressentit dans les actes des uns et des autres. Dorénavant, nous aimerions voir l'Afrique toute entière se lever et combattre l'ennemi lorsque besoin se présentera, nous aimerions voir ses 54 pays se comporter comme une seule entité, et non voir certains rester à l'écart comme ce fut le cas lors de la signature de la COPESAR le 02 août 2023. Lors, de ce regroupement idéologique ayant pour seul idéal et principal combat, la souveraineté totale des États Africains on a vu que 23 pays avaient affirmé leur soutien au Niger suite au coup d'état du 26 juillet 2023.

En effet, face aux menaces d'intervention militaire de certains laquais de l'Occident pour rétablir au Niger le système mafieux de la France-Afrique, et suite à l'annonce conjointe des valeureuses autorités maliennes et burkinabés indiquant qu'une aventureuse opération militaire au Niger serait « *une déclaration de guerre contre le Mali et le Burkina Faso* », la COPESA s'est joint aux autorités et peuples du Mali, du Burkina Faso et du Niger, leur assurant que toute tentative de force contre le Niger verra une mobilisation populaire historique des 23 pays africains représentés, sans exclure des déplacements vers le Niger, de milliers de jeunes déterminés à combattre jusqu'au dernier souffle de vie s'il le faut, les envahisseurs qui souhaitent maintenir l'Afrique dans les geôles de la misère et de la dépendance³⁸⁰.

Lorsque nous parlons de la réforme de l'UA, nous faisons allusion à une fédération effective de tous les États d'Afrique, accompagnée de la destruction des barrières ou des frontières coloniales, il faudra dès lors que les chefs d'États membres choisissent unanimement un souverain, régent comme ce fut le cas dans empires africains avant la colonisation, ils devront choisir une langue locale qui sera vulgarisée et parlée lors des différentes sessions d'échanges. La mutualité reste et demeure la base fondamentale de cette synergie.

Rappelons-le, la renaissance africaine ne se fera pas dans les individualités égoïstes, encore moins dans la xénophobie mais dans l'unité, l'amour, l'entraide. On devra dès lors avoir une politique de gouvernance unique, univoque tenant compte des réalités africaines, garantissant la souveraineté de l'Afrique ; une politique économique visant à relever l'économie de l'Afrique toute entière devra être mise en place. Il s'agira de diversifier les secteurs d'activités

³⁸⁰ Propos de Paul ELLA, Porte-parole de la COPESA, Ndengue-com.cdn.ampproject.org, 06 novembre 2023, 11h35.

économiques, gérer de façon responsable les ressources du terroir, et enfin faciliter la passation des marchés intercontinentaux, les États aisés devront aider les autres à remonter leurs économies afin de ne plus s'endetter auprès des bailleurs de fonds étrangers. C'est sans doute ce qui amène Kwamé Nkrumah à dire que : « *L'émancipation du continent africain, c'est l'émancipation de l'homme. Et cela requiert deux buts : premièrement, restituer la société égalitaire ; secondairement mobiliser logiquement toutes les ressources en vue de cette reconstitution* »³⁸¹.

Cheikh Anta Diop souligne également l'importance de la responsabilité historique et de l'action collective pour résoudre les défis actuels de l'Afrique. Compte tenu du fait que la situation actuelle de l'Afrique est le résultat d'une histoire coloniale qui a laissé des problèmes vitaux non résolus. Il invite donc la génération actuelle à prendre en charge ces défis pour assurer la survie du continent africain. Si cela n'est pas fait, cette génération sera considérée comme indigne et incapable de répondre aux circonstances historiques de son temps. Cheikh Anta Diop insiste sur l'importance de l'engagement collectif pour résoudre les problèmes de l'Afrique et assurer un avenir prospère pour le continent. Ce qui l'amène donc à dire que :

C'est la conjecture historique qui oblige notre génération à résoudre dans une perspective heureuse l'ensemble de problèmes vitaux qui se posent à l'Afrique [...] Si elle n'y arrive pas, elle apparaîtra dans l'histoire de l'évolution de notre peuple, comme une génération de démarcation qui n'aura pas été capable d'assurer la survie [...] du continent africain ; elle aura été la génération indigne par excellence, celle qui n'aura pas été à la hauteur des circonstances³⁸².

La conscience historique pourra également aider à renforcer l'identité culturelle africaine et à promouvoir une vision positive de l'histoire africaine. En valorisant l'histoire et la culture africaines, les pays africains peuvent renforcer leur estime de soi et leur confiance en eux-mêmes, ce qui consolidera la souveraineté africaine. Joseph Ngoué

La conjoncture crée le héros, et l'histoire le grand homme. Méfiez-vous de l'instant présent, servez le temps qui dure. Traversez le grand fleuve. Apprenez patiemment aux noirs qu'ils valent tous les hommes. La liberté est à la fois leur essence et une conquête. « La liberté ou rien ! » : que ce soit leur devise. Ils retrouveront la parole perdue. Mais organisez-les d'abord, afin qu'ils joignent toujours la puissance de l'acte à la force torrentielle du verbe.³⁸³

Ceux qui oublient l'histoire sont voués à la reproduire, or, l'histoire de l'Afrique a été largement ignorée et oubliée peut-être pas tous les Africains, mais par le reste du monde. Ceci

³⁸¹ K. NKUMAH, *Le consciencisme*, Présence Africaine, Paris, p.98.

³⁸² C. ANTA DIOP, *Les fondements économiques et culturels d'un État fédéral d'Afrique noire*, *Op.cit.*, p.25.

³⁸³ J. NGOUE, *La Croix du Sud*, Paris, Les Classiques africains, 1984, p.70.

en grande partie est dû à la manière dont elle a été enseignée dans les écoles coloniales. Cette ignorance a été renforcée par des événements tels que la traite négrière et la colonisation, qui ont souvent été présentées de manière biaisée dans les manuels d'histoire occidentaux. En conséquence, les Africains ont été privés de leur propre histoire et de leur patrimoine culturel, ce qui a eu des conséquences négatives sur leur identité et leur confiance en eux-mêmes en tant que peuple. Cheick Anta Diop aussi bien que Joseph Ngoué insistent donc sur l'importance de redécouvrir et de valoriser l'histoire africaine pour permettre aux Africains de se libérer de cette amnésie et de construire un avenir plus positif par eux-mêmes, pour eux-mêmes et pour leur continent. Nous retenons donc que l'histoire de l'Afrique est encore à écrire, elle n'est pas finie³⁸⁴, elle ne fait que commencer. Cependant, il est important de noter que la reconquête de la souveraineté africaine ne peut pas être réalisée uniquement par la conscience historique. Elle doit être accompagnée par d'autres mesures concrètes telles que des politiques économiques efficaces, une bonne gouvernance, une éducation de qualité, la mise sur pieds d'infrastructures adéquates, etc.

2. La nécessité de dresser un État de besoins conséquents en matière de développement

Si l'Afrique n'est pas en retard par rapport aux Européens, aux Occidentaux, encore moins par rapport aux Asiatiques, mais par rapports à ses potentialités, à la satisfaction de ses besoins primordiaux, il est important de faire l'état des ressources qu'elle dispose déjà afin de savoir celles qui y manquent pour pouvoir impulser son développement. Pour dresser le bilan des ressources que l'Afrique noire regorge toujours malgré les nombreux pillages dont elle a été et continue à être victime, nous allons nous référer aux statistiques de Tidiane Diakité qui nous fais savoir que :

L'Afrique noire représente 70% de la production mondiale de cacao, 50% de celle d'huile de palme, 30% de la production de café. Elle renferme 97% des ressources mondiales de platine, 65% de celles de manganèse, 25% de celles d'uranium, 13% de celles de cuivre. L'Afrique noire recèle d'importants gisements de pétrole le long du littoral de l'ouest et de l'Afrique centrale. Le fer est présent partout dans les différents types de sédiments [...] ³⁸⁵.

Il ne manque pas de nous faire savoir que ce sont les pays d'Afrique pour la plupart qui ravitaillent le marché mondial en matière première car dit-il :

³⁸⁴ J-F. BAYART, *Op.cit.*, p.1.

³⁸⁵ T. DIAKITE, *Op.cit.*, p.16.

Le Katanga (Zaïre) et la Zambie fournissent 22% du cuivre mondiale. L'Afrique possède d'énormes quantités de plomb, de zinc, et elle est très riche en métaux d'alliage [...] L'Afrique noire fournit également une grande partie de l'uranium et 60% de l'or mondial. L'Afrique noire est le premier fournisseur d'Europe en produit miniers [...] de même, le pétrole et le gaz naturel se trouvent en abondance au Sahara qui pourrait devenir l'un des plus grands producteurs mondiaux de ces sources d'énergies.³⁸⁶.

Ipsa facto, nous pouvons affirmer sans risque de nous tromper que l'Afrique dispose également de nombreuses ressources humaines. C'est ce qui amène Tidiane Diakité à ajouter ce qui suit :

Aux ressources matérielles, celles du sol et du sous-sol s'ajoute l'espace vierge, vaste et infini et, par-dessus tout, les ressources humaines, potentialités qui font de l'Afrique noire une région digne d'être enviée en lui conférant théoriquement les moyens de son développement économique. [...] la population africaine se caractérise en effet par sa jeunesse. Plus de 50% de cette population à moins de vingt-ans. Quelle somme d'énergie et d'espérance !³⁸⁷.

Compte tenu du fait qu'aucune ressource première n'est atemporelle, et que celles de l'Afrique sont gérées de façon irresponsable, et finiront par s'épuiser un jour, il est primordial pour les Africains de gérer de façon responsable et transparente les ressources locales, et de mettre des moyens efficaces en jeu pour pouvoir acquérir ce qui leur manque.

Comme besoins primordiaux, nous différencierons les besoins locaux des besoins internationaux ; car l'homme pense naturellement en tant qu'individu avant de penser en « groupe »³⁸⁸. Sachant que la fonction régaliennne et fondamentale d'un État est d'assurer la sécurité et le bien-être de ses citoyens, il reviendra à chaque État de répondre aux besoins internes de ses citoyens. Les besoins locaux de l'Afrique en matière de développement sont nombreux et variés. Voici quelques-uns les plus pressants :

- Les infrastructures : L'Afrique a besoin de développement significatif dans les infrastructures de base telles que les routes, les ponts, les réseaux électriques et les systèmes d'approvisionnement en eau potable. Ces infrastructures sont essentielles pour soutenir le développement économique et social du continent ;
- L'éducation : L'accès à une éducation de qualité est un besoin crucial en Afrique. Il est essentiel d'investir dans les écoles, les enseignants et les ressources éducatives afin de permettre à tous les enfants d'avoir la possibilité de recevoir une éducation adéquate ;

³⁸⁶ *Ibid.*, p.16.

³⁸⁷ *Ibid.*, p.18.

³⁸⁸ P. FOKAM, *Op.cit.*, p.128.

- La santé : L'accès à des soins de santé de qualité est un besoin fondamental en Afrique. Il est nécessaire d'investir dans les hôpitaux, les cliniques et les professionnels de la santé pour améliorer la santé et le bien-être des populations africaines ;
- L'agriculture : L'agriculture est une source de subsistance pour de nombreuses communautés en Afrique. Il est important de soutenir les agriculteurs locaux en leur fournissant des outils, des technologies et des formations pour améliorer leur productivité et leur durabilité ;
- L'emploi : Le chômage est un problème majeur en Afrique. Il est nécessaire de créer des opportunités d'emploi pour les jeunes et les adultes afin de réduire la pauvreté et d'améliorer la stabilité économique ;
- L'environnement : L'Afrique subsaharienne est confrontée à des défis environnementaux tels que la déforestation, la désertification. Il est crucial de mettre en place des mesures de protection de l'environnement et de développement durable pour préserver les ressources naturelles du continent.

En résumé, les besoins locaux de l'Afrique en matière de développement sont vastes et nécessitent des investissements importants dans divers secteurs tels que les infrastructures, l'éducation, la santé, l'agriculture, l'emploi et l'environnement. Ces investissements sont essentiels pour promouvoir le développement économique et social du continent Africain.

Il faudra également pallier au problème de la fuite des cerveaux car, nous constatons que la plupart des Africains qui vont s'instruire en Europe ne reviennent pas dans leurs pays d'origine pour mettre leur savoir-faire au service de leurs nations, pas forcément par manque d'esprit patriotique, mais sans doute à cause des conditions de vie rudimentaires, et ceux qui réussissent même à revenir et à trouver un emploi dans la fonction publique sont incessamment tentés de se servir dans les caisses de l'État, car les salaires sont minables. C'est ce que nous laisse comprendre Ebénézer Njoh Mouéllé lorsqu'il affirme qu' :

À partir du moment où les salaires sont ce qu'ils sont, (il faut déjà qu'ils permettent de boucler le mois...), que les banques distribuent des montants de crédits ridicules eu égard au niveau d'aspiration des uns et des autres, la tentation est forte chez tous ceux qui sont en position de pouvoir combler toutes ces insuffisances par des moyens détournés³⁸⁹.

Les États africains peuvent donc prendre plusieurs mesures pour pallier à ce problème de fuite des cerveaux ; nous proposons entre autre :

³⁸⁹ E. NJOH MOUELLE, *Op.cit.*, p.65.

- D'investir dans l'éducation et la formation professionnelle pour offrir des opportunités de carrière et de développement aux jeunes talents, en ceci que : « *l'éducation est l'arme la plus puissante qu'on puisse utiliser pour changer le monde.* »³⁹⁰ ;
- De créer un environnement favorable à l'innovation et à l'entrepreneuriat, en offrant des incitations fiscales et des subventions pour les startups ;
- D'encourager la collaboration entre les universités et les entreprises pour faciliter la transition des étudiants vers le marché du travail ;
- D'améliorer les conditions de travail et les salaires pour retenir les talents locaux ;
- De mettre en place des politiques de retour pour encourager les expatriés à revenir dans leur pays d'origine ;
- De renforcer les liens entre les diasporas africaines et leur pays d'origine afin d'encourager la collaboration et le partage de connaissances ;
- De promouvoir la coopération régionale pour faciliter la mobilité professionnelle entre les pays africains.

En adoptant ces mesures, les États africains pourront à notre humble avis réduire la fuite des cerveaux et stimuler le développement économique et social de leur pays.

En ce qui concerne les besoins conséquents de l'Afrique en matière de développement sur le plan international, nous faisons allusion ici à ce qui manque à l'Afrique noire pour pouvoir s'affirmer au rendez-vous du donner et du recevoir. Compte tenu du fait que : « *La mondialisation actuelle se donne alors en Afrique comme une expansion impériale si on prend en compte non seulement les guerres de recolonisation en cours à travers le sous-continent mais aussi le discours idéologique qui réhabilite le colonialisme [...]* »³⁹¹. Mieux : « *La latence des ressources fait des pays du continent un objet de convoitise entre puissances économiques* »³⁹². En d'autres termes, l'Afrique est toujours la proie des pays développés qui y trouvent un réservoir de matières premières qu'ils veulent à tout prix posséder, alors en tant que bailleurs de fonds, ces supposés mécènes de l'Afrique pour la plupart ne manquent pas de s'immiscer dans les affaires internes des pays d'Afrique. C'est sans doute ce qui amène Youssouf Abou El Farah à dire que : « *Aussi bien pour les anciennes que pour les nouvelles puissances, l'intérêt pour ce continent est motivé principalement par des considérations*

³⁹⁰ Nelson MANDELA, cité par le général Bernard COMMINS dans *L'Afrique malade de ses militaires*, de SOUKA SOUKA, Paris, L'Harmattan, 2020, p.8.

³⁹¹ C. R. MBELE, *Essai sur le postcolonialisme en tant que code de l'inégalité*, Yaoundé, CLÉ, 2010, p.40.

³⁹² Y. ABOU EL FARAH, M. MACHRAFI, al, *Afrique et Puissance : Collectif en hommage au professeur Abdelmajid El Cohen*, Institut des Études Africaines, 2013, p.11.

énergétiques et minières. »³⁹³ Nous pensons à cet effet que pour que l'Afrique puisse reconquérir sa totale souveraineté vis-à-vis des nations étrangères, il faudra dorénavant que les chefs d'État Africains choisissent des partenaires qui offrent mieux.

Certes, il n'y-a pas d'amis dans les relations internationales, mais il n'y-a que des intérêts, néanmoins les chefs d'État africains ne devront plus choisir leurs partenaires étrangers sur la base des liens historiques, mais par rapport à l'offre vis-à-vis de la demande. Car, « *Ce n'est plus le moment de persévérer dans l'erreur, au nom de n'importe quel dogmatisme : mais celui de regarder en face les faits et les hommes, pour voir ce qu'on peut en tirer.* »³⁹⁴ René Dumont va même plus loin en disant que : « *le développement africain doit rechercher des raccourcis, puisque une vitesse de type « Renaissance européenne » ne lui suffira plus. [...] La coopération peut ainsi devenir un outil essentiel du développement* »³⁹⁵. Rappelons déjà qu'un partenariat est gagnant/gagnant lorsque les gains sont proportionnels, et la proportion est établie lorsqu'il y'a adéquation entre la nature de la demande (qualité/quantité) tout ceci fondé sur l'état de besoins des contractants.

A la question de savoir : un gouvernement africain patriote peut-il accepter certaines aides des Etats-Unis, de France, d'Angleterre et d'Europe, sans sacrifier son indépendance, ses possibilités de développement autonome ?³⁹⁶ Nous répondons oui, bien que cela semble difficile, cela n'est pas impossible. En effet : « *Il paraît possible d'accepter cette aide en refusant la subordination politique, en la vidant de son éventuelle nocivité, si on sait se défendre* »³⁹⁷. À cet effet, nous proposons premièrement que les chefs d'État accroissent leurs rapports avec des partenaires qui offrent mieux et qui s'ingèrent moins ou pas du tout, dans les affaires internes de leurs partenaires à l'instar de la Chine, de la Russie et peut-être du Japon. Et qu'ils réduisent ceux-ci de façon considérable avec les Nations qui pillent exagérément l'Afrique depuis la colonisation. Cas de la France qui semble avoir un appétit insatiable envers les ressources africaines.

Nous penchons plus sur les relations de partenariat avec l'Asie en général et la Chine en particulier. Car, la Chine a su séparer l'économie de la politique, et par conséquent pas d'ingérence politique dans les pays partenaires. C'est également ce que reconnaît Adil Moussaoui lorsqu'il affirme que :

³⁹³ *Ibid.*, p.12.

³⁹⁴ R. DUMONT, *L'Afrique noire est mal partie*, Op.cit., p.202.

³⁹⁵ *Ibid.*, p.182.

³⁹⁶ *Ibid.*, p. 220.

³⁹⁷ *Id.*

Sur le plan diplomatico-stratégique, Pékin a enregistré une activité diplomatique intense en direction de l'Afrique, la Chine s'est intégrée à plusieurs structures internationales ou régionales et à mis en place elle-même certaines structures pour rendre étroits ses liens avec l'Afrique.³⁹⁸

Pour mieux étayer cette affirmation, il poursuit en disant que :

L'empire du milieu a ouvertement choisi de séparer l'économique du politique. Mettant en avant le principe de « la coexistence pacifique » auquel il est le plus attaché – la non-ingérence dans les affaires intérieures, il refuse officiellement de prendre en compte la situation politique des pays avec lesquels il tisse des liens et plus encore, d'exercer des pressions sur le gouvernement. Ainsi, elle ne soumet son aide à aucune condition économique ou politique.³⁹⁹

Il ira même plus loin en ajoutant ce qui suit :

Les relations sino-africaines ne se limitent plus à des aspects politiques, diplomatiques et économiques, mais elles s'étendent aussi niveau culturel. Le gouvernement chinois adopte une stratégie d'influence culturelle de large spectre, à l'occasion du troisième sommet de Pékin, la Chine a annoncé l'établissement de centres culturels en Afrique (Instituts Confucius) et le doublement des bourses aux africains : cette promesse amènera leur nombre à 2400 en 2009, quand la France ne leur accordait que 1800 bourses en 2007. Cette politique visera à promouvoir une connaissance des Chinois par les Africains et vice versa⁴⁰⁰.

Grâce à ces nombreuses bourses d'étude, plusieurs jeunes Africains pourront aller étudier en Chine, et pourront faire croître le taux de mains d'œuvre qualifiée pour l'Afrique, ce qui réduirait à coup sûr l'importation de la main d'œuvre dans les grands chantiers d'Afrique comme c'est le cas actuellement. L'offre des partenaires étrangers ne sera sans doute pas égale à la demande des chefs d'États africains, mais elle devra désormais être à la hauteur de la demande. « *Le moment est donc venu de chercher à faire enfin à la jeune Afrique des propositions honnêtes, de lui apporter une aide plus désintéressée, qui se préoccuperait d'abord de son propre développement, plus que la prolongation des privilèges abusifs.* »⁴⁰¹

Les dirigeants africains devront désormais être soucieux de l'avenir de leur continent. Pour ce faire, ils devront élaborer des plans efficaces pour accroître au maximum les richesses de l'Afrique. L'aide étrangère devra donc être dirigée vers des investissements productifs à court terme, à moyen terme, et à long terme. Comme investissement productif à court terme, nous pouvons avoir la modernisation de l'agriculture. En utilisant des nouvelles technologies, les agriculteurs africains pourront améliorer leur productivité, réduire les pertes de récolte et

³⁹⁸ A. MOUSSAOUI, « La nouvelle stratégie chinoise en Afrique : Hégémonie ou partenariat » in *Afrique et Puissance : Collectif en hommage au professeur Abdelmajid El Cohen*, Op.cit., pp.58-59.

³⁹⁹ *Ibid.*, pp.58-59.

⁴⁰⁰ *Ibid.*, p.59.

⁴⁰¹ R. DUMONT, Op.cit., p.225.

augmenter leurs revenus. Cela pourra contribuer à la stimulation du développement économique et social de l'Afrique en renforçant le secteur agricole qui représente une part importante de l'économie africaine. Il est certain que la modernisation de l'agriculture garantira à coup sûr l'autosuffisance alimentaire, et permettra également à l'Afrique d'alimenter le marché mondial, et d'être une référence à l'échelle mondiale, l'Afrique pourra également ravitailler ses partenaires commerciaux en matières minières et énergétiques, ce qui pourra ajouter une valeur à ces offres, et pourquoi pas lui assurer le droit de véto au sein de l'ONU.

La maîtrise de la technoscience pourrait jouer un rôle clé dans le développement de l'agriculture en Afrique. Voici quelques exemples de nouvelles méthodes auxquelles on pourra désormais recourir :

- L'utilisation des drones pour la surveillance des cultures : les drones peuvent être utilisés pour surveiller les cultures à distance, détecter les problèmes de santé des plantes et aider à identifier les zones qui nécessitent des interventions ;
- L'utilisation de la biotechnologie pour améliorer les semences : la biotechnologie peut être utilisée pour développer des semences résistantes aux maladies, aux parasites et aux conditions climatiques extrêmes ;
- L'utilisation de la télédétection pour la gestion des ressources en eau : la télédétection peut être utilisée pour surveiller les ressources en eau et aider les agriculteurs à gérer efficacement l'irrigation de leurs cultures ;
- L'utilisation de l'agriculture de précision : l'agriculture de précision utilise des technologies telles que les capteurs, les drones et les GPS pour aider les agriculteurs à optimiser leur production en identifiant les zones qui nécessitent des interventions spécifiques ;
- L'utilisation de la modélisation informatique pour prédire les rendements : la modélisation informatique peut être utilisée pour prédire les rendements des cultures en fonction des conditions météorologiques et des pratiques agricoles.

Compte tenu de la nécessité de la maîtrise de la technoscience dans l'essor des ressources locales telles que l'agriculture, Paul Biya affirme que :

Le succès de notre agriculture, l'implantation d'une industrie agro-alimentaire, la réalisation de grandes infrastructures, le développement d'une industrie lourde, l'efficacité même de l'ensemble de nos services dépendent d'une donnée de base : la maîtrise de la science et de la technologie. Tant que notre économie ne disposera pas de cette maîtrise, elle sera condamnée à piétiner et ne connaîtra jamais un véritable décollage. Il faut le redire : la

vulgarisation de la technologie appliquée à notre milieu sera le garant de notre développement.⁴⁰².

Concernant l'investissement productif à moyen terme l'investissement dans l'équipement industriel, en ce qui concerne enfin l'investissement productif à long terme, nous pouvons avoir l'investissement dans la construction des infrastructures, la rénovation de l'éducation et des formations professionnelles généralisées. En adoptant ces mesures, nous pensons que l'Afrique pourra se développer de manière considérable et durable tout en préservant ses ressources naturelles et en évitant les erreurs environnementales commises par l'Occident et l'Europe. C'est dans ce sens qu'il faut comprendre Louis Kouena Mabika lorsqu'il affirme que : « *Inventer le développement durable implique la construction d'une nouvelle vision culturelle. En fait, la maîtrise culturelle libère les énergies créatrices du développement [...]* »⁴⁰³. En d'autres termes, l'Afrique devrait se réorganiser sur tous les plans afin de préserver à la fois son bien-être, et celui de l'environnement. Allant dans cette même perspective Issoufou Soulé Mouchili Njimom dira que :

La civilisation s'établit et fonctionne au rythme avec lequel les peuples se déploient pour déterminer les moyens à mettre en œuvre pour satisfaire les besoins auxquels ils font face. En cela, il faut voir dans la techno science une valeur humaniste dans la mesure où il y'a activité intellectuelle et technique qui se fait pour satisfaire des besoins fondamentaux de l'homme.⁴⁰⁴.

Aussi ajoute-t-il : « *La techno science facilite notre insertion dans le monde, elle nous y installe et nous accompagne* ». ⁴⁰⁵.

Au regard de ce qui précède, nous comprenons donc l'importance, mieux la nécessité de la technoscience en Afrique ; raison pour laquelle nous pouvons dire sans risque de nous tromper qu'il est urgent pour l'Afrique de maîtriser la technoscience, de la mettre à son service. Pour ce faire, il faudrait que l'Afrique intègre le secret de l'Europe, le pouvoir de l'Occident qui n'est rien d'autre que la technoscience. C'est en maîtrisant celle-ci que les Africains pourront faire basculer le cours des choses. C'est dans ce sens qu'il faut comprendre Nathanaël Noël Owono Zambo lorsqu'il affirme que :

Que l'idéologie pour la nouvelle Afrique indépendante, absolument libérée de l'impérialisme organisé à l'échelle continentale, fondée sur la conception d'une Afrique unie, tirant sa force de la science et de la technologie moderne

⁴⁰² P. BIYA, *Op.cit.*, p.71.

⁴⁰³ L. KOUENA MABIKA, *Communication à la 11^{ème} assemblée générale du CODESRIA, la place et le rôle des œuvres d'art dans le développement africain : le cas du Congo Brazzaville*, Maputo, Décembre 2005.

⁴⁰⁴ I. S. MOUCHILI NJIMOM, *Penser la technoscience à l'ère des techno sciences*, Paris, L'Harmattan, 2012, p.11.

⁴⁰⁵ *Ibid.*, p.27.

et la croyance traditionnelle que le développement libre de chacun est la condition du développement libre de tous.⁴⁰⁶.

Nous chutons en disant que la nécessité de la technoscience pour l'essor de l'Afrique n'est plus à démontrer, elle apparaît même comme une urgence. La maîtrise de la technoscience est donc le moyen le plus efficient pouvant permettre à l'Afrique de s'imposer en tant qu'acteur et non en tant que spectateur non engagé dans la crise qu'elle traverse. Rappelons-le :

Plus la techno science progresse, plus les besoins de l'homme peuvent être comblés. Et l'hypothèse du « village planétaire » devient une réalité vivante. La techno science se fait dans un système d'interaction entre l'accomplissement des besoins vitaux et les progrès socioculturels. Elle est devenue une réponse pertinente et crédible aux questions de développement. Elle s'articule à cet effet aux objectifs du bien-être, car la techno science conditionne l'économie, l'histoire contemporaine et le cadre social. Elle s'est transformée en l'expansion d'une culture ou d'une civilisation tournée vers la conquête d'un avenir prospère⁴⁰⁷.

Nous parachevons donc en disant que, ce que nous pouvons retenir de cette odyssée est que, la reconquête de la souveraineté africaine est conditionnée par la restauration d'une conscience historique authentique, ce qui libérera les Africains du téléguidage occidental, tout en renforçant leurs liens fraternels ; ils n'auront plus une vision biaisée de leur être, et de leur rôle dans l'essor de leur continent, au contraire ils pourront dresser un état de besoins conséquents en matière de développement. Ainsi les Africains pourront bâtir et mener à terme des projets à court, moyen et long terme ; et ceci avec le concours des partenaires offrant des services à la hauteur de leurs besoins. Leurs rapports avec les pays du Nord ne seront plus basés sur une quelconque influence, faisant de l'Africain l'asservi, le subalterne, mais devront être établis sur la base d'égalité à égalité.

⁴⁰⁶ N. N. OWONO ZAMBO, *Op.cit.*, p.57.

⁴⁰⁷ I. S. MOUCHILI NJIMOM, *Op.cit.*, p.14.

A blue horizontal scroll graphic with a white border and a drop shadow. The scroll is partially unrolled, with the top and bottom edges curving upwards at the ends. The text "CONCLUSION GÉNÉRALE" is centered on the scroll in white, uppercase letters.

CONCLUSION GÉNÉRALE

Notre recherche adossée sur le textes *Et si l'Afrique refusait le développement ?* d'Axelle Kabou portait sur le rapport entre le déficit de la souveraineté et le développement de l'Afrique subsaharienne contemporaine. Celle-ci s'est faite autour d'une préoccupation fondamentale : Le développement de l'Afrique à l'aune de la reconquête de la souveraineté de ses États sur les plans politico-économique et socioculturelle. Cette préoccupation issue de *Et si l'Afrique refusait le développement ?* Dont l'objet principal est de déterminer quelles sont les causes endémiques du sous-développement de l'Afrique, nous a conduit à une double démarche qui consistait successivement à ressortir sous le spectre d'Axelle Kabou les causes efficientes du déficit de la crise de souveraineté, et son impact sur le développement de l'Afrique subsaharienne contemporaine et à évaluer les problèmes de pertinence liés à une telle approche.

Dans la première partie de notre examen consacrée aux causes traditionnelles de la crise de souveraineté et de développement de l'Afrique subsaharienne ; c'est-à-dire à la genèse de cette dernière. Nous avons examiné les maux qui gangrènent l'Afrique noire à l'ère de la colonisation et de la post colonisation. En effet, les Occidentaux sous l'égide de l'impérialisme ont établi un contrôle total, mieux une domination absolue sur les populations et les territoires africains. Cela a conduit à la captivité de la souveraineté de ses Etats jadis libres. Passant par l'aliénation et l'acculturation aboutissant au pillage sans réserve de la part des Occidentaux, l'Afrique semble avoir tout perdu, commençant par sa souveraineté synonyme de liberté. Durant cette période, des milliers d'Hommes ont été déportés vers les Amériques, comme des animaux ils ont été exploités et humiliés par les Occidentaux.

Une fois le commerce d'Hommes aboli, ces mêmes bourreaux reviendront donner le coup de grâce à cette Afrique agonisante. Sans la présence d'un Africain, ils vont tenir une réunion au cours de laquelle chacun d'eux prendra sa quote-part de ce « magnifique gâteau » que représente l'Afrique. Cette Afrique se verra de nouveaux envahi, mais cette fois par des oppresseurs plus nombreux et bien déterminés à tout détruire sur leur passage. Les propos du lieutenant-colonel de Montagnac qui suivent nous donnent un bref aperçu de leur dessein : « *Toutes les populations qui n'acceptent pas nos conditions doivent être rasées. Tout doit être pris, saccagé, sans distinction d'âge ni de sexe l'herbe ne doit plus pousser où l'armée française a mis le pied. [...]. En un mot, anéantir tout ce qui ne rampera pas à nos pieds comme des chiens* »⁴⁰⁸.

⁴⁰⁸Lieutenant-colonel de Montagnac cité par Olivier Thimonier dans *La France coloniale d'hier et d'aujourd'hui*, *Op.cit.*, p.11.

Loin de se soucier des populations locales, ces colons avaient pour dessein de *mener les nègres comme les bêtes et les laisser dans l'ignorance la plus complète*⁴⁰⁹. C'est ainsi qu'ils ont mis des politiques de pillage en place. Celles-ci ont à leur tour bouleversé la société africaine y compris son organisation. La phénoménologie⁴¹⁰ de la prise en otage de la souveraineté africaine nous a permis de constater que sur le plan politique, la souveraineté africaine a été hypothéquée par des pseudos indépendances « protonations », d'où une crise de gouvernance dans les États africains postcoloniaux. Sur le plan économique, nous avons constaté une dépendance économique due à l'iniquité de la coopération bilatérale Nord-Sud, et à l'industrialisation embryonnaire de l'Afrique noire.

En effet, l'Afrique ne disposant pas d'industries de transformation, encore moins de technologie de pointe, a été contrainte de signer des contrats déloyaux avec les pays détenteurs de ces derniers. Ce qui fait que ces derniers emportent ces nombreuses ressources que regorge le continent noir (diamant, or, cacao, bois, cobalt, hydrocarbures, etc.) qu'ils transforment et revendent aux Africains à des prix très exotiques, avec la complicité des élites compradores. Celles-ci sont : « *manipulées par des forces invisibles qui leur imposent une certaine façon de faire, sans se soucier des points de vue locaux. Ce caractère conspirationniste pousse les leaders politiques africains à la théâtralisation de la vie au lieu de faire prévaloir l'authenticité qui leur incombe dans la gestion de la chose publique.* »⁴¹¹.

On peut donc retenir de la première partie _dont l'intention générale était de ressortir les causes traditionnelles de la crise de souveraineté et du sous-développement de l'Afrique subsaharienne_ que, c'est sans doute le mauvais départ de l'Afrique dont parle René Dumont à travers ce titre parlant : « *L'Afrique noire est mal partie* », qui est la conséquence de l'hégémonie occidentale en Afrique. Si aujourd'hui l'Afrique noire est présentée comme un continent en perdition, naufragé et inquiétant⁴¹² c'est en grande partie due aux causes traditionnelles ou externes que sont la traite négrière et la colonisation.

Dans la deuxième partie consacrée à la question du sous-développement de l'Afrique selon Axelle Kabou, nous avons analysé les mobiles du sous-développement de l'Afrique noire à la lumière des textes d'Axelle Kabou. Ce qui nous a permis de constater que, selon elle, le sous-développement de l'Afrique subsaharienne n'est pas a priori matériel, mais

⁴⁰⁹Le gouverneur Fénelon au ministère des colonies en 1764 Cité par J-P. OMOTUNDE, in *L'origine négroafricaine du savoir grec*, Vol 1, MENAIBUC 2000, p.14.

⁴¹⁰ La phénoménologie est une méthode philosophique qui vise à étudier les phénomènes tels qu'ils apparaissent à la conscience, sans préjugés ni hypothèses préconçues.

⁴¹¹A. M. BEYENE, *Op.cit.* p.318.

⁴¹² A. GLASER, S. SMITH, *Op.cit.*, p.11.

psychologique, mental. Elle défend l'idée selon laquelle le problème de l'Afrique c'est l'Africain et ses comportements belliqueux. Dès lors, le premier frein au décollage effectif de l'Afrique noire vers le développement réside dans les comportements des Africains, c'est-à-dire dans leurs mentalités.

En effet, elle pense que les Africains sont animés par une mentalité magico-religieuse qui les empêche de se percevoir comme des êtres capables d'influencer le cours des choses, mais plutôt comme des passifs. Elle stipule également qu'ils sont peu ancrés dans l'histoire qui est la leur, et qu'ils l'ont vidé de ces enseignements vitaux ; ils vivent par conséquent dans le passé. C'est dans ce sens qu'elle leur reproche : « *leur mentalité magique, bref leur insoutenable légèreté historique.* »⁴¹³. Elle poursuit en démontrant que l'Africain est resté enfermé dans une boucle infernale car, la mentalité qui est sienne l'empêche d'avoir une ouverture d'esprit, d'emprunter sans analyse à d'autres cultures ou civilisations, ce qui d'après lui l'aidera à relever son continent Au nom du droit à la différence, l'Africain n'est guère soucieux de son avenir, il s'oppose à tout changement.

Pour ce qui est de la gouvernance en Afrique subsaharienne contemporaine, Axelle Kabou pense que celle-ci souffre d'une mal gouvernance, en ceci que la souveraineté africaine est tenue en laisse par plusieurs maux qui entravent le bon fonctionnement des institutions étatiques. Raison pour laquelle elle condamne avec véhémence l'attentisme politique dont font montre les chefs d'États Africains ; car pense-t-elle à chaque fois qu'il faut prendre une décision importante pour leur pays, ils attendent la suggestion ou l'instruction des Occidentaux ; c'est-à-dire les bailleurs de fonds. Il est donc certain que : « *Le comportement des dirigeants africains aujourd'hui n'autorise plus à rendre responsable le colonisateur du retard de l'Afrique ; le continent noir souffre de mal gouvernance* »⁴¹⁴.

Ceci ne facilite pas vraiment une réelle participation des citoyens à la réalisation des projets mis en place, mais contribue plutôt à une corruption de grande envergure. Les systèmes de gouvernance africains de nos jours apparaissent donc comme extravertis et corrompus⁴¹⁵. Comme le souligne Lucien Ayissi. En ce qui concerne le nouvel esprit scientifique qui est une théorie philosophique sur la façon dont la science doit être pratiquée, il apparaît pour Axelle Kabou comme étant caduque et par conséquent inefficace aux défis de l'Afrique subsaharienne contemporaine. Il doit donc être repensé afin d'être adapté aux besoins de l'Afrique

⁴¹³ A. KABOU, *Op.cit.*, p.183.

⁴¹⁴ T. DIAKITE, *Op.cit.*, p.7.

⁴¹⁵ L. AYISSI, *Gouvernance camerounaise et lutte contre la corruption, interpellation éthique et propositions politiques*, Paris, L'Harmattan, 2009, p.138.

Subsaharienne ; elle insiste de ce fait sur l'importance de la rigueur logique et de la précision dans la formation des jeunes Africains. Ce qui pour elle passe par la réforme du système éducatif, mieux la réorientation de cette éducation vers des savoirs technoscientifiques.

Dans la troisième et dernière partie de notre travail, nous avons relevé les crises de pertinences inhérentes de l'analyse d'Axelle Kabou sur les causes du déficit de la souveraineté et du sous-développement de l'Afrique subsaharienne contemporaine. A travers la formulation de ces difficultés tant sur le plan rhétorique que pratique, et la spécification de son intérêt et son mérite. S'agissant de ressortir les failles de sa pensée, nous nous sommes attardés sur plusieurs aspects dont le principal était la généralisation de l'Afrique. En effet, elle prétend que l'Afrique noire toute entière est animée par une mentalité qu'elle qualifie de magico-religieuse, et que toute cette Afrique rejette le développement de toutes ses forces de par sa mentalité magico-religieuse. Or, nous avons fait le constat selon lequel la pluralité des cultures, des traditions en Afrique ne permet pas de valider l'hypothèse d'une seule mentalité en Afrique noire. Mais d'une kyrielle de mentalités. De ce fait, on ne saurait généraliser l'Afrique subsaharienne comme elle le fait, car les 48 pays que regroupe cette région n'ont ni le même PIB, ni le même IDH, alors impossible de dire que toutes les caractéristiques du sous-développement en Afrique noire sont les mêmes, encore moins que tous ces pays rejettent le développement de toutes leurs forces, certains de ces pays ont fait d'énormes progrès que notre auteure semble oublier ou négliger.

En second lieu, nous avons montré la contribution d'Axelle Kabou dans la lutte contre la crise de développement en Afrique subsaharienne. Au-delà des critiques faites, nous pouvons dire qu'elle a largement contribué à la décolonisation des pensées, mieux à la transformation des mentalités. Elle prône une nouvelle mentalité dite mentalité de développement, opposée à la mentalité magico-religieuse. D'après elle pour se développer, la mentalité africaine doit être remplacée par la mentalité de développement, c'est ainsi que les Africains pourront accepter le développement qu'ils rejettent depuis des décennies aujourd'hui. Dès lors, le développement de l'Afrique pour elle commence par le changement de mentalités, il doit être d'ordre psychologique afin d'amener les Africains à changer leur vision des choses, ce n'est qu'ainsi qu'ils pourront prendre conscience de leurs responsabilités dans cette crise, et qu'ils pourront se conformer au temps et aux exigences pressantes du développement de l'Afrique subsaharienne contemporaine.

Or mis cela, elle insiste également sur la formation d'un nouvel esprit scientifique en Afrique. Raison pour laquelle nous nous sommes attardés sur l'apologétique de l'éducation. L'éducation en Afrique doit être à la fois théorique et pratique et non seulement théorique

comme le système récitationnel hérité de la colonisation. Elle doit non seulement être désacralisée, démocratisée, mais les contenus de ses programmes doivent être actualisés. Raison pour laquelle nous avons parlé d'une libéralisation et d'une réforme du système éducatif africain. Cette éducation de qualité devra être accessible à toutes les classes, mais elle devra aussi être soit moins coûteuse, soit gratuite afin de permettre même au fils du plus démunis de s'instruire.

Tout comme Axelle Kabou, nous sommes enclin à penser que l'Afrique noire doit repenser son système éducatif en l'adaptant aux réalités et aux besoins locaux ; cela signifie qu'il faut prendre en compte les langues africaines, les savoirs et les traditions culturelles, afin de favoriser une éducation qui soit véritablement appropriée et pertinente pour les Africains en général, et la jeunesse africaine fer de lance en particulier : « *À part les intellectuels, la jeunesse africaine des rues, celle qui grossit chaque jour le nombre déjà énorme des « déchets » scolaires, veut également que les choses changent.* »⁴¹⁶.

En dernier ressort, nous retenons que la question de la souveraineté de l'Afrique est aujourd'hui complexe, en ceci que plusieurs aspects semblent montrer des traits caractéristiques d'une certaine souveraineté dans ces États. Entre autres nous pouvons citer la présence des gouvernements, des armées de défenses locales, la présence des régimes démocratiques, y compris une pléthore de signatures d'accords et de partenariats avec d'autres États. Cependant, un examen approfondi nous permet de dire que celle-ci n'est qu'une chimère, mieux un mirage.

Compte tenu du fait que : « *La mondialisation actuelle se donne alors en Afrique comme une expansion impériale si on prend en compte non seulement les guerres de recolonisation en cours à travers le sous-continent mais aussi le discours idéologique qui réhabilite le colonialisme [...] »*⁴¹⁷. Nous pensons donc que pour que cette Afrique agonisante puisse reconquérir sa souveraineté, et se hisser au rang de continent développé, elle devra se construire une conscience historique authentique, et adapter la technique et la science aux velléités africaines. À cet effet, René Dumont nous fait savoir que : « *Au lieu de seulement maudire un fait du passé, qui ne peut être rétrospectivement effacé, le temps est venu de bien analyser la situation actuelle, de rechercher les mesures propres à accélérer un développement [...] »*⁴¹⁸.

Sommes toutes, nous retenons qu'il revient aux africains eux-mêmes de relever ces défis qui zappent leur souveraineté et maintient leur continent sous-développé. Pour ce faire, il faudra d'abord accepter que le problème de l'Afrique c'est l'Africain. Mieux, que *l'Afrique est malade*

⁴¹⁶ A. KABOU, *Op.cit.*, p.184.

⁴¹⁷ C. R. MBELE, *Essai sur le postcolonialisme en tant que code de l'inégalité*, Yaoundé, CLE, 2010, p.40.

⁴¹⁸ R. DUMONT, *L'Afrique noire est mal partie*, *Op.cit.*, p.67.

d'elle-même. Pour pallier à ce mal, il faudra donc procéder par une approche graduelle à l'image de celle d'Ernest-Marie Mbonda ; c'est-à-dire passer d'abord par une « *déconstruction* » ensuite une « *déconnexion* » et enfin à une « *reconstruction (DDR)* »⁴¹⁹. En d'autres termes, il s'agit de déconstruire ces savoirs préconçus hérités de la colonisation, de nous déconnecter de ces mentalités opposées au développement, et enfin reconstruire une Afrique authentique bâtit sur les efforts de tous les Africains et aux goûts des Africains eux-mêmes en fonctions de leurs besoins.

Cette tâche se greffe alors à la volonté de « *décider nous africaines et africains de tracer le chemin à notre continent et d'ouvrir de nouvelles perspectives d'humanité pour nos peuples et pour toutes les nations* »⁴²⁰. Il y'a donc lieu de « *réimaginer notre destinée, de repenser notre histoire, de reconsidérer notre position dans la géopolitique mondiale ainsi qu'à produire une nouvelle civilisation de notre présence et de notre vocation dans le concert des civilisations* »⁴²¹. Par-delà les objections, l'intérêt et le mérite renfermés par l'approche politique réaliste d'Axelle Kabou reposent sur le concept de transformation, de changement tant sur le plan de la pensée que sur le plan politique et la théorisation d'un nouveau rapport Souveraineté-Développement, faisant prévaloir la volonté africaine. « *L'Afrique doit d'abord compter sur elle-même, sur ses propres ressources et ses propres capacités et ne pas axer toutes ses stratégies de développement sur les apports extérieurs* »⁴²².

⁴¹⁹ E-M. MBONDA, *Une décolonisation de la pensée*, Paris, Sorbonne Université Presse, 2021, pp.14-22.

⁴²⁰ K. MANA, *L'Afrique, notre projet, Révolutionner l'imaginaire africain*, Yaoundé, Téroirs, 2009, p.18.

⁴²¹ *Id.*

⁴²² F. ARIB, « Crise économique internationale : quels impacts sur le développement en Afrique ? » in *Afrique et Puissance : Collectif en hommage au professeur Abdelmajid El Cohen, Op.cit.*, p.213.

BIBLIOGRAPHIE

I. OUVRAGES D'AXELLE KABOU

KABOU, Axelle, *Et si l'Afrique refusait le développement ?*, Paris, L'Harmattan, 1991.

- *Comment l'Afrique en est arrivé là ?* Paris, L'Harmattan, 2011.

II. ARTICLE SUR AXELLE KABOU

LAVIGNE DELVILLE, Philippe, « Et si l'Afrique refusait le développement ? », Axelle Kabou, Paris, L'Harmattan, 1991, in *Bulletin de l'APAD*, mis en ligne le 6 juillet 2006.

PERDRIX, Philippe, Axelle Kabou, « Le temps pour l'Afrique n'est pas encore venu », L'Harmattan, in *Jeune Afrique*, Brest, mis en ligne le 4 juillet 2012.

III. OUVRAGES GÉNÉRAUX

ATTALI, Jacques, *Une brève histoire de l'Afrique*, Paris, Fayard, 2006.

AYISSI, Lucien, *Corruption et Gouvernance*, Paris, L'Harmattan, 2008.

- *Gouvernance camerounaise et lutte contre la corruption, interpellation éthique et propositions politiques*, Paris, L'Harmattan., 2009.
- *Rationalité prédatrice et la crise de l'Etat de Droit*, Paris, L'Harmattan, 2011

BACHELARD, Gaston, *Le nouvel esprit scientifique*, Paris, Presse Universitaire, 1934.

BAYART, Jean-François, *L'Etat en Afrique : la politique du ventre*, Paris, Arthème Fayard, 2006.

BIYA, Paul, *Pour le libéralisme communautaire*, Lausanne, Pierre Marcel Favre, 1987.

BLYDEN, Edward Wilmot, *University Christianity, Islam and Negro Race*, London, Edinburgh press, 1967, pp.276-277.

BONIFACE, Pascal, *Les Intellectuels faussaires : Le triomphe médiatique des experts en mensonge*, Paris, Jean-Claude Gawsewitch, 2011.

BRAUDEL, Fernand, *Ecrits sur l'histoire*, Paris, Flammarion, 1969.

CESAIRE, Aimé, *Discours sur le colonialisme*, Paris, Présence Africaine, 1955.

DEFOE, Daniel, *Robinson Crusoë*, Genève, Éditions de l'Éventail, 1983.

DESCARTES, René, *Discours de la méthode: pour bien conduire sa raison et chercher la vérité dans les sciences*, Paris, Garnier-Flammarion, 1966.

DIAKITE, Tidiane, *L'Afrique malade d'elle-même*, Paris, Karthala, 1986.

DIOP, Cheikh Anta, *Nations nègres et culture*, Paris, Présence Africaine, 1954.

- *L'Afrique noire pré-coloniale : Etude comparée des systèmes politique et sociaux de l'Europe et de l'Afrique Noire, de l'antiquité à la formation des états modernes*, Paris, Présence Africaine, 1960.
- *Les fondements économiques et culturels d'un Etat fédéral d'Afrique noire*, Paris, Présence Africaine, 1960.
- *Civilisation ou barbarie : anthropologie sans complaisance*, Paris, Présence Africaine, 1981.

DUMOND, René, *L'Afrique noire est mal partie*, Paris, Seuil, 1973.

- *L'utopie ou la mort ?*, Paris, Seuil, 1973.

DUMONT, René, MOTTIN, Marie-France, *L'Afrique étranglée*, Paris, Seuil, 1980.

EBOUSSI BOULAGA, Fabien, *La crise du Muntu : authenticité africaine et philosophie*, Paris, Présence Africaine, 1977.

ELA, Jean-Marc, *Cheik Anta Diop ou l'honneur de penser*, Paris, présence Africaine, 1989.

- *Restituer l'histoire aux sociétés africaine : promouvoir les sciences sociales en Afrique Noire*, Paris, L'Harmattan, 1994.
- *Guide pédagogique de formation à la recherche pour le développement en Afrique*, Paris, L'Harmattan, 2001.
- *La plume et la pioche, réflexion sur l'enseignement et la société dans le développement de l'Afrique noire*, Yaoundé, CLE, 2001.

FANON, Frantz, *Peau noire Masques Blancs*, Paris, Seuil, 1952.

- *Les Damnés de la terre*, Paris, La Découverte & Syros, 2002.

FAVREAU, Louis (Dir) *L'Afrique qui se refait : Initiatives socioéconomiques des communautés et développement en Afrique Noire*, Québec, Presses de l'Université du Québec, 2007.

FOKAM, Paul, *Et si l'Afrique se réveillait?*, troisième édition, Yaoundé, Afrédit, 2016.

GLASER, Antoine, SMITH Stephen, *L'Afrique sans les Africains : Le rêve Blanc du Continent noir*, Paris, Ed. Stock, 1994.

HADJI GARGA, Haman, *Le mal Africain ; Diagnostic et thérapie*, Paris, L'Harmattan, 2009.

HEGEL, Georg Wilhelm Friedrich, *La raison dans l'histoire*, Paris, Plon, 1965.

- *Leçons sur la philosophie de l'histoire*, Trad. J. Gibelin, Paris, Vrin, 1970.

HOUTONDJI, Paulin Jidenu, *Sur la « philosophie Africaine » : Critique de l'ethnophilosophie*, Paris-V^e, François Maspero, 1977.

KANE, Cheikh Hamidou, *l'aventure ambiguë*, Paris, Julliard, 1961.

- *Les gardiens du temple*, Paris, stock, 1995.

KI-ZERBO, Joseph, *Histoire de l'Afrique d'hier à demain*, Paris, Hatier, 1972.

- *Eduquer ou périr*, Paris, L'Harmattan, 1990.

KWAMÉ, Nkrumah, *Neocolonialism: The Last Stage of Imperialism*, Londres, Thomas Nelson and Sons Ltd, 1965, traduction française par les Editions Présence Africaine, Paris, 1973.

- *Le consciencisme*, Présence Africaine, Paris, 1976.

MACHIAVEL, Nicolas, *Le Prince*, Ed., vénitienne de 1550 dite Delle de testine trad. de l'italien en Français par Albert t'Serstevens, 1921.

MAIRIGA, Adamou, *Les élites politiques dans la gouvernance en Afrique*, Paris, Edilivre, 2017.

MAMADOU, Koulibaly, *Les servitudes du pacte colonial*, 2^{ème} édition, Abidjan, Nouvelles Editions Ivoiriennes, 2008.

MANA, Kä, *L'Afrique, notre projet, Révolutionner l'imaginaire africain*, Yaoundé, Ed. Téroirs, 2009, p.18.

MAGNARD, Pierre, *Question à l'humanisme*, Paris, PUF, Première édition, 2000.

MARX KARL, ENGELS, *Le manifeste du parti capitaliste*, Paris, Flammarion, 1998.

MBELE, Charles Romain, *Essai sur le postcolonialisme en tant que code de l'inégalité*, Yaoundé, CLE, 2010.

MBONDA, Ernest-Marie, *Justice ethnique : Identité ethnique, reconnaissance et représentation politique*, Paris, Presse de l'université Laval, 2009.

- *Une décolonisation de la pensée*, Paris, Sorbonne Université Presse, 2021.

MBUMUA ETEKI, William Aurélien, *Démocratiser la culture*, Yaoundé, CLE, 1974.

MENDE, Tibor, *De l'aide à la recolonisation*, Paris, Seuil, 1979.

MORISHIMA, Michio, *Capitalisme et confucianisme*, traduit de l'anglais par Anne Rufi, Paris, Flammarion, 1987.

MONO NDJANA, Hubert, *L'idée sociale chez Paul Biya : essai de philosophie politique*, Yaoundé, H.M.N, 1985.

- *Histoire de la philosophie africaine*, Paris, L'Harmattan, 2009.

N'GUETTIA KOUASSI, René, *L'Afrique : un géant qui refuse de naître La solution, c'est de tout reprendre à zéro*, Paris, L'Harmattan, 2015.

NDZOMO MOLE, Joseph, *Jouissance et pensée : essai sur la ploutomanie et mentalité digesto festive*, Yaoundé, Carrefour, 2013.

NGOUE, Joseph, *La Croix du Sud*, Paris, Les Classiques africaines, 1984.

NJOH MOUELLE, Ebénézer, *Jalons III : problèmes culturels*, « point de vue 17 », Yaoundé, CLE, 1986.

- *Considérations actuelles sur l'Afrique*, Dialogue avec Hubert Mono Ndjana, Yaoundé, CLE, 2000.

- *De la médiocrité à l'excellence : essai sur la signification humaine du développement*, Yaoundé, CLE, 2011.

- *Mon opinion sur...*, Yaoundé, Afrédit, 2019.

NIETZSCHE, Friedrich, *La généalogie de la morale*, Collection folio, Paris, Gallimard, 1971.

NUBUKPO, Kako, *Sortir l'Afrique de la servitude monétaire : À qui profite le franc CFA ?*, La Dispute/Snédit, Paris, 2016.

NYERERE, Julius, *Socialisme, Démocratie et unité africaine, suivi de la déclaration d'Arusha*, Paris, présence Africaine, 1970.

- *UJAMAA-Essays on socialism*, Oxford, Oxford University Press, 1997.

ROUSSEAU, Jean-Jacques, *Discours sur l'origine et les fondements des inégalités parmi les hommes*, Paris, Flammarion, 1992.

- *Du contrat social*, Paris, Garnier-Flammarion, 2002.

- *Discours sur l'économie politique*, Paris, Garnier Flammarion, 2012.

PABANEL ; Jean-Pierre, *Les coups d'état militaires en Afrique noire*, Paris, L'Harmattan, 1984.

REVEL, Jean-François, *Ni Mars ni Jésus : de la seconde révolution Américaine à la seconde révolution mondiale*, Paris, Robert Laffont, 2002.

TCHUNDJANG POUEMI, Joseph, *Monnaie, servitude et liberté La répression monétaire de l'Afrique*, Éditions Ouranos, 1980.

SARTRE, Jean Paul, *L'Existentialisme est un Humanisme*, Coll. Folio-Essais, Paris, Gallimard, 1996.

SENGHOR, Léopold Sédar, *Liberté I, «ce que l'homme noir apporte »*, Paris, Seuil, 1969.

SOUKA SOUKA, *L'Afrique malade de ses militaires*, Paris, L'Harmattan, 2020.

SIMO, David, *La politique de développement à la croisée des chemins : Le facteur culturel*, Yaoundé, CLE, 1998.

TOWA, Marcien, *Essai sur la problématique philosophique dans l'Afrique Actuelle*, Yaoundé, CLE, 1971.

- *L'idée d'une philosophie négro-africaine*, Yaoundé, CLE, 1979.
- *Identité et transcendance*, Paris, L'Harmattan, 2011.

THIMONIER, Olivier, *La France coloniale d'hier et d'aujourd'hui*, imprimerie Babel, octobre 2006.

SAVES, Christian, *Pédagogie de la démocratie, Essai sur la perversion d'une idée*, Paris, Imago, 1994.

OMOTUNDE, Jean-Philippe, *L'origine négro-africaine du savoir grec*, Vol 1, MENAIBUC 2000.

OWONO ZAMBO, Nathanaël Noël, *Cameroun, le Défi de l'unité nationale : Prolégomènes à une République exemplaire*, Paris, L'Harmattan, 2018.

- *Penser la Covid 19 en Afrique : de la crise sanitaire à l'éthique de la crise*, Paris, L'Harmattan, 2021.

WADE, Abdoulaye, *Un destin pour l'Afrique : L'avenir d'un continent*, Paris, Michel Lafon, 2005.

WALTER, Rodney, *Et l'Europe sous-développa l'Afrique : Analyse historique et politique du sous-développement*, Paris, L'Harmattan, 1986.

ZIEGLER, Jean, *Le pouvoir africain*, Paris, Seuil, 1975.

- *Main basse sur l'Afrique : la recolonisation*, Paris, Seuil, 1980.

IV. AUTRES ARTICLES

- ABDELMAJID, El Cohen**, « l'Afrique et l'étreinte Américaine », in *Afrique et Puissance : Collectif en hommage au professeur Abdelmajid El Cohen*, Y. ABOU EL FARAH (Dir), Yaoundé, Institut des Études Africaines, 2013.
- ARIB, Farah**, « Crise économique internationale : quels impacts sur le développement en Afrique ? » in *Afrique et Puissance : Collectif en hommage au professeur Abdelmajid El Cohen*, Youssouf ABOU EL FARAH (Dir), Institut des Etudes Africaines, 2013.
- AYISSI, Lucien**, « Le marché global et sa clôture inhumaine » in *La mondialisation, quel humanisme ?*, Cahier de l'UCAC n° 06, Presses de l'UCAC, 2002.
- AZAB à BOTO, Lydie Christiane**, « Etats africains et souveraineté fragmentée : L'urgence d'un « pacte d'avenir commun » *Pensées Africaines*, 8 (14), <10.5281/zenodo.6974560>. <halshs=03749931>. ireph, 2022.
- BEYENE, Armand Marc**, « Popper et la philosophie politique de Platon : Perspectives pour la renaissance africaine » in *Le Rationalisme critique d'essais et d'erreurs autour de Karl Popper*, Alice Salomé NGAH ATEBA (Dir), Yaoundé, Monange, 2023.
- BEZEL, Bachirou**, « Popper et la question de la Crise Politique en Afrique » in *Le Rationalisme critique d'essais et d'erreurs autour de Karl Popper*, Alice Salomé NGAH ATEBA (Dir), Yaoundé, Monange, 2023.
- EBOUSSI-BOULAGA, Fabien**, « L'identité négro-africaine » in *Nouvelle série*, No.99/100, Paris, Présence africaine, (3e et 4e trimestres 1976), pp. 3-18 (16 pages).
- LEMANA ONANA Serges**, « Décolonisation idéologique, Nécessité d'une révolution du machiavélisme Néocolonial » in *Revue africaine de philosophie et de sciences sociales*, NAZARI, revue semestrielle, numéro 10, juin 2020.
- MOUSSAOUI, Adil**, « La nouvelle stratégie chinoise en Afrique : Hégémonie ou partenariat » in *Afrique et Puissance : Collectif en hommage au professeur Abdelmajid El Cohen*, Y. ABOU EL FARAH, M. MACHRAFI, al Institut des Etudes Africaines, 2013.
- MINKANDA MINKANDA, Martine**, « Le développement de l'Afrique ou l'impératif de la reconstruction du sujet avec Emmanuel Levinas » in *philosophie africaine et modernité*

politique : Réflexions sur la crise et le développement, MAZADOU OUMAROU, Yaoundé, Monange, 2022.

NGAH ATEBA, Alice Salomé, « Rationalisme et Tradition chez Popper. Une Inspiration bachelardienne pour le développement de l’Afrique » in *Le Rationalisme critique d’essais et d’erreurs autour de Karl Popper*, Yaoundé, Monange, 2023.

TSALA TSALA, Célestin Christian, « Les rivalités entre la France, les Etats-Unis d’Amérique et la chine dans le Golfe de Guinée », in *Afrique et Puissance : Collectif en hommage au professeur Abdelmajid El Cohen*, Y. ABOU EL FARAH (Dir), Yaoundé, Institut des Études Africaines, 2013.

OUMAROU, Djaligué, « Repenser l’éducation en Afrique : de la crise éducative à l’éducation en temps de crise » in *philosophie africaine et modernité politique : Réflexions sur la crise et le développement*, MAZADOU OUMAROU, Yaoundé, Monange, 2022.

OWONO ZAMBO, Nathanaël Noël, « Protonations et décolonisation monadologique de l’Afrique subsaharienne », in *Grand angle sur l’Union Africaine : Hier, aujourd’hui et demain*, Ed. Cheickh Anta Diop, collection africaine en mutation », Douala, 2020.

- « Monadisme et protonations : Esquisse d’une théorie analogique pour la refondation des Etats-nations postcoloniaux de l’Afrique subsaharienne » in *De la modernité à la postmodernité : itinéraire philosophique*, Thomas MINKOULOU (Dir), Yaoundé, Afrédit, 2020.

V. AUTRES SOURCES

CEA/UA, *Libérer le potentiel de l’Afrique en tant que pôle de croissance mondiale*, rapport économique sur l’Afrique, Addis-Abeba, mars 2012.

Cours de philosophie 4^{ème} année du Professeur Oumarou Mazadou, UE PHI 436 : Philosophie Politique Africaine. Intitulé : *l’Afrique et la problématique du modèle en politique*, inédit, 2021-2022.

Conférence de Cheick ANTA DIOP à Niamey, 1983.

ETOUNGA MANGUELLE, Daniel, Réunion Zoom planifié sur le thème : *Existe-t-il un remède miracle pour responsabiliser les Africains ?* », 13 février 2023.

SANKARA, Thomas, *Discours prononcé à l’ONU*, le 4 octobre, 1984.

La ligue associative Africaine, Résumé de l’ouvrage : *Main basse sur l’Afrique*, Version revue et corrigée, Sous la coordination de : Yemele Fometio, Mai 2019.

MABIKA KOUENA, Louis, *Communication à la 11^{ème} assemblée générale du CODESRIA, la place et le rôle des œuvres d'art dans le développement africain : le cas du Congo Brazzaville*, Maputo, Décembre 2005.

OWONO ZAMBO, Nathanaël Noël, conférence à l'ENAM sur le thème : « *Ethique, Citoyenneté et mentalité de Développement* », 2 juin 2023.

VI. USUELS

COMTE-SPONVILLE, André, *Dictionnaire philosophique*, 4e édition revue et augmentée « Quadrige », Paris, 2013.

LALANDE, André, *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*, Paris, PUF, 1^{ère} édition, 1926.

MORFAUX, Louis-Marie, *Vocabulaire de la philosophie et des sciences humaines*, Armand-Colin, Paris, 1980.

RUSS, Jacqueline, *Dictionnaire de philosophie*, Paris, Bordas/Sejer, 2004.

VII. MÉMOIRES DE MASTER CONSULTÉS

ATANGANA MENOAH, Myriam Merveille, *L'Afrique contemporaine et la problématique de l'héritage humaniste de Rousseau dans Du contrat social : Une question de nécessité*, université de Yaoundé 1, 2017, sous la direction de Oumarou MAZADOU.

KOLIANG, David, *Mentalités Africaines et sous-développement : Esquisse d'une herméneutique de Et si l'Afrique refusait le développement ? D'Axelle KABOU.* », Université de Yaoundé 1, 2021, sous la direction de Nathanaël Noël OWONO ZAMBO.

ZRA EMMANUEL Alcazar Yves, *L'Égyptologie et la mondialisation à partir de Nations nègres et culture de Cheikh Anta Diop*, Université de Yaoundé 1, 2023, sous la direction d'Emile KENMOGNE.

VIII. WEBOGRAPHIE

<https://africanews.com>>

<https://Atlasocio.com>

<https://books.openedition.org>>

<https://cameroun24.net>, DJAMEN, Célestin Panafricaniste.

<https://fr.africanews.com>

<https://fr.scribd.com>, MBONDA, Ernest, « Les paradoxes de la philosophie africaine ».

<https://Google.com>

<https://hdl.handle.net/10568/60001>, « *Technical Centre for Agricultural and Rural Cooperation* ».

<https://us02web.zoom.us/j/9864870265?pwd=ZjI0T2RYN3cyeGIyMIRPc21ENkxhUT09>.

<https://Wikipédia>

<https://www.afd.fr>>cameroun,

<https://www.u-picardie.fr>> La_lignée

www.afrique.com, MYONKUNU Adisco Deogratias, « Pour la dignité paysanne ».

Www.lemonde.fr

TABLE DES MATIÈRES

SOMMAIRE	ii
DÉDICACE	ii
REMERCIEMENTS	iv
LISTE DES ABRÉVIATIONS	v
RÉSUMÉ	vi
ABSTRACT	vii
INTRODUCTION GÉNÉRALE	1
PREMIÈRE PARTIE : LES CAUSES TRADITIONNELLES DE LA CRISE DE SOUVERAINETÉ EN AFRIQUE SUBSAHARIENNE	8
CHAPITRE I: LES CAUSES HISTORIQUES DE LA CRISE DE SOUVERAINETÉ ET DE DÉVELOPPEMENT DE L'AFRIQUE NOIRE	10
1. L'esclavage.....	11
2. La colonisation	16
CHAPITRE II: LES CAUSES POLITIQUES DE LA CRISE DE SOUVERAINETÉ ET DE DÉVELOPPEMENT DE L'AFRIQUE NOIRE	23
1. Indépendance et « protonations ».....	24
2. Gouvernance postcoloniale	31
CHAPITRE III: LES CAUSES ÉCONOMIQUES DE LA CRISE DE SOUVERAINETÉ ET DE DÉVELOPPEMENT DE L'AFRIQUE NOIRE	38
1. Le pillage de l'Afrique : l'iniquité de la coopération bilatérale et multinationale	39
2. L'industrialisation embryonnaire	44

DEUXIÈME PARTIE: LA QUESTION DU SOUS-DÉVELOPPEMENT DE L'AFRIQUE SELON AXELLE KABOU	52
CHAPITRE IV : LE PARADOXE DES MENTALITÉS AFRICAINES.....	54
1. Hypothèque de la souveraineté et du développement de l'Afrique noire par la mentalité magico-religieuse	55
2. La pseudo africanisation comme obstacle au développement de l'Afrique subsaharienne contemporaine	61
CHAPITRE V : LA CRISE DE GOUVERNANCE EN AFRIQUE.....	68
1. L'attentisme politique	69
2. La corruption	76
CHAPITRE VI : L'ÉMERGENCE DE L'ESPRIT SCIENTIFIQUE EN QUESTION.....	83
1. L'inadéquation de l'éducation formelle en Afrique noire.....	84
2. La réticence des Africains face à la technoscience	90
TROISIÈME PARTIE : LES PERSPECTIVES DE DÉVELOPPEMENT DE L'AFRIQUE SUBSAHARIENNE CONTEMPORAINE PAR LA RECONQUÊTE DE SA SOUVERAINETÉ	97
CHAPITRE VII : LE DANGER DE L'AUTOFLAGELLATION.....	99
1. De la généralisation de l'Afrique noire à l'autoflagellation.....	100
2. La sous-estimation des facteurs externes du sous-développement	105
CHAPITRE VIII : L'EXIGENCE D'UNE DÉCOLONISATION DES PENSÉES	114
1. Un nouvel esprit scientifique.....	115
2. Une vision endogène du développement.....	121

CHAPITRE XI: LE DÉFI DE LA SOUVERAINETÉ EN AFRIQUE SUBSAHARIENNE CONTEMPORAINE	129
1. La restauration de la conscience historique.....	130
2. La nécessité de dresser un État de besoins conséquents en matière de développement	136
 CONCLUSION GÉNÉRALE.....	146
BIBLIOGRAPHIE	153